



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

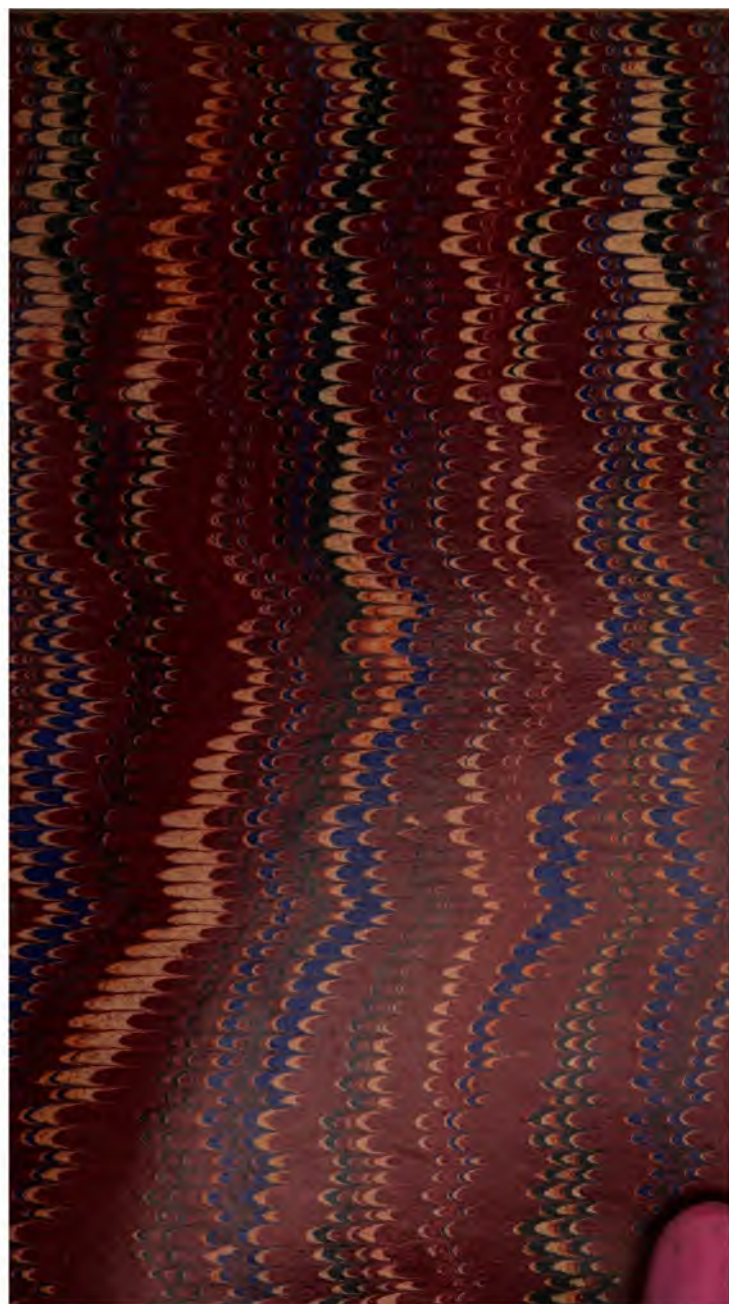
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



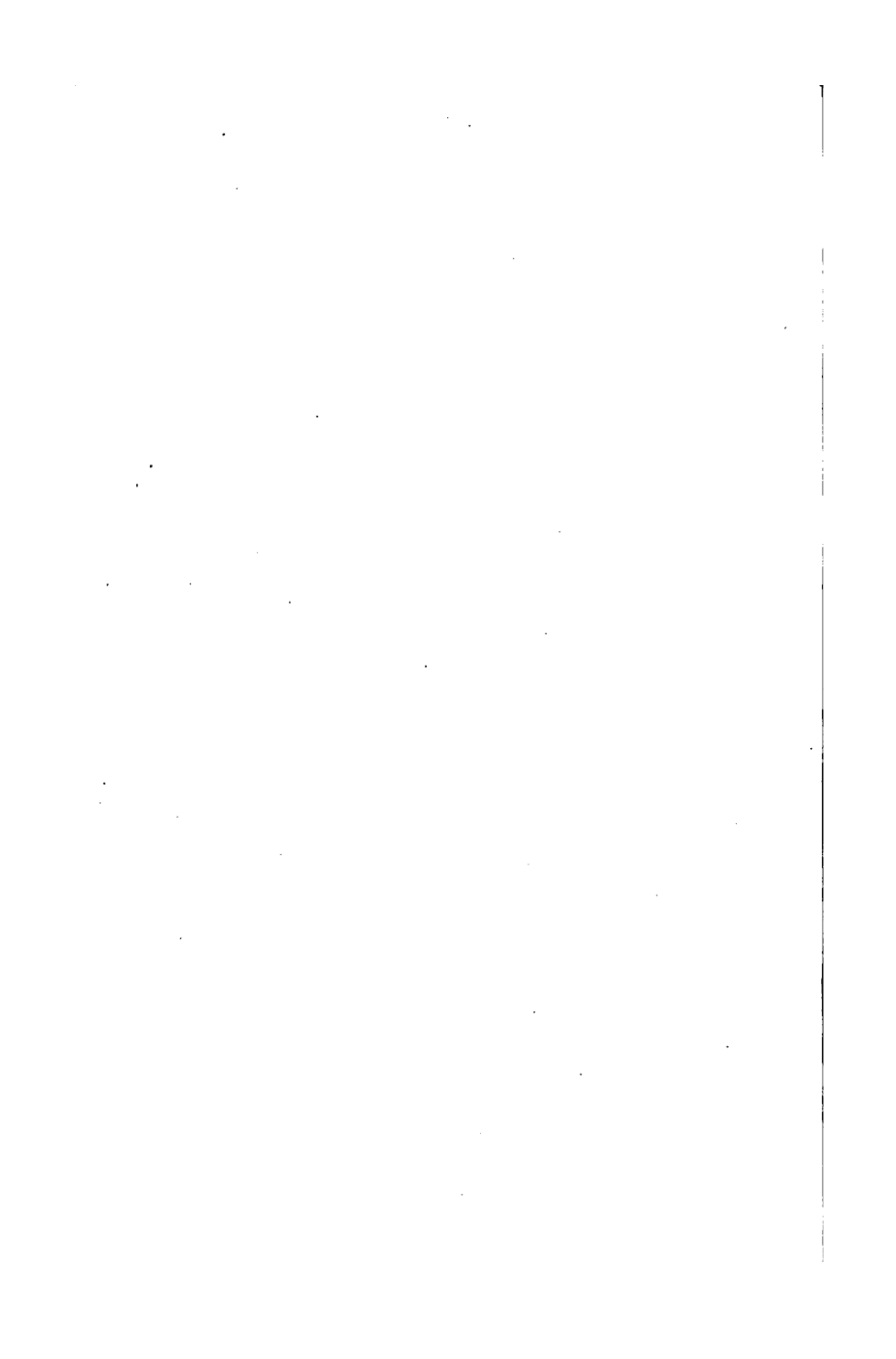
1738.45





1

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



SAYNÈTES
ET
MONOLOGUES

CINQUIÈME SÉRIE

NOUVELLE ÉDITION

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

PAUL ARÈNE, CHAUVIN, LUCIEN CRESSONNOIS,
CH. CROS, ÉMILE DESBEAUX, ABRAHAM DREYFUS,
L. DUVAUCHEL, H. D'ERVILLE, P. FERRIER,
PIERRE GIFFARD, GRANGENEUVE, EUG. MORAND,
J. DE MARTHOLD, ANDRÉ MONSELET,
PONSEVREZ, EUG. VERCONSIN,
NINA DE VILLARD, R. DE LA VILLEHERVÉ.

CINQUIÈME SÉRIE



PARIS

TRESSE, ÉDITEUR

GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

PALAIS-ROYAL

1885

Tous droits réservés

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions and activities. It emphasizes that this is crucial for ensuring transparency and accountability in the organization's operations.

2. The second part of the document outlines the various methods and tools used to collect and analyze data. It highlights the need for consistent data collection procedures and the use of advanced analytical techniques to derive meaningful insights from the data.

3. The third part of the document focuses on the implementation of data-driven decision-making processes. It provides a detailed overview of the steps involved in identifying key performance indicators (KPIs) and using data to inform strategic decisions.

4. The fourth part of the document discusses the challenges and risks associated with data management and analysis. It identifies common pitfalls such as data quality issues, privacy concerns, and the potential for misinterpretation of data, and offers strategies to mitigate these risks.

5. The fifth part of the document concludes by summarizing the key findings and recommendations. It stresses the importance of ongoing monitoring and evaluation to ensure that the data-driven approach remains effective and relevant in a rapidly changing business environment.

CONFIDENTIAL

L'OBSESSION

MONOLOGUE EN PROSE

PAR

X. & M. CHARLE^s CROS



AIR DE L'OBSESSION

Allegretto 53

The musical score is written in G major (one sharp) and 2/4 time. It consists of ten staves of music. The first staff includes a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 6/8 time signature. The tempo is marked 'Allegretto'. The lyrics are written below the notes, with some words hyphenated across lines. The piece ends with a double bar line and a repeat sign.

Je viens de
perdr' ma pau -- vre tan - te je viens de
la mettre au cer - ueil , Ell' me laisse
un' pe -- ti - te ren - te qu' m' per - met -
- tra d' por - ter son deuil , J' lui ai fait
faire un' boîte en ché -- ne pour qu' ell' puisse
se r' muer à loi -- sir , Pour qu' ell' n' é -
-- prou -- ve pas de gé - ne , Où ya d' la
gèn' n' ya pas d' plai -- sir . Tra la la

PERSONNAGE

L'OBSEDÉ..... M. COQUELIN CADET

— —

L'OBSESSION

(Il entre pâle et défait.) Ah ! je suis bien malade. Et pourtant, avant-hier j'étais d'un gai ! J'étais au théâtre, aux Délassements. On a joué une petite pièce amusante ! oh, amusante ! Il y avait une jeune fille (dans la pièce), et puis un jeune homme qui voulait épouser la jeune fille, et puis des gens qui voulaient empêcher le mariage, et puis encore des gens qui étaient pour le mariage, enfin je ne sais plus bien comment ça se passe, mais ils se marient à la fin. C'est là qu'ils sont tous contents et qu'ils chantent un air, oh ! un air !

Tra la la la, là la, la la lère, etc.

Il chante tout l'air.

En sortant du théâtre j'étais gai ; une si jolie pièce. Il faisait un froid !... Je relève mon col, je marche vite, la lère, je faisais sonner mes bottes sur le trottoir, la la, la la. Je demeure à une heure du théâtre. J'arrive à ma porte, je sonne, bing, bing, bing, bing, bing. (Même air.) Le portier met trois quarts d'heure à m'ouvrir. Enfin ! Je grimpe mon escalier, (je demeure au cinquième) la, la, la, la. J'allume ma bougie, la la ; je me déshabille ; je jette mon paletot sur un meuble, la lère, mon pantalon sur un autre, la la ; je me fourre dans mon lit et je m'endors.

Rouffemen^t sur le même air.

Le matin, je me réveille ; un temps superbe ; j'avais un rayon de soleil dans le nez.

Je bondis, tra, la, la, la, la; je plonge ma tête dans l'eau, flou, flou, flou, flou. (Même air.) je m'essuie, je noue ma cravate, la, lère; j'étais gai! On frappe à ma porte, je vais ouvrir, la, la, la, la. Mon concierge! Ah! ah! c'est vous? Vous m'avez fait rudement droguer à la porte hier au soir, la lère. Qu'est-ce que que c'est que ça? Une lettre... Versailles. (Geste de décaçheter et de lire.) la, la, la lère. Ah! mon Dieu! ma pauvre tante... dernière extrémité...! Mon chapeau! pardessus, parapluie! Je suis en bas; j'attrape un fiacre: cocher! gare Saint-Lazare, cinq francs de pourboire, la, la, la lère. J'arrive à la gare; j'oublie mon parapluie dans la voiture, tur, tur, tur, tur. (Même air.) on fermait le guichet, j'avais tout de même mon billet, me voilà dans le train, ouf, ouf, ouf, (même air) le train qui part, c'est l'express press, press, press, press. (Même air.) Ma pauvre tante! j'aime bien ma pauvre tante; quoique ce soit ma tante par alliance. J'arrive; elle me meurt dans les bras! oh! c'est désolant, lan, lan, lan, lan. Oh! cet air m'ennuie. Il m'a fallu courir partout; déclaration, lon, lon, lon, lère, billets de faire part, la, la, la, la, comme cet air m'agace; même en l'accompagnant à sa dernière demeure il me poursuivait. Le quincaillier me disait : Vous avez bien du chagrin, monsieur? — Oh! ne m'en parlez pas, pa, pa, pa, pa. C'est horrible cet air. Enfin puisqu'il ne me lâche pas, il va me servir à exprimer ma douleur.

Il chante.

Je viens de perdre ma pauvre tante.
 Je viens de la mettre au cercueil.
 Ell' me laisse un' petite rente,
 Qui m'permettra d'porter son deuil.

J'lui ai fait faire un' boîte en chêne
 Pour qu'ell' puisse se r'muer à loisir,
 Pour qu'ell' n'éprouve pas de gêne :
 Où y a d'la gên', n'y a pas d'plaisir!

Enfin c'était fini. Je remonte dans le train, trin, trin, trin,

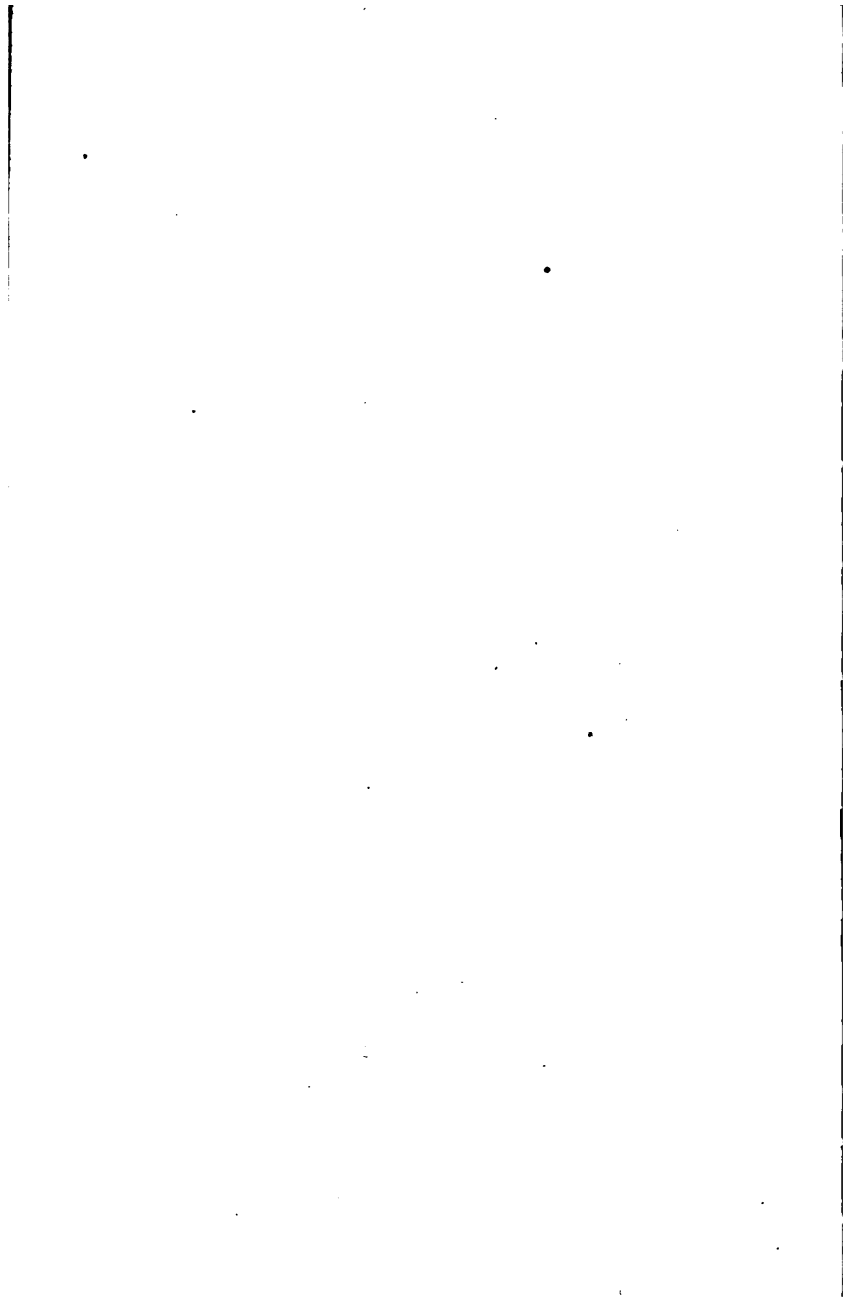
trin qui siffle, qui part. Ma tête éclate, klat, klat, klat, klat; j'arrive à la gare, gar, gar, gar, gar, Saint-Lazare, zar, zar, comme un fou, fou, fou! Oh, cet air, tère, tère, tère, tère!

Je bouscule tout le monde, je prends la rue en face, une rue à gauche, une à droite, droite, droite, droite, droite, encore une à gauche; je débouche sur la Seine; un pont, pon, pon, pon, pon; j'enfile le pont; au milieu du pont, je regarde l'eau, lo, lo, lo, lo. Ah! plus chanter ça! Mourir! Je me jette à l'eau, je me noie, glou, glou, glou, glou.

Soupir de satisfaction.

Quand je suis revenu à moi, j'étais dans le poste des noyés et asphyxiés. Mes habits séchaient devant le feu. J'ai eu quelque chose qui me remontait; j'ai rendu l'eau, mais j'ai gardé l'air! lère, lère, lère, lère.

Et s'en va déplorable en chantant l'air.

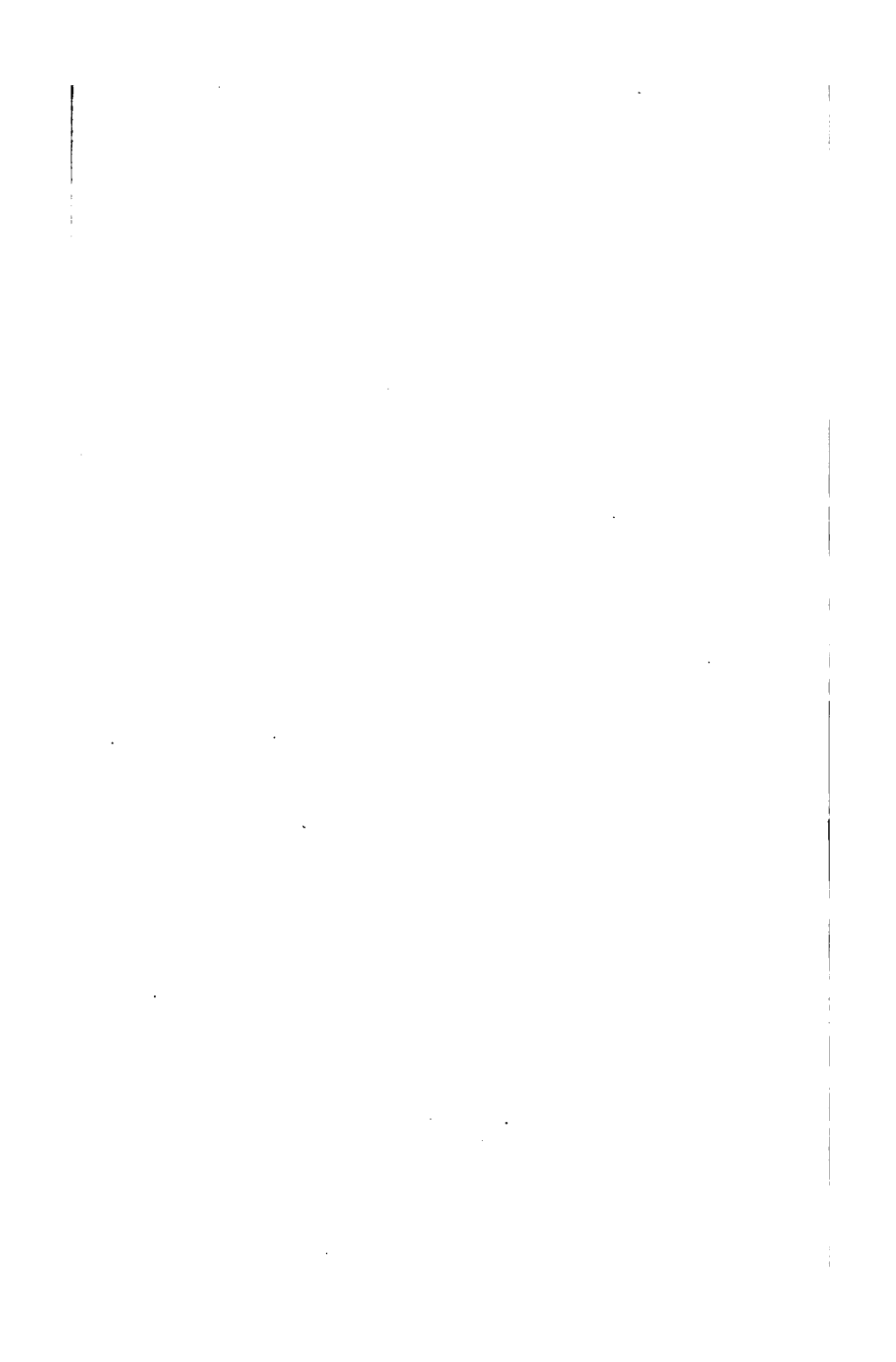


TROIS JEUNES FILLES

FANTAISIE NATURALISTE

PAR

M. JULES DE MARTHOLD



Quand le poëte est las des dégoûts de la vie,
Quand il a tout compris, tout jugé, les orgueils,
Les fracas, les vainqueurs, les sommets, les cercueils,
Les haines et les fiels, le mensonge et l'envie,

Le néant des serments et le néant des deuils ·
Qu'il a vu tant de mal que sa raison dévie,
S'il veut reconquérir sa croyance ravie,
Ame désemparée en proie aux noirs écueils,

Il s'enfuit, il s'isole, Esprit qui cherche un rêve.
Seul, il ferme les yeux et tout souci fait trêve.
Alors, il voit, laissant le monde à Némésis,

Dans le ciel de sa nuit, pure étoile qui brille,
Au désert de ses jours, verte et fraîche oasis,
Printemps, aurore, espoir, la chaste jeune fille.

PERSONNAGES

BERTHE..... }
LOUISE..... } *L'âge des illusions*
JEANNE.... }

Où l'on voudra en France.

Les indications sont prises du spectateur.

TROIS JEUNES FILLES

À mademoiselle Vrignault cadet,

Souvenir et remerciement du « *Petit Erling* »

J. DE M.

Petit salon. — Porte au fond. — A gauche, premier plan, appuyée au mur, table chargée de cahiers et de livres d'étude. — A droite, troisième plan, piano. — Au milieu, deuxième plan, chevalet avec petit tabouret à sa gauche, chaise à sa droite et haut tabouret pour celle qui dessine et qui doit être un peu perchée.

SCÈNE UNIQUE

JEANNE, LOUISE, BERTHE.

Jeanne à la table, lit. — Louise au milieu, dessine au fusain. — Berthe au piano. — Un grand temps. — Toutes trois font chacune ce qu'elles font sans conviction, sans goût, mollement, distraites, rêveuses. — Berthe ralentit de plus en plus le mouvement de sa valse.

JEANNE, LOUISE, BERTHE,

Chacune à part et bien en même temps, découragées :

Dieu que ça m'ennuie!

Nouveau temps où elles continuent le même jeu. — Puis, de nouveau toutes les trois à part et en même temps, rageant :

Oh ! non ! Décidément, je ne sais pas ce que j'ai !...

Absorbées par leur idée fixe, elles perçoivent mutuellement le son de leur voix, mais sans se rendre compte des paroles prononcées. — Toutes trois en même temps, avec une indifférence machinale et en trois temps bien nettement séparés :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Moi ? rien.

— Ah ! je croyais.

Un temps. — Elles continuent le même jeu.

BERTHE, à part.

Cette valse a des airs de marche funèbre... Je l'avais crue jolie... et pas du tout.

JEANNE, à part.

Il devient très ennuyeux, ce roman. C'est rare, du Jules Verne...

LOUISE, à part.

Le sot paysage ! Ce grand bête d'arbre, tout seul !...

JEANNE, BERTHE, LOUISE,

Petit soupir ennuyé du plus profond de leur être.

— Ah !

Elles se lèvent sans se voir pour sortir par le fond et s'y rencontrent. —

Toutes trois surprises, en même temps.

— Comment, tu étais là ?

S'étonnant de leur étonnement.

— Ah ! ça ?...

Elles redescendent en riant.

— Ah ça ! qu'est-ce que vous avez ?

Puis, se récriant.

— Moi ? Je n'ai rien.

BERTHE.

Décidément, nous sommes ensorcelées. Ce ne peut être qu'une méchante fée qui nous ait ainsi condamnées à dire toutes les trois la même chose en même temps.

JEANNE et LOUISE.

— Tiens, c'est vrai...

BERTHE.

Vous voyez, ça continue.

JEANNE, vivement.

Si nous disons toutes les trois la même chose, c'est que...

Elle s'arrête.

LOUISE.

C'est que... ?

BERTHE.

C'est que, probablement, nous pensons toutes les trois à la même chose... à une même chose.

JEANNE et LOUISE, vivement, un peu inquiètes.

— Laquelle ?

BERTHE, passe à gauche.

Est-ce que je sais, moi ; est-ce que je peux savoir ; à quelque chose, à n'importe quoi.

JEANNE, à Berthe.

A quoi pensais-tu, toi ?

LOUISE.

Oui, Berthe, à quoi ?...

BERTHE, vivement, repassant à droite.

Moi, à... (Elle s'arrête court. — Indifférence jouée.) A rien... Et vous ?

Elle regarde de la musique, debout près du piano.

JEANNE et LOUISE, retournant s'asseoir à leur place.

— Nous aussi.

Un temps.

LOUISE.

Dites donc il ne vous paraît pas affreux, ce paysage-là

BERTHE.

Comment, affreux? Tu le trouvais si bien quand tu as choisi le modèle.

JEANNE, moqueuse.

Ah! son arbre! Tu n'as parlé que de lui pendant deux jours.

LOUISE, se levant sur place tout en regardant son dessin.

Oui, c'est vrai... Maintenant, il m'agace; il n'y a pas d'ensemble, les plans ne se marient pas avec le fond...

BERTHE.

C'est comme ma nouvelle valse : *Le vent*. Elle est de M. Olivier Métra, pourtant, mais je ne sais pas, les basses font mauvais ménage avec le chant...

LOUISE, avec feu.

Elle est si entraînante! (Chantonnant en tournant (*une seule fois*) sur elle-même.) La, la, la!

Elle se rassied.

JEANNE, langoureuse.

Et si poétique!

Elle achève la mesure à bouche fermée, les yeux au ciel, à demi-clos.

BERTHE.

C'est vrai, mais...

Un temps court.

JEANNE.

Est-ce que vous avez lu ça, vous : *Cinq semaines en bal lon?*

BERTHE.

Je crois bien! C'est ravissant.

LOUISE, avec feu.

Oh! oui... c'est là-dedans, n'est-ce pas, qu'il y a ce jeune homme si brave...

JEANNE.

Ça m'avait amusée, au commencement, et... je ne peux pas le finir.

BERTHE et LOUISE, se récriant.

— Ah!...

JEANNE.

Il n'y a pas de ah! c'est comme cela. Ça ne m'intéresse plus du tout. (Distraite, pensant à autre chose.) C'est vrai... ce balon... qui ne se décide pas à épouser la jeune fille...

BERTHE, riant.

Ah ça! tu deviens folle, Jeanne.

JEANNE, vexée.

Eh...! Je me suis trompée... je voulais dire...

LOUISE.

En tout cas, tu es difficile.

JEANNE, se lève, passe à gauche et revient à droite

C'est que, ce matin, nous sommes toutes les trois difficiles, voilà tout. — Moi, d'abord, je m'ennuie.

LOUISE.

Et moi aussi.

BERTHE, nerveuse.

Et moi aussi. Je ne sais pas ce qui m...

LOUISE

Ni moi non plus.

JEANNE

Ni moi non plus.

LOUISE.

Ça doit être le temps.

BERTHE.

Au fait, oui, c'est vrai... Le ciel est d'un triste!..

JEANNE.

Il fait un soleil superbe.

BERTHE, se levant descend un peu à droite.

Eh bien! justement. Il n'y a rien d'attristant comme la gâté du ciel quand... (Agacée.) quand on n'est pas en train. Je voudrais qu'il pleuve, je voudrais qu'il grêle, je voudrais qu'il neige, je voudrais qu'il tonne... je voudrais... Oh! je ne sais pas ce que je voudrais!

Elle retourne au piano, tapant furieusement des deux mains, au hasard, puis elle croise les bras sur le clavier et y reste, la tête couchée sur les bras, face au public.

JEANNE, malmène son livre qu'elle finit par fermer, s'accoudant dessus (du bras droit pour faire face au public) et, faisant une forte moue.

Oh! ce bouquin!

LOUISE, prenant son torchon à dessin, efface une partie de son fusain d'un zigzag furibond.

Tiens, ça t'apprendra, à toi!

Un temps appréciable où toutes trois demeurent immobiles, silencieuses, puis :

BERTHE, à part.

Je veux la savoir pour samedi, il n'y a pas à dire. Un peu de courage!

Elle reprend sa valise.

JEANNE, à part, reprenant sa lecture.

Allons, continuons!

LOUISE, à part.

Il faut pourtant que je le fasse !

Elle reprend son dessin.

JEANNE.

C'est ce piano qui m'empêche de comprendre.

BERTHE.

En voilà un despotisme ! Bouche-toi les oreilles.

Un temps.

LOUISE, tout en dessinant, chantant très fort, air facultatif.

Y avait dix filles dans un pré,

Toutes les dix à marier,

Y avait Dine,

Y avait Chine,

Y avait Suzette et Martine,

Catherinette et Catherine,

Y avait la jeune Lizon,

La comtesse de Montbazou...

BERTHE.

Ah ! Tais-toi, Louise ; comment veux-tu que j'étudie ?

LOUISE.

En voilà un despotisme ! Bouche-toi les oreilles.

BERTHE, riant.

Est-ce que je suis à quatre mains, voyons.

Un temps.

LOUISE, mystérieusement.

Dis donc, Berthe, tu sais, madame de Trémaudan-Lacombe...

Elle s'arrête.

BERTHE.

Eh bien ?

LOUISE.

Elle a un nouveau petit bébé.

BERTHE, se levant.

Ah ! encore ?

JEANNE, même jeu.

Elle en a à chaque instant, des nouveaux petits bébes.

BERTHE.

C'est qu'elle les aime, apparemment.

LOUISE, se levant, au milieu.

Je comprends ça. Moi, aussitôt que je serai mariée, je veux avoir tout de suite beaucoup d'enfants. — Beaucoup, beaucoup ! C'est blond, c'est rose, ça crie, c'est très amusant.

JEANNE.

Oui, mais je n'aime que les garçons.

BERTHE.

C'est bien plus agréable que les filles.

LOUISE.

Pour que ce soit tout à fait bien, je trouve qu'il en faut des deux ; une fille, un garçon ; une fille, un garçon ; une fille...

Jeanne l'arrête d'un geste.

BERTHE.

Ce que j'aurais voulu avoir, c'est un frère.

JEANNE.

Oh ! Dieu oui !

LOUISE

Et moi, donc ! Je l'aurais fait enrager !...

BERTHE.

Oui, mais, voilà... Justement... — Tiens, c'est drôle — nous sommes-toutes les trois fille unique.

JEANNE.

Au fond, ça vaut mieux.

LOUISE.

Ma foi non, on s'ennuie.

BERTHE.

Oui, mais Jeanne a raison... (Baisant la voix.) à cause du mariage.

JEANNE et LOUISE, avec un soupir.

— Ah! le mariage!

Elles retournent à leur place. — Un temps.

BERTHE.

Comme ça doit être gentil, se marier!

LOUISE

Oh! oui!

JEANNE

Oh! oui!

LOUISE.

Après, surtout, quand on n'a plus peur.

JEANNE.

Et qu'on a un peu l'habitude.

BERTHE.

Et qu'on est bien tout à fait sa maîtresse

LOUISE, se levant.

Ah! voilà le grand point : Etre sa maîtresse! Je suis résolue à faire toutes les volontés de monsieur mon mari, toutes — Toutes, pourvu qu'il commence par me rendre la pareille. — C'est au mari à commencer.

JEANNE.

Bien entendu, pour donner le bon exemple.

BERTHE.

Comment le rêves-tu, toi, Louise ?

LOUISE.

Je ne sais pas trop... Et toi ?

BERTHE, mentant visiblement.

Oh ! je n'y ai jamais pensé.

LOUISE, riant.

Tu sais, Berthe : menteur, c'est pire que voleur. — Et toi, Jeanne ?

JEANNE, se levant, avec élan.

Comme il sera, pourvu qu'il soit. Comme il voudra, pourvu qu'il me plaise.

LOUISE.

Bien entendu ; un mari qui ne plairait pas, ce ne serait plus un mari... Il faudrait le rendre.

BERTHE, à elle-même.

Ça doit être très difficile d'être mari... — On n'y réfléchit vraiment pas assez... — c'est pour cela qu'on fait apprendre tant de choses aux jeunes gens, du reste.

LOUISE, vivement.

Dites donc, comment trouvez-vous... ?

Elle s'arrête court.

BERTHE et JEANNE, avec élan.

— Oh ! il est charmant !

LOUISE.

Qui ça, charmant ?

BERTHE et JEANNE.

- Eh bien ! lui, tiens !

LOUISE, riant.

Oh! oh! — « Lui, tiens, » est tout à fait bien... Je n'ai nommé personne... Lui qui?

JEANNE.

M. de Tressac.

BERTHE, en même temps.

M. Finel de Laujol.

LOUISE, vexée, se rassied, Jeanne aussi.

Mais je vous parle de M. de Noircœur !

Un temps.

BERTHE, debout, lentement, tout haut à elle-même.

Un mari comme ça, oui, c'est le rêve !

Elle remonte vers le piano.

LOUISE.

Tiens, à propos de rêve, j'en ai fait un bizarre, cette nuit.

JEANNE.

Et m aussi.

BERTHE.

Et moi aussi.

BERTHE, LOUISE, JEANNE, se lèvent vivement et descendent au milieu.

— Oh! Voyons, voyons, raconte?...

JEANNE.

Toi, Louise, commence.

LOUISE.

Oh! c'est que c'est très compliqué... — D'abord, j'étais reine... — je ne sais pas de quel pays, un pays de rêve... — J'étais reine... et, pourtant, je n'étais pas mariée... C'est que ce n'était pas en France... à cause de la loi salique... — C'était le soir, je me trouvais dans un palais éblouissant de lumières; on entendait une musique très douce, — une

musique qui n'avait pas l'air d'être de la musique, tant elle était jolie... — Et partout... — partout, partout... — il y avait des jeunes gens, — des princes, — tous plus beaux les uns que les autres... — Tout ça, c'étaient des fiancés... — Ils étaient au moins deux mille, — des fiancés pour moi; ils étaient là exprès... — J'étais très embarrassée parce qu'ils étaient tous très distingués et très richement vêtus... — C'est singulier, même, ils avaient des costumes tout en or... et c'étaient des habits noirs tout de même?... — Cependant, je finis par en découvrir un... oh! mais beau, beau... comme quoi, voyons?... Comme un ange! — Je ne me rappelle plus comment il était, mais il était très bien. — Comme j'étais la reine, j'allais lui adresser la parole, — je pouvais — quand il se perdit dans la foule... et vingt fois il m'échappa, juste au moment où j'allais le joindre. — Ça avait l'air d'un jeu, d'un fait exprès. — Enfin, je me trouvai près de lui. Je l'appelai — par son nom, je savais son nom, dans mon rêve. — Il mit un genou en terre, me baisa respectueusement le bout des doigts et attendit que je daignasse lui permettre de m'accompagner. — J'étais enchantée, ravie, mais, figurez-vous... Ma main était à peine posée sur son bras... qu'il s'évanouit. (Soufflant dans l'air.) Phu!... Plus de beau jeune homme, plus rien, je restais le bras en l'air! — Et, après lui, tout disparut également, s'effaça... — A ce moment-là, maman est arrivée — toujours dans mon rêve... — et elle m'a grondée... très fort. (Imitant la voix de sa mère avec un ton de reproche.) « Aussi, pourquoi y as-tu touché, petite sotte! » — Je l'entends encore. — Il paraît qu'il ne fallait pas... — Et elle m'a dit cela, absolument comme un jour où j'avais ouvert une poupée pour savoir ce qu'il y avait dedans. — Puis, elle est partie et je suis restée toute seule... — Et je n'étais plus reine, j'étais redevenue moi... en voyant maman. — Je regrettais d'y avoir touché! mais enfin, cependant, pour donner le bras, on est bien forcée...? — D'abord, ça m'a rendue toute triste... Et puis, j'ai pensé que j'en retrouverais bien

un autre... Et puis mes idées se sont embrouillées et j'ai continué de dormir sans continuer de rêver.

BERTHE.

C'est tout?

LOUISE.

Eh bien ! oui, c'est tout... A moins que je n'en invente...

Elle remonte un peu vers le cheval.

JEANNE, désappointée.

Ah ! — Mon rêve est plus intéressant.

Elle prend le milieu, Louise redescend à gauche.

BERTHE.

Nous t'écoutons.

JEANNE.

J'étais toute seule sur une grande route, poussiéreuse, poussiéreuse... ! et qui n'en finissait pas ! Et sans un arbre, sans rien... Et puis, tout à coup, — je ne sais pas comment, sans transition, vous savez, quand on dort... — tout à coup, j'étais au bras d'un jeune homme... (Cherchant une comparaison et se souvenant de celle de Louise.) qui avait l'air... d'un ange, aussi. — Une figure très énergique et un air très doux... Des grands yeux noirs terribles... (Mesurant la moitié de son doigt.) longs comme ça..., et un bon sourire...

BERTHE, moqueuse, mesurant la moitié de son bras.

Longs comme ça !

JEANNE, piquée, se tourne vers Louise.

Nous causions, — je ne sais plus du tout ce que nous nous disions... — et, à mesure que nous avançons, il poussait du gazon et des arbres sur nos pas... Et des fleurs..., il y en avait des quantités, ça embaumait !... Et il poussait des petits oiseaux, aussi, qui chantaient, qui chantaient... ! (B. rie, comme à elle-même.) Oh ! c'était étonnant...

Elle s'arrête, rêvant.

LOUISE.

Après?

JEANNE, avec humeur.

Oh bien! après... je me suis réveillée... J'étais assez furieuse! (Elle passe à droite.) — Et toi, Berthe?

BERTHE, riant, prend le milieu.

Moi, oh!... je n'ose pas le dire...

JEANNE.

Qu'est-ce que ça fait; est-elle drôle...

LOUISE, avec douceur.

Au contraire, va donc.

BERTHE, très simplement.

Eh bien! moi... ça se passait dans le ciel.

JEANNE, désappointée.

Ah! dans le ciel?

BERTHE.

Oui. — Il y avait un rayon de soleil qui sortait d'un nuage tout noir et qui avait l'air d'une grande épée d'or... — Et très loin, — très loin, très loin... — il y avait une toute petite nuée blanche, gentille comme tout. — Le rayon de soleil — qui avait de bons yeux — l'aperçut et en fut si émotionné qu'il tressaillit... ce qui, même, amena un grand remue-ménage par tout le ciel. — Il s'en vint droit vers la petite nuée et lui traversa le cœur d'un regard si brûlant... qu'elle en devint toute rouge. — Mais, elle y fut bien vite habituée... Le rayon avait une si douce chaleur, il était si gentil... il murmurait de si charmantes choses à l'oreille de la petite nuée... il lui chantait une si douce chanson, une si tendre berceuse... Elle... écoutait... Et ils allaient, voguant, glissant en plein ciel bleu, tous deux ravis, elle, mollement poussée par la brise, lui ne la quittant pas et parlant tou-

jours. La petite nuée était folle de joie ! — Tout à coup, — pourquoi ? on n'en sait rien, — monsieur le rayon change d'idée, fait un grand pas, — un pas de rayon, un saut de géant et disparaît. — Plus de soleil, la nuit ! — Et la voilà abandonnée toute seule dans le noir. — Elle crie, elle se désole, elle appelle... Rien ! — Alors, comprenant que son cher rayon était à jamais parti et qu'elle ne le reverrait de la vie, elle se fondit en eau... — Et moi, quand je m'éveillai, j'étais tout en larmes. — Voilà.

LOUISE.

Qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire ?

BERTHE, passe à droite.

Ah ! je ne m'y connais pas, en rêves.

LOUISE.

Ni moi, malheureusement. — Une fois, j'avais trouvé une clé des songes, maman me l'a retirée.

JEANNE.

On dit que les arbres, c'est très bon signe.

LOUISE, s'asseyant.

Les arbres ! — Et le mien qui n'est pas fait ! Mademoiselle Dutertre va me faire une scène. — Sérieusement, si on travaillait un peu.

BERTHE, allant au piano.

Je ne peux rien faire ce matin.

JEANNE, à la table.

Absolument comme hier... et demain.

LOUISE.

Enfin, mademoiselle Dutertre va venir... c'est son our.

BERTHE, dépitée, montrant le piano.

Eh ! mademoiselle Houdaille aussi et... !

LOUISE, reprenant son dessin avec ardeur.

Chut!

JEANNE, imitant une sous-maitresse, d'une voix pointée.

Silence, mesdemoiselles!...

Un temps, assez long. — Toutes trois sont très sérieuses.

LOUISE, à part, bien à elle-même, mais tout haut, avec colère.

Je vous demande un peu ! Partir avant le cotillon !

Berthe et Jeanne bondissent et viennent aux côtés de Louise ; Berthe s'asseyant sur la chaise, Jeanne sur le petit tabouret.

JEANNE.

Au fait, c'est juste?...

BERTHE.

Tu t'es en allée avant...

LOUISE, désolée, piteuse.

Il a bien fallu... c'est papa... Il dormait... dans les coins..

Vous êtes restées, vous; vous êtes bien heureuses.

BERTHE, dépit.

Oh ! je t'aur is bien cédé ma place, il n'y avait plus personne.

JEANNE, se récriant.

Comment, plus personne ! — M. de Tressac était là !

BERTHE, se levant, va à droite.

Oui, mais... M. Finel de Laujol avait trouvé bon de partir. Oh ! je lui en veux !...

LOUISE

Racontez-moi ce qu'on a fait ?

BERTHE, avec indifférence, revenue à la chaise sur le dossier de laquelle elle s'appuie.

On a dansé... Ce cotillon était d'un triste, d'un bête... assommant !

JEANNE.

Oh! peut-on dire!... Ce que j'ai ri, au contraire... jamais je ne m'étais tant amusée... au Miroir surtout, et au Cavalier. Et tout le monde s'est amusé; il n'y a que Berthe, je ne la comprends pas... (Berthe s'éloigne de nouveau. — A Louise, mystérieuse.) On a demandé après toi.

Toutes deux s lèvent.

LOUISE, jouant l'indifférence.

Qui ça?

JEANNE, se moquant.

« Qui ça? » — Un monsieur, mademoiselle..

BERTHE, moqueuse, voix aigre.

Oh! oh!...

LOUISE, joyeuse.

Ah! il a demandé... (Piquée de jalousie.) Il a donc dansé avec toi?

BERTHE, voix grave.

Oh! oh!...

JEANNE.

Au cotillon, est-ce que tout le monde ne danse pas avec tout le monde!

LOUISE, furieuse, à part

Oh! papa!... qui s'endort, là, juste au bon moment! (A Louise.) Dis-moi ce qu'il t'a dit? Comment t'a-t-il demandé ça?... (On entend sonner une forte cloche. — Furieuse.) Allons, bon! le déjeuner...

BERTHE.

Ce n'est pas malheureux, je mourais de faim!

LOUISE.

Nous reparlerons de tout ça après.

JEANNE.

Oui, oui, viens.

V.

2.

LOUISE, joyeuse.

Comme nous allons nous amuser!

BERTHE.

Je vous jouerai ma valse. Vous verrez, elle est très bien..
quand on l'écoute.

LOUISE.

Seulement, avant, nous irons cueillir une provision de
marguerites.

JEANNE, moqueuse, montrant le fusain, tout en faisant le simulacre d'effeuiller
une marguerite.

Pour travailler...

BERTHE, très gaie.

Oui, pour travailler... d'après nature.

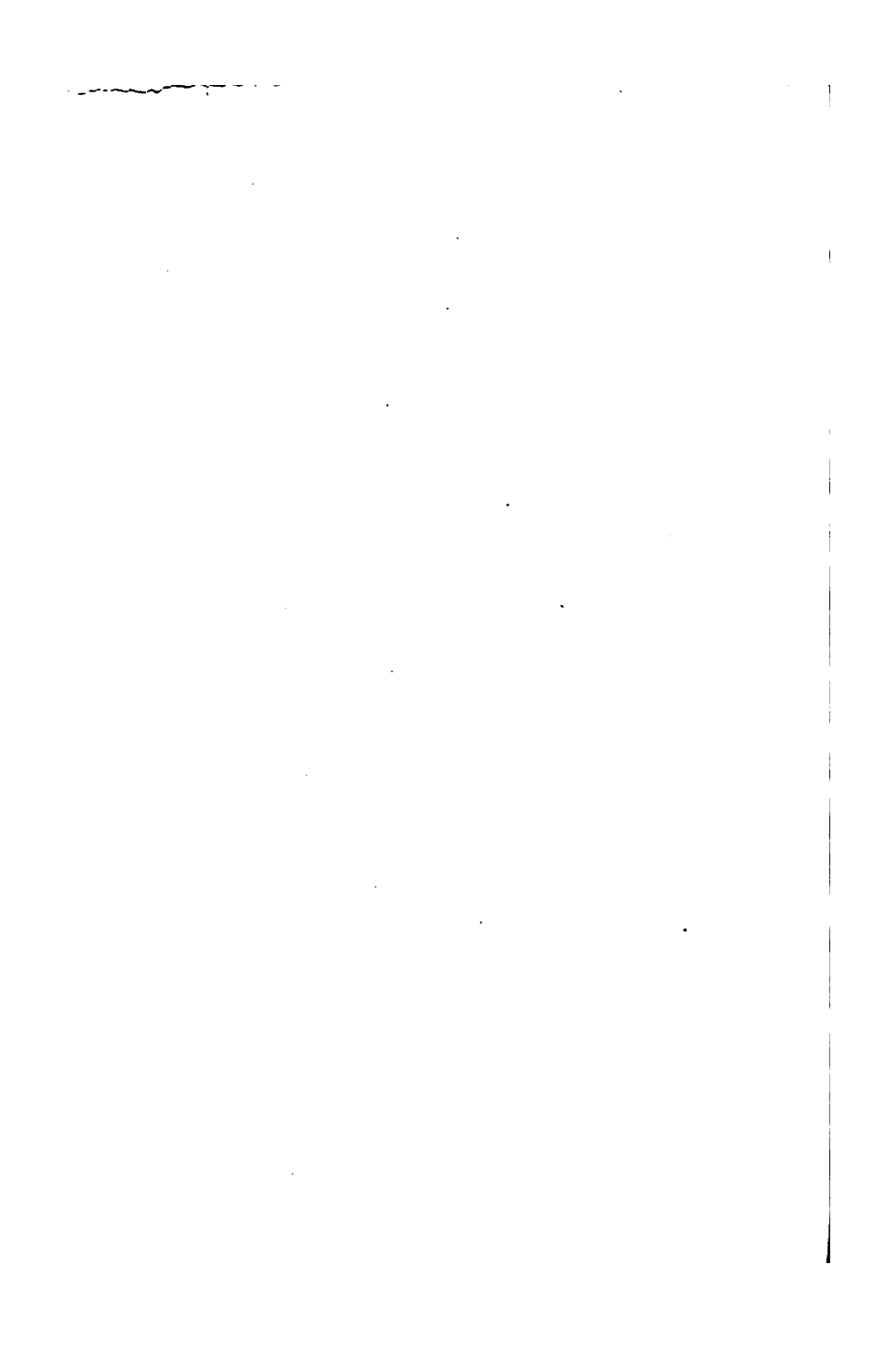
Elles sortent par le fond

FIN DE TROIS JEUNES FILLES

UN SAMEDI SOIR

PAR

M. LÉON DUVAUCHEL



UN SAMEDI SOIR

« Ouvre, Jeanne, c'est moi !... Je t'apporte un bouquet !... »

Une invisible main a tiré le loquet ;
La porte s'ouvre. Il entre, et, sur le seuil, regarde
D'un air d'amant vainqueur la riante mansarde :
— Un de ces coins touchés du doigt d'un enchanteur,
Où l'on voit du soleil et des pois de senteur,
Où l'on respire auprès des plus modestes choses
Des parfums de baisers, de mugnets et de roses ;
Paradis sous les toits où l'amour nous conduit. —
Un désordre parfait règne dans ce réduit :
Des chiffons sont épars à terre et sur les chaises ;
Des bobines de fil, des aiguilles anglaises
Et des rubans froissés traînent un peu partout
Parmi cet attirail d'une femme qui coud.
Le vent, par la fenêtre ouverte sur la rue,
Soulève le fouillis de fine toile écrue
Etendu sur la table, et le chat familier
Se cache, turbulent, dans des flots de papier,
Dans le premier-Paris d'un journal politique
Qui servit de patron pour tailler la tunique.

Sur l'étroit lit de fer, complice des ébats,
 De très mignons souliers de coutil et des bas
 Sont jetés pêle-mêle auprès de la muraille,
 A côté d'un corset et d'un chapeau de paille
 Orné, suivant un goût qui sied aux jeunes fronts,
 Des fleurettes des champs, bleuets et liserons,
 Et léger comme un souffle, et frais comme une églogue.

On dirait l'atelier d'une modiste en vogue
 En train d'improviser des chefs-d'œuvre nouveaux,
 Ou d'une couturière, au temps des grands travaux.

L'ouvrière? elle est là, très brune, qui s'occupe
 A finir de poser les volants de sa jupe.
 Son âge? devinez! Vienne encore un printemps,
 Et, sans qu'il y paraisse, elle aura dix-huit ans!
 Vaillante, sans quitter du regard son ouvrage,
 Et comme poursuivant un idéal mirage,
 Elle est tout allégresse et tout activité.

Mais pour qui donc ces frais de toilette d'été?
 Ah! le nouveau venu le soupçonne sans doute,
 Quoiqu'à peine on l'accueille et qu'à peine on l'écoute,
 Et que ce grand désir d'être belle demain
 Laisse à peine le temps de lui donner la main.
 La visite, après tout, la trouble, la dérange;
 Ce n'est pas raisonnable, en effet, c'est étrange,
 Alors que le jour baisse et qu'on doit se presser,
 Cette prétention qu'il a de l'embrasser!

Une fée obligée à travailler pour vivre
 Assurément aurait de la peine à la suivre.

Parfois, d'un ton railleur, à son blond vis-à-vis
 Elle permet pourtant de donner son avis
 Pour choisir un galon ou pûsser une ruche.
 Mais lui se déconcerte et son esprit trébuche ;
 Qu'est-il donc arrivé pour qu'on lui batte froid ?
 Il prononce un : « Je veux !... » En somme, c'est son droit !...
 — « Halte-là ! vous fripez mes manches de dentelle..
 « Et ce décolleté ?... Qu'en penses-tu ? » dit-elle.

Si l'amour aujourd'hui perd ses droits de seigneur
 Pour ces préparatifs qu'on fait en son honneur,
 Si l'éloquence émue et qu'un geste complète
 Doit céder au lyrisme exquis de la toilette,
 Ne t'en afflige pas, ô jeune homme amoureux,
 Toi qu'elle daigna mettre au nombre des heureux !
 Egoïste jaloux, garde intacte l'ivresse
 Que réserve à toi seul ta divine maîtresse...
 Demain, quand vous irez, pour la première fois,
 Sourire au beau soleil et chanter dans les bois ;
 Quand, prenant la volée, après une semaine
 D'une captivité désolante, inhumaine,
 Tu voudras l'entraîner loin, bien loin de Paris,
 De ce beau dévouement tu recevras le prix
 En la voyant courir, par chacun admirée,
 Cette chère et cruelle enfant, cette adorée.
 Dans les sentiers perdus où tu la conduiras,
 Sur les berges du fleuve où, pendue à ton bras,
 Dans le gazon couvert de perles argentines
 Elle appréhendera de mouiller ses bottines,
 Les arbres salueront ta conquête et diront :
 « Voyez donc cette taille ! et voyez quel bras rond
 Se montre sous ces plis d'étoffe transparente !
 » — Cette fille, bien sûr, doit être ma parente,
 Pensera la fauvette en l'entendant chanter.
 Et les reines-des-prés se feront présenter

Par les papillons bleus et les bergeronnettes
A ta reine égrenant au vent ses chansonnettes,
Tandis que des roseaux, les demoiselles d'or
Au svelte corselet, bourdonneront encor
Devant ce ravissant, ce merveilleux poème :
« Voilà celle qui fait ses robes elle-même ! »

FIN DE UN SAMEDI SOIR

LES BILLETS DOUX

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

M. ROBERT DE LA VILLEHERVÉ

PERSONNAGE

MARTON **M^{lle} NOELLIE**

LES BILLETS DOUX

de madame Nina de Villard.

Un petit salon Louis XV. Porte au fond. A gauche, premier plan, porte de l'appartement du marquis. Au second plan, une fenêtre. A droite, premier plan, porte de l'appartement de la marquise. Au second plan, devant une haute glace, une table avec ce qu'il faut pour écrire. En scène, du même côté, et tout à fait en avant, une table somptueusement servie, dans le désordre d'un repas terminé; parmi les orfèvreries et les cristaux, un livre ouvert dressé contre un réchaud doré. A chaque extrémité de cette table, une chaise. Au fond, vers la gauche, un fauteuil bas où on a laissé un habit d'homme et une épée dans son fourreau. Devant le fauteuil, une lettre tombée.

Au lever du rideau, on entend au fond le bruit d'une dispute amoureuse et un baiser.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTON et FRONTIN, au dehors.

FRONTIN, embrassant Marton.

Tiens, m'amour!

MARTON, riant.

Veux-tu bien finir? — Oh! le lutin!

FRONTIN, riant aussi.

La méchante!

La porte s'entr'ouvre.

MARTON, menaçants.

Je vais crier.

Tout à coup, elle passe et tire la porte sur elle, en s'écriant victorieuse.

Ah!

Frontin secoue la porte en riant. Marton la retient en s'y arc-boutant de ses deux bras tendus, et, se détournant un peu vers le public :

C'est Frontin.

FRONTIN, suppliant.

Marton!

MARTON.

Va-t'en!

FRONTIN.

Un mot.

MARTON.

Lequel?

FRONTIN.

Apprends-moi l'heure

Où tu rendras la joie à ton Frontin qui pleure
Et désespère, étant pour toujours prisonnier.
Quand m'aimeras-tu, dis?

MARTON.

Au jugement dernier.

Mais va-t'en, cœur de feu.

FRONTIN.

Je m'en vais, cœur de glace.

MARTON, écoutant.

Fait-il comme il le dit?

Elle entr'ouvre avec grand soin la porte et regarde au dehors.

Il m'a cédé la place!

SCENE II

MARTON, descendant

Ce n'est pas que Frontin, ce roi des effrontés,
 S'il a mille défauts, n'ait mille qualités :
 Il est grand, il est fort, il est beau ; puis il m'aime
 D'un si parfait amour qu'il m'étonne moi-même,
 Quoique je sache bien mon mérite et mon prix ;
 Et je n'aurais, mettant un terme à mes mépris,
 Qu'un mot à dire, un seul, pour que mon hyméné
 S'apprête et soit conclu dans la même journée,
 Et que, le cœur gonflé d'orgueil, notre mutin
 Me donne l'anneau d'or de madame Frontin.
 Mais le chevalier m'aime...

Rêvant.

Oh ! c'est une autre affaire

Avec candeur.

C'est pour l'autre motif.

Prenant son parti.

Tant pis ! je le préfère

Je ne suis pas parfaite !

Tirant un billet de son corsage.

Il m'a tantôt remis

Ce billet, en disant : « Nous sommes bons amis,
 » Et je compte sur toi pour le donner à celle
 » Qui nous ravit nos cœurs et qui les ensorçèle.

Un temps.

« Nous sommes bons amis. » Je crois bien, chevalier.
 — C'est un enfant. Il est encor presque écolier,
 Et sous la poudre, avec le tricorne et l'épée,
 Une fille aux rigueurs du couvent échappée
 Arait l'air plus viril et des yeux plus hardis.

Il vient devant chez nous rôder tous les midis,
Avec un front plus pâle, affolé de son rêve,
Qu'un voleur que Monsieur le Bourreau mène en Grève.

Réfléchissant.

C'est un masque qu'il prend peut-être bien. Qui sait?
Mais que sa voix tremblait pendant qu'il me disait
Comme il comptait sur moi pour... le donner à « celle
« Qui nous ravit nos cœurs et qui les ensorçèle; »
Et de quel pas il s'est sauvé, comme s'il eût
Commis quelque méfait à perdre son salut!

Très tendrement, à mi-voix.

— Celle qui te ravit ton cœur et l'ensorçèle
Ne voit pas d'un regard indifférent ton zèle,
Chevalier, et pourra quelque jour, si tu veux,
Récompenser ta peine et se rendre à tes vœux.
Mais voyons le poulet!

« Chère reine, n'aurez-vous pas pitié d'un cœur qui est
« tout entier votre bien et qui ne palpite que pour vous? »

Il est d'un fort bon style.

« Je n'ose pas espérer que vous jetterez un regard favo-
rable sur votre esclave; pourtant je n'ai que la force de
« vous adorer, et votre mépris me tuerait. »

Qu'il est gentil! — Prier si fort est inutile,
Quand on sait que déjà, loin d'être repoussé,
On n'a qu'à demander et qu'on est exaucé.

D'un ton provocant.

Plus tard, viennent les jours où, fuyant leur soubrette
Aux dames seulement tu conteras fleurette;
Puisque ton âge est l'âge heureux où nous tenons
Vos jeunes cœurs ardents en laisse, et les menons,
Et puisque sous mon joug ton caprice t'entraîne,
Je régnerai sur toi. — C'est si bon d'être reine!

Comme assailli par un scrupule impertin.

Mais pourtant l'hyménée a des charmes aussi.
Des charmes!... Bah! je vois ce qu'il en est ici.

— Voici trois mois au plus que le roi, notre sire,
 Pour la gloire d'un nom illustre qu'il désire
 Voir se perpétuer, fidèlement transmis
 De père en fils, malgré les siècles ennemis,
 Traitant un cœur ainsi qu'une ville conquise,
 Dans les bras du marquis a jeté la marquise.
 — Quel beau couple! Le roi sans doute est tout-puissant.
 Il porte dans sa droite un sceptre éblouissant.
 Il décide la paix et la guerre; il condamne
 Et pardonne; s'il vent, il peut sur un front d'âne
 Mettre un bonnet carré; l'âne devient savant
 Et braie dans la Sorbonne, et l'emplit de son vent;
 Il a quinze palais pour récréer les belles;
 Il a trente prisons pour loger les rebelles;
 Il peut tout ce qu'il vent, et d'un mot, s'il lui plait,
 Ferait beau Roquelaure et ferait Lauzun laid.
 Mais si bien qu'on l'admire et si fort qu'on l'encense,
 Sur le fait de l'hymen il est d'une innocence
 Rare, et dont vous avez la preuve sous les yeux.
 — Voyez : la nappe est mise et les mets précieux
 Dans les grands bassins d'or poli comme une glace
 N'ont presque pas été touchés. — Voici la place
 De la marquise; et, là, le siège du marquis.
 Ils ne font que sortir de table. — Groupe exquis!
 Madame :

Elle s'assied à la place de la marquise et parodie toute la scène indiquée

Pâle, — tout entière à ses pensées,
 Appuyant son menton sur ses deux mains croisées
 Pour regarder là-haut ses rêves voyager.
 — Ainsi! — Morne, muette, oubliant de manger,
 Mordant à peine un rien, une pêche, une oublie.
 Puis reprenant sa pose et sa mélancolie! —

Allant de même à la place du marquis.

Monsieur : — à l'autre bout de la table, allongeant
 Ses pieds d'une façon cavalière, et mangeant.

Il choisit les meilleurs morceaux, et s'en régale,
 Il s'arrose d'un vin parfait, que rien n'égale,
 Gloire de son vignoble et de ses vigneron !
 Et comme si madame était chez les Hurons,
 Au lieu de dépenser quelque galanterie
 Ainsi qu'on le promet alors qu'on se marie ;
 — Voyez son livre encore ouvert au bel endroit ! —
 Tendant le cou, fourchette en l'air et couteau droit,
 Il lit le *Mahomet* de Monsieur de Voltaire.
 — Bon moyen pour garder un nom héréditaire
 Toujours vivant ! Le roi s'y connaît, n'est-ce pas ?
 Encor si ce n'était qu'à l'heure des repas
 Que nos époux se font ces mines renfrognées ;
 Mais leurs cœurs sont enclos de toiles d'araignées ;
 Monsieur dort par ici ; Madame dort par-là ;
 Gare à qui franchirait la borne...

Montrant la table.

que voilà !

Et cela c'est l'hymen ! — Eh bien, foi de soubrette,
 Quand on m'en blâmerait, j'aime mieux l'amourette !

Prenant une décision soudaine.

Un mot au chevalier. — Mais d'abord relisons
 Ce billet où l'amour me donne ses raisons,
 Car ce n'est pas le tout que de savoir écrire
 Et je ne voudrais pas que de moi l'on pût rire.

« Chère reine... »

Elle relit toute la lettre à voix basse, très joyeuse et laissant deviner sur
 son visage toute sa joie ; elle sourit au billet ; elle l'embrasse même,
 mais voici que tout d'un coup son visage s'attriste ; elle s'étonne d'un
 loureusement surprise :

Oh ! je lis mal.

Elle relit le même passage.

Mais non !

« Ne voyez pas en ceci un outrage, chère belle marquise... »

Le traître ! il a bien mis

Marquise !

Avec une amère ironie.

C'est ainsi que nous étions amis!
Et moi, qui me croyais sa reine et sa maîtresse!..

Se redressant, courroucée, dans un défi tragique.

Tu crois donc que j'irai porter à son adresse,
Chevalier, ton billet cruel par qui je meurs
Et que je permettrai que tant de mots charmeurs
Fassent divinement rêver une rivale
Sous qui ta préférence indigne me ravale?
A d'autres! N'ai-je donc droit à d'autre butin
Qu'à ma place à l'office et qu'à monsieur Frontin?

Avec dépit.

Et pourtant si j'avais le blason et la robe,
Car je ne parle point de ce que l'on dérobe
Aux yeux, ni des appas qu'on montre, je serais
Marquise autant qu'aucune autre, et je la vaudrais!

Elle jette dédaigneusement le billet. Puis le regarde par-dessus son épaule

Pauvre billet d'amour, c'est bien fait que tu traînes
A terre, au lieu d'aller au corset de tes reines
Chercher un doux abri parmi de doux parfums.
Emporte en ton néant mes beaux rêves défunts,
Et quand, pressant mon cœur pour en fermer la plaie,
Je rirai, que le vent te chasse et te balaie
Sans trêve vers l'abîme où les temps meurtriers
Mêlent la vieille rose avec les vieux lauriers,
Sans que pas un regard console ta détresse.

Va!

Elle se penche pour ramasser le billet et le jeter par la fenêtre, mais elle aperçoit l'autre billet tombe de l'habit du marquis et oublié sur le plancher.

Mais que vois-je? Encore un billet! Pas d'adresse!
Pour la marquise aussi sans doute. — Donc ses yeux
Séduiront tous les cœurs qui battent sous les cieux,

Elle a ouvert le billet; elle y jette un regard inattentif.

Car ce poulet le prouve en sa fine écriture;
Et tous, ils subiront doucement la torture

De suivre dans les bals sa robe de gala.

— Mais comment, si coquet, si charmant, est-il là?

Un indice moins clair quelquefois vous diffame.

— Pestel c'est du marquis! — Ce n'est pas pour sa femme.

— Pour qui donc?

Comme pour excuser son indiscretion.

Le cachet n'est pas mis. Jugeons-en,

Et voyons comment fait l'amour un courtisan.

« Plus que personne au monde, tu sais la malheureuse
» vie que je mène depuis est horrible mariage contracté par
» force... »

Hein? quoi? plus que personne au monde! Qu'on m'éveille,
Qu'on me pince! je dors, je rêve, — ou c'est merveille.

« Les circonstances ont fait de toi la confidente de mon
» profond ennui, et tu dois comprendre comme je souffre,
» ayant, ainsi que Tantale, le bonheur sous la main sans y
» pouvoir toucher... »

Le bonheur sous la main sans y pouvoir toucher.

Quelle femme est-ce là? — Mais pourquoi tant chercher?

Se montrant, en souriant.

C'est... oh! non.

Elle achève de lire la lettre à voix basse, et tout à coup s'écrie :

Ah! mon Dieu!

Elle relit.

« Je ne saurais plus lutter pourtant. Que rien ne nous
» arrête! Tu es d'une basse extraction, tu es pauvre. Qu'im-
» porte? Je suis noble et je suis riche. Fuyons! C'est une
» folie, mais je le veux ainsi. Tu te tiendras prête ce soir.
» Nous partirons à dix heures. »

Quel aplomb! ce soir même!..

Faute d'un chevalier, faut-il qu'un marquis m'aime?

— Hé! si j'étais coquette, on le croirait pourtant!

Suppliante, au public.

Oh! si quelqu'un me voit, oh! si quelqu'un m'entend,
Qu'il me nomme la femme à qui ceci s'adresse,
Qu'il m'arrache bien vite à la fatale ivresse

D'un amour qui n'est pas fait pour moi. J'en pourrais Mourir, et je crois bien que du coup j'en mourrais

Argumentant.

Ce billet traînait là, comme par aventure;
 Mais pourquoi? Se mit-on l'esprit à la torture,
 Il est clair que c'était un hasard préparé,
 Car le marquis savait qu'il serait rencontré...
 Et par qui? — Par moi seule. Ou bien, discret et sage,
 Il aurait mieux gardé ce dangereux message.
 Il faut que j'y consente. Allons, allons, Marton!
 Sois toute à ton bonheur, ris du qu'en dira-t-on,
 Et puisqu'à voyager les Amours t'ont requise,
 Pour l'amour du marquis, fais ton paquet, marquise!

On entend un air de clavecin à droite, dans l'appartement de la marquise.

Et l'autre qui, dolente, est à son clavecin!
 — Va, pauvrete, il te sied de sonner le tocsin!
 Mais j'y pense! Elle est sage et d'une humeur sauvage
 A ne pas retenir un cœur en esclavage.
 Elle se fâcherait qu'un amour clandestin
 Osât lui demander les miettes du festin,
 Et je peux me venger du chevalier!

Elle ramasse le billet du chevalier, fait un pas vers l'appartement de la marquise et s'arrête hésitante.

J'hésite!

Oh! lâche! lâche cœur! — quand tout t'y sollicite!

D'un ton dégagé et résolu.

Bah! le traître m'a fait gémir. Juste retour
 Des choses d'ici-bas! Qu'il gémisses à son tour
 Et des douleurs d'amour sonde le purgatoire!

Elle gratte à la porte de la marquise.

Madame.

Elle entre; la musique cesse; elle revient bientôt, et se dressant contre la porte, elle regarde ce que fait la marquise, — un peu inquiète.

Elle le lit...

Rayonnante tout à coup.

Et le froisse. Victoire!

— Ah ! ah ! beau chevalier mal à propos épris,
 Apprends, apprends l'horreur cruelle des mépris,
 Soupire, pleure, geins et connais l'épouvante
 D'avoir toujours au flanc cette bête vivante,
 L'amour qui vous dévore et ne vous laisse pas
 D'autre désir ni d'autre espoir que le trépas !

Elle retourne à la porte de la marquise pour regarder par le trou de la serrure. Sonnette chez le marquis.

Ah !

Nouveau coup de sonnette.

Le marquis m'appelle. — Il faut qu'on s'examine.

Courant devant la glace.

Un coup d'œil au miroir. — Oh ! j'ai mauvaise mine.
 Non, c'est le tour qui tombe.

LE MARQUIS.

Holà, Marton

MARTON.

Voilà !

Suis-je bête ? — J'ai peur en pensant qu'il est là.

Drapant précipitamment son cotillon.

Ce pli fait mal. Mon Dieu ! quelle jupe indocile !
 Déplaire est si tôt fait ; plaire est si difficile.

Allons

Elle entre chez le marquis.

SCÈNE III

Il fait presque nuit. Un domestique apporte des flambeaux

MARTON, rentrant.

Il veut savoir si j'ai lu son poulet
 Et le réclame ; pour le prendre en mon filet,
 Dissimulons !

LES BILLETS DOUX

49

LE MARQUIS.

Eh bien ?

MARTON, riant.

Voyez l'impatience !

LE MARQUIS.

Dans mon habit !

MARTON.

Monsieur, je cherche en conscience.

LE MARQUIS.

Le trouves-tu ?

MARTON.

Je l'ai !

LE MARQUIS

Donne.

Elle rentre. Sonnette chez la marquise

MARTON, rentrant très troublée.

Tout est perdu.

La moisson est fauchée et le mouton... tondu.

— Et c'est moi qui devrais, ployant sous mon supplice,

D'une autre volupté me faire la complice

Et porter ce billet à Rosalinde ! — Non.

Dussé-je renoncer à mon sexe, à mon nom,

Au pain, au vin, au sel, à la coquetterie

Et voir en plein soleil la grande diablerie,

J'irais d'un pas léger et d'un cœur étourdi,

De Gascogne en Auvergne et du Nord au Midi,

J'irais en Suisse, à Rome, à Nanterre ou dans l'Inde,

Mais je ne mettrai pas les pieds chez Rosalinde !

Avec prudence.

Tromper madame avec des dames de ballet,

Et me donner à moi pour elles ce poulet,

Oh!... que les hommes sont une vilaine engeance.

Nouveau coup de sonnette chez la marquise.

Mais madame me sonne.

Déchirant le billet du marquis en mille morceaux et le jetant par-dessus son épaule.

Allons à ma vengeance!

Elle entre chez la marquise et reparait, s'inclinant, les mains crispées de rage mais avec une voix calme et servile.

Bien, madame.

Elle referme la porte et vient en scène, profondément irritée.

O cœur vil et trop hospitalier! —

Tout me manque. Elle attend « monsieur le chevalier. »
Ainsi des deux côtés, — j'en suis toute ébahie, —
Dans mes pauvres amours je vais être trahie.
L'un rit à la danseuse et l'autre au jouvenceau,
Et moi, Marton, — j'aurai Frontin, le beau morceau!
— Mais c'est un gros péché, monsieur! — Mais c'est un crime,
Madame! — Il n'est pas bien qu'ainsi chacun s'escrime
Dans de telles amours coupables, et je veux
Que ça finisse, ou bien j'arrache mes cheveux.

SCENE IV

Une vitre de la fenêtre est brisée avec fracas.

MARTON.

Ah!...

Elle saute sur l'épée et la dégaîne,

Tiens, le chevalier! Quelle sottise équipée!
Voulez-vous bien partir?

Menaçante.

Nous avons une épée!
— Vous dites?... Non, monsieur. On me vous attend pas.

Donc vous êtes chez nous dans un très mauvais pas,
 Et si vous ne prenez vite le parti — sage —
 De nous montrer le dos en place du visage,
 Je vous perce de part en part. Là!

Elle fait des armes dans le vide.

— Ce gamin!

Elle ouvre la fenêtre, et crie au chevalier, comme à une personne qui est déjà dans l'éloignement.

Bonsoir. Rentrez chez vous. Vous savez le chemin.

SCÈNE V

MARTON.

Et d'un ! — A la danseuse à présent.

*Elle va à la table pour écrire.
 Et du style!*

Elle commence une lettre, et la déchire.

Bah ! pas tant de façons. Foin d'un souci futile.

Elle écrit.

« Cher marquis, pas moyen. Je soupe chez ma tante. Rosalinde. »

Magnifique!

Elle ferme la lettre et gratte à la porte du marquis.

Monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Que veut-on?

MARTON.

Vous remettre une lettre.

LE MARQUIS.

Ah bien! c'est toi, Marton.

Entre!

Elle entre et revient, triomphante.

MARTON

C'est fait! — Encore un rêve qui s'envole.
Ah! que vraiment l'Amour est un oiseau frivole!

LE MARQUIS.

Tête et sang!

MARTON, riant.

Il se fâche.

Bruit de vaisselle cassée.

LE MARQUIS.

A moi! parler ainsi!

Fracas de meubles tombés

MARTON.

Le pauvre mobilier! — Tout va bien, Dieu merci
Je suis contente. J'ai fait d'assez bon ouvrage.

Ecoutant.

Il s'apaise. Il médite. Oh! c'est un grand orage.

LE MARQUIS, criant.

Marton!

MARTON.

Ah! s'il avait un chignon à créper!

LE MARQUIS.

Marton! Marton!

MARTON, ouvrant la porte.

Monsieur?

LE MARQUIS, redoubl.

Qu'on serve le souper
Chez la marquise. Va! Nous souperons ensemble.

MARTON, revenant.

Ensemble! C'est la paix alors.

An public.

Que vous en semble?

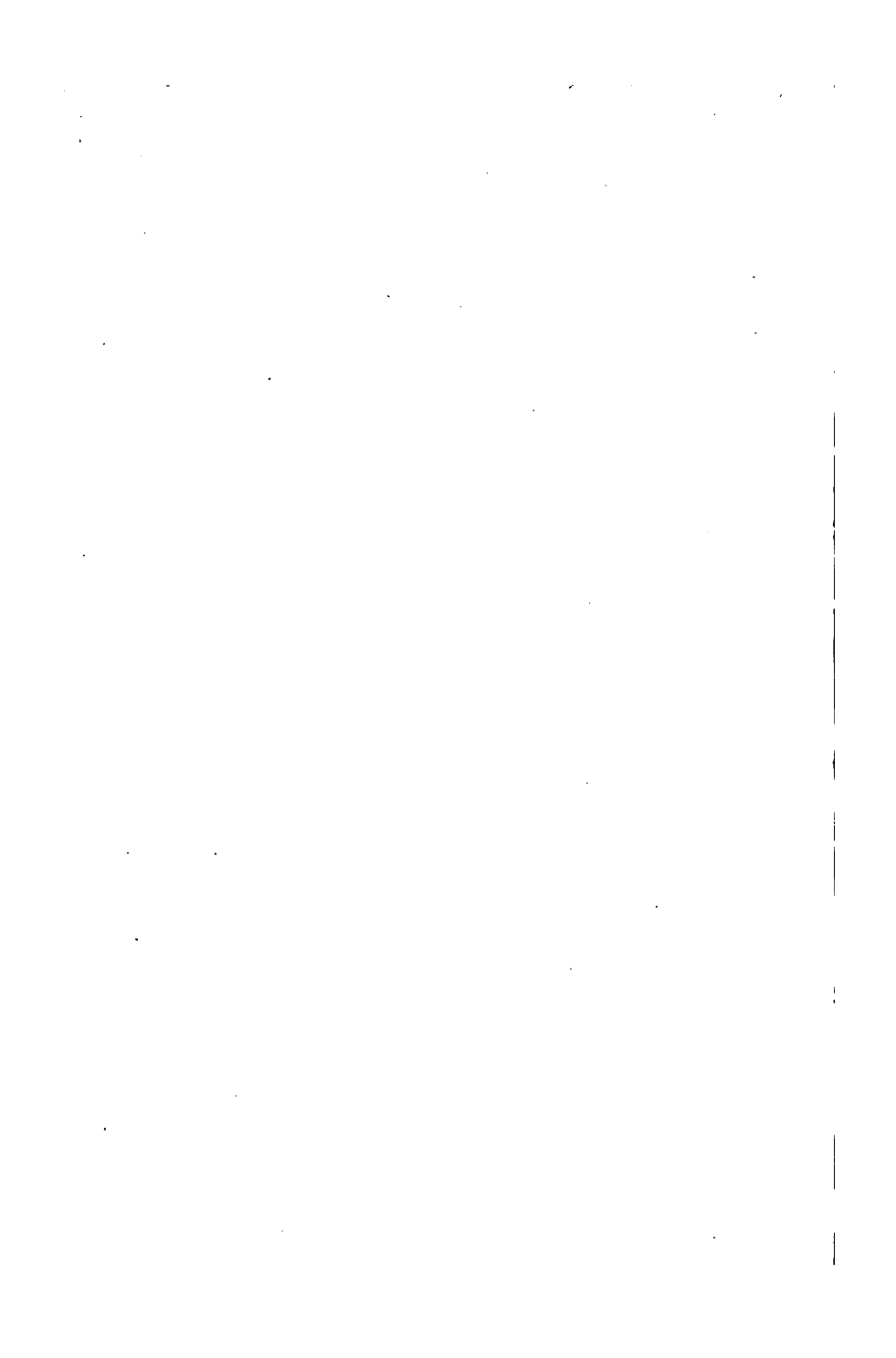
L'amour les séparait; Marton les réunit,
Et je crois que voici le drame qui finit.
Mais moi, — deux amoureux et pas une amourette.
Vivrai-je seule, moi, comme un anachorète?
Il me manque un bâton pour faire le chemin.

Prenant une décision.

Bah! Frontin n'est pas mal. Et nous verrons demain.

Elle sort par le fond

FIN DES BILLETS DOUX

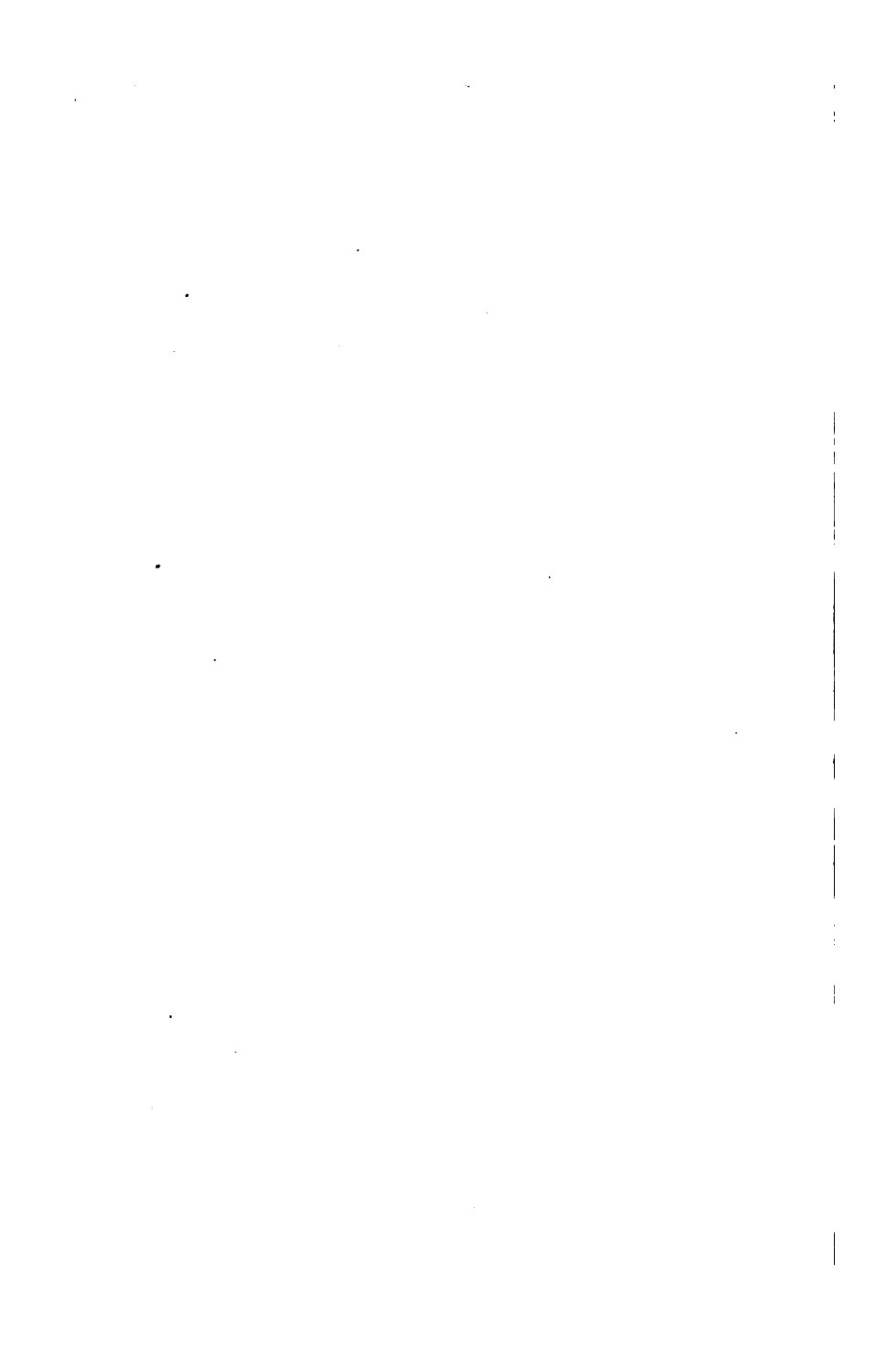


LA SITUATION

MONOLOGUE EN PROSE

PAR

M. EUGÈNE MORAND



LA SITUATION

A Coquelin-cadet

Fff! Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous? Voulez-vous que je vous le dise, moi, où nous allons? **fff!** Eh bien nous y allons tout droit, et, retenez bien ce que je vous dis là; avant huit jours nous y serons; **ff!** en plein.

Je n'y croyais pas moi non plus, **fff!** J'ai voulu me rendre compte, j'ai été voir un garçon que je connais, qui est très solidement attaché au cabinet du ministre, du ministre de... il y a un drapeau neuf au-dessus de la porte, **fff!** Je suis arrivé, il dormait, il est très occupé. Alors nous avons causé; je lui ai dit : Eh bien, et la situation? **fff!** — Savez-vous ce qu'il m'a répondu? Il m'a répondu : — Mon cher, la situation..... **pst!** (*Geste.*) Voilà. — Oh! tu exagères! Eh bien, non, il était dans le vrai, la situation, voyez-vous, **pst!** voilà. (*Geste.*) C'est très-grave.

Je me suis dit : il faut voir et j'ai été dans un autre ministère. Il y a un drapeau au-dessus de la porte. J'ai demandé quelqu'un que je connais là, un ami. Je suis entré, il travaillait à un vaudeville, il est très occupé; et ma foi je n'ai pas été par quatre chemins. Je lui ai dit : Voyons, la situation, **ff!** La situation? me répond-il, — la situation? Je l'ai, je la tiens. Il la tenait! — Voici : Arthur croit que sa femme, la femme d'Arthur, le trompe avec Ernest un de ses amis, à Arthur; alors il dit à sa femme, — la femme

d'Ernest, votre mari, le mari de la femme d'Ernest, vous trompe en me trompant avec ma femme; je ne me trompe pas, nous sommes trompés. — Je l'ai arrêté; non la situation? Eh bien, la voilà la situation. — Non, comment ça finira-t-il? — Oh! par un couplet au public, la, la, la. — Non, la situation po-li-ti-que. — Ah! la situation! mon ami, tu sais la situation, pst! (Geste.) voilà, c'est très grave.

Je savais enfin à quoi m'en tenir! ff! Cependant j'ai encore voulu voir, j'ai été au ministère de..... fff. C'est curieux, il y a un drapeau usé. Là je connais un cousin de ma femme, ils ne peuvent pas se voir, il est toujours fourré chez nous, fff! J'ai demandé à son garçon de bureau: monsieur n'y est pas? — Oh! non, — Monsieur n'y est jamais, au ministère, il est trop occupé. Alors, j'ai causé un peu avec le garçon de bureau (je n'ai pas de préjugés), je lui ai dit: La situation? Il était navré. Il paraît qu'on va les forcer à être polis, — ça n'a jamais été plus mal.

FFF. J'étais fixé! — Pourtant en revenant, je passais devant la Bourse; il y a encore un drapeau, seulement il n'y a plus que la hampe. Je me suis dit: Tiens la Bourse, et je suis entré voir Chose, un ami intime, agent de change. — Eh bien la situation? — Hou! hou! — Tu vendrais? — Heu! heu! Tu achèterais? — Hum! hum! — Je te remercie. J'étais inquiet vous comprenez tous ces heu! heu! il ne me restait qu'à placer à l'étranger, c'est ce que j'ai fait, ici, pas sûr, je lui ai donné toutes mes valeurs, il a pris toutes celles de ses amis intimes et il est parti en Belgique. — Vous me direz: Oh! ff! Je suis tranquille, ma femme est partie avec lui.

Eh bien tout ça, ça m'a fait faire des réflexions et je me suis dit: Ça y est, ff! D'ailleurs ça ne m'étonne pas. J'ai toujours prévu les événements. En 48, par exemple, quand on a entendu les premiers coups de fusil, il y a des gens qui disaient « C'est ceci, c'est ça. » Et des gens vous savez, ff enfin des gens qui sont dans le.... ff.... qui y sont depuis trente ans! Eh bien moi je n'ai pas hésité, j'ai dit: « Ça y

est, ff. » Voyez-vous aujourd'hui, c'est la même histoire, et il y a une chose que je sais et que je peux vous dire. Et vous serez les premiers à me répondre ff ! Comme vous avez raison, ah mon Dieu ! Comme vous avez donc raison ! la situation voyez-vous, pst ! (Geste.) voilà.

Il sort convaincu.

FIN DE LA SITUATION



UN MONSIEUR
QUI NE VEUT PLUS FUMER

MONOLOGUE EN VERS

PAR

M. LUCIEN CRESSONNOIS

PERSONNAGE

UN MONSIEUR M. COQUELIN CADET.

UN MONSIEUR

QUI NE VEUT PLUS FUMER

LE MONSIEUR.

Il regarde le public d'un air irrité et commence sur un ton furieux.

Je ne veux plus fumer, — c'est chose décidée.
Si fumer n'a plus rien qui puisse me charmer,
Ce n'est pas votre affaire. Enfin c'est mon idée,
Je ne veux plus fumer, je-ne-veux-plus-fu-mer.

D'abord, rien n'est mauvais comme la nicotine
Et puis, cela déplaît très fort à Valentine
De me voir tous les jours me promener avec
Un londrès monstrueux et ridicule au bec....

Le londrès passe encor.... Mais c'est la cigarette
Qui vous fait mal ; ça vous décompose le sang,
Ça creuse le poumon, et ça mine en cachette
Le pancréas, le foie et... la rate en passant.

L'appétit disparaît, la langue se dessèche
Dans le palais. La peau devient brûlante et rêche
Et le pouls inégal... Grave avertissement!
Mais on fume toujours, toujours, jusqu'au moment

64 UN MONSIEUR QUI NE VEUT PLUS FUMER

Ou... — Tenez ! je connais un artiste, un trombone ;
(Il en joua jadis au bal Valentino....)

Eh ! bien, voilà deux mois qu'il est mort... à Narbonne,
Et Dieu sait quel gaillard c'était... Un vrai tonneau !

Un beau jour, en lisant un livre humanitaire,
Il a glissé sans bruit de son fauteuil à terre,
Foudroyé... foudroyé par l'abus du tabac.
Depuis quatre-vingts ans il fumait, lorsque :... Crac !!!

Horrible !! n'est-ce pas ?...

Changeant de ton.

J'avais cinq ans tout juste,
J'étais blond, très joli ; quant à mon petit nom
Il était ravissant.... il l'est toujours : Auguste !
Pomponné, dorloté, bourré comme un canon

Des bonbons les plus fins, adoré de ma mère,
J'étais triste et trouvais déjà la vie amère,
Car j'étais possédé d'un désir insensé
Et j'aurais tout donné pour le voir exaucé.

Le soir, lorsqu'enfoui dans sa robe de chambre,
Mon père, après avoir dîné, tirait du fond
De son étui sa pipe en bruyère à bout d'ambre
Et l'allumant, lançait la fumée au plafond,

J'enviais son bonheur, regardant les bouffées
Aux tons bleus, s'allonger comme robes de fées.
Et la nuit, je rêvais qu'un ange gracieux
M'apportait du tabac récolté dans les cieux.

Je devins sombre et pris tous mes joujoux en grippe.
Je me mis à maigrir sans rime ni raison.
Dorénavant, je n'eus qu'un but : chiper la pipe !
Un dimanche où j'étais tout seul à la maison,

J'accomplis mon projet. — D'une main qui se glace
 D'épouvante — je prends l'objet et... je le casse.
 Seul, le fourneau bruni me reste entre les doigts !!!
 Plus effrayé qu'un lièvre ou qu'un cerf aux abois,

Je me sauve au grenier, où grelottant la fièvre
 J'embrase en frémissant le débris culotté;
 Son parfum me rend fou, je le porte à ma lèvre
 Et le hume avec rage, ivresse et volupté.

Bientôt, quel souvenir cruel et lamentable !
 Autour de moi tout tourne. Un hoquet formidable
 Vient troubler mes plaisirs. Je sens un mal vainqueur
 Envahir méchamment les replis de mon cœur.

Je descends quatre à quatre au salon et je gagne
 Un canapé bleu clair sur lequel, ô douleur !
 (Tel qu'un oiseau blessé s'abat dans la campagne,)
 Je m'abats.... Nous changeons tous les deux de couler

Justement mes parents rentraient. Alors, sans frime,
 J'avoue en sanglotant la grandeur de mon crime.
 On me met dans mon lit — Pleine de charité,
 Ma famille m'absout et m'abreuve de thé.

Ce que je fus malade est inimaginable ;
 Aussi je fis serment, si j'en sortais vivant,
 De ne jamais fumer... Parjure abominable !
 Serment d'ivrogne ! autant en emporte le vent !

A partir d'aujourd'hui cependant je m'obstine ;
 Je ne veux plus fumer. — Pour plaire à Valentine,

66 UN MONSIEUR QUI NE VEUT PLUS FUMER

Que ne ferais-je pas ? —

Il tire machinalement un paquet de cigarettes de la poche de son habit

C'est au Pecq, un matin;

Qu'en la voyant, au cœur, je me sentis atteint.

C'était en mai, les fleurs sentaient bon. — Des ramures
S'échappait le concert annuel du printemps,
Et tout en me grisant de ces vagues murmures,
Je regardais passer les couples de vingt ans.

Il prend une cigarette et remet le paquet dans sa poche.

Soudain, je l'aperçus au détour d'une allée.

Elle venait à moi, tourterelle isolée,

Son instinct la guidant seul vers son compagnon.

Des cheveux pleins d'esprit fuyaient de son chignon,

Il prend dans le gousset de son gilet une boîte d'affumettes bougies.

Ses petits pieds foulait légèrement la mousse ;

Son corsage discret révélait chastement

Sa taille de sylphide — Elle était blanche et douce

Comme une aube. — Alors moi, dans mon ravissement,

Je vole à son côté; suppliant, mais superbe

Je lui peins mon amour.... les deux genoux dans l'herbe.

La pauvrete interdite, avec timidité

Me répond —

Il va pour allumer sa cigarette. En apercevant la flamme, il s'écrie :

« Triple sot ! crétin ! âne bêté !

Il jette avec fureur sa cigarette et dit au public :

Et vous qui me voyez prendre une cigarette,

Vous m'écoutez béats, sans le moindre remord

Vous ne me criez pas : « Arrête, Auguste, arrête ? »

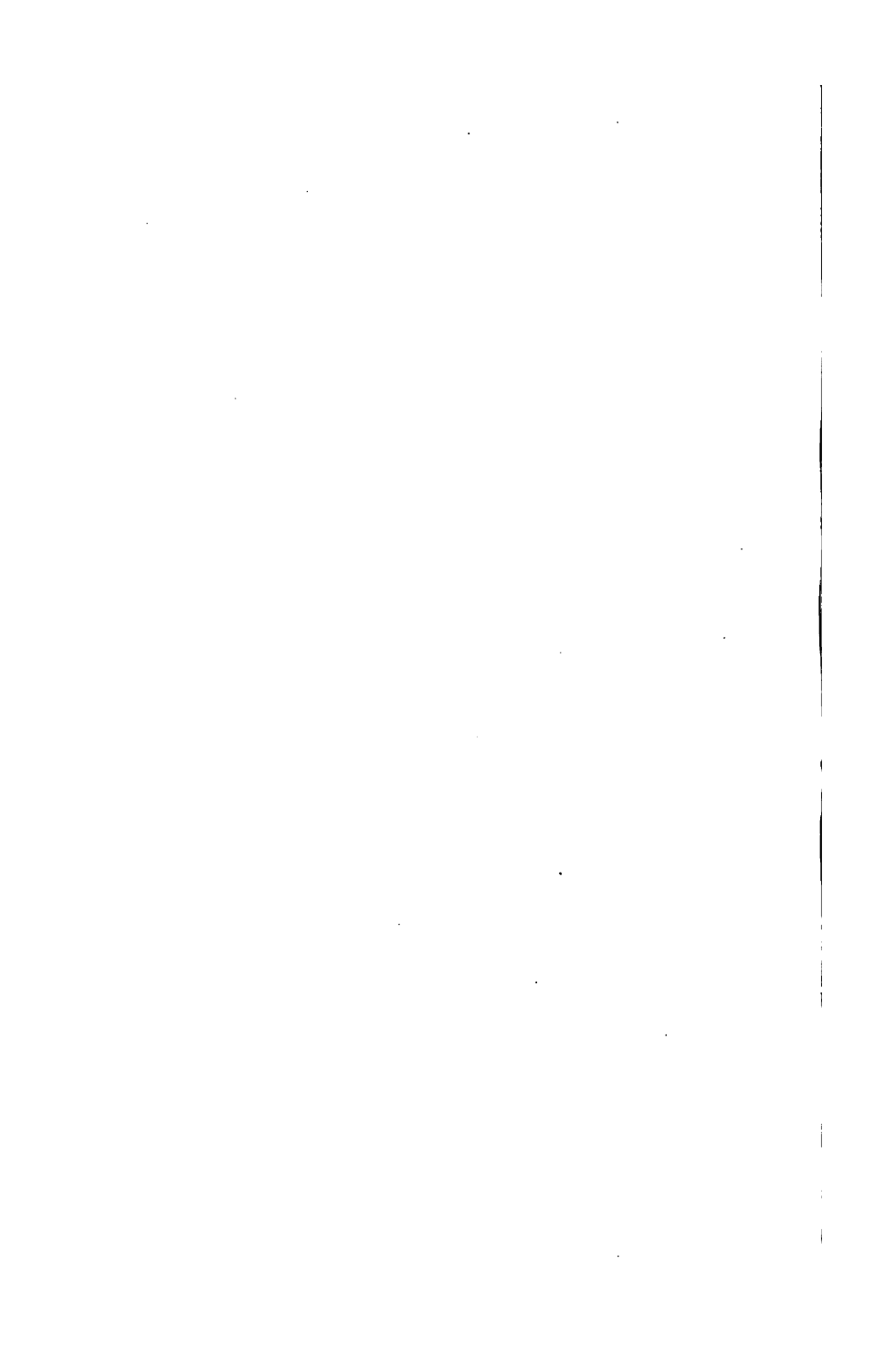
Vous ne m'aimez donc plus ? — Vous voulez donc ma mort.

Avec des larmes dans la voix

Après tout vous avez raison. — Peu vous importe
Qu'à mon dernier logis un corbillard m'emporte....
Bourreaux !!! Adieu !... je vais quelque part m'enfermer
Sans papier, sans tabac... Je ne veux plus fumer.

Il sort en sanglotant.

FIN DE UN MONSIEUR QUI NE VEUT PLUS FUMER



UNE
NUIT AU FAULHORN

ÉPISODE LE VOYAGE EN UN ACTE

PAR

M. EUGÈNE VERCONSIN

PERSONNAGES

SIR GEORGES PADINGTON, Anglais.

RÉNÉ CASTEL, Français.

UN AUBERGISTE.

La scène se passe en Suisse au sommet du Faulhorn.

UNE NUIT AU FAULHORN

Chambre d'auberge. — Porte-fenêtre au fond, donnant sur une galerie extérieure.
— Porte latérale. — Deux lits (au besoin deux fauteuils); tables, chaises,
cheminée sur laquelle est un petit becal.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUBERGISTE, puis RENÉ et SIR GEORGES, tous deux en
touristes — guêtres, sac de voyage, bâton ferré, gourde à la ceinture. — Ils
entrent par la porte latérale.

L'AUBERGISTE, voix de tenorino.

Par ici, messieurs!

RENÉ, manquant de tomber.

Mais votre escalier est un casse-cou.

SIR GEORGES, tombant.

C'était le mot.

Il se relève.

RENÉ.

Diable! vous vous êtes fait mal, monsieur?

SIR GEORGES.

Assez mal. Heureusement, je suis habitué; le Suisse est un casse-cou perpétuel.

L'AUBERGISTE.

Je n'ai plus que cette chambre à offrir à ces messieurs:

RENÉ, à part.

Quelle drôle de voix!... (Haut.) Est-ce que vous auriez été employé à Constantinople chez le sultan?

L'AUBERGISTE.

S'il vous platt, monsieur?

RENÉ.

Une mission de confiance.

L'AUBERGISTE.

Moi, monsieur, je n'ai jamais été qu'à Bâle.

SIR GEORGES, à part.

Drôle de petite voix floutée!... Oh! j'étais fatigué comme le Juif errant.

Il se laisse tomber comme épuisé sur la chaise qui est près de la cheminée et semble ne pas écouter ce que disent l'aubergiste et René.

L'AUBERGISTE.

Ces messieurs remarqueront que cette chambre à deux lits... puisqu'ils sont deux...

RENÉ, bas à l'aubergiste.

Mais je ne connais pas ce gros homme. Je l'ai rencontré en route et nous sommes arrivés en même temps au haut de votre Faulhorn, mais je ne le connais pas.

L'AUBERGISTE.

Oh! monsieur, en voyage on fait si vite connaissance!

RENÉ.

Oui-dà, monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE.

Ces messieurs remarqueront que la vue est magnifique. .
à l'horizon les montagnes et là, sous vos pieds, (il ouvre la porte-
fenêtre de la galerie extérieure.) un superbe précipice, avec un tor-
rent au fond.

RENÉ, qui est monté sur la galerie extérieure.

Mais cette chambre, de l'autre côté de la galerie, paraît
inoccupée.

L'AUBERGISTE.

Pardon, monsieur, elle est habitée par une jeune dame
russe.

RENÉ.

Ah! ah! Qui voyage seule?

L'AUBERGISTE

Seule avec sa femme de chambre.

RENÉ.

Jolie?

L'AUBERGISTE.

Oh! nous autres, aubergistes, nous ne regardons pas ces
choses-là.

RENÉ.

C'est juste; avec cette voix-là surtout

L'AUBERGISTE.

Mais elle est très bien.

RENÉ.

Farceur! Et par ici?

L'AUBERGISTE.

N'avancez pas, monsieur; la galerie est verrouillée de ce côté.

RENÉ.

Hein!

L'AUBERGISTE.

La semaine dernière, un voyageur est même tombé dans le précipice, de l'endroit où vous êtes.

RENÉ, rentrant.

Fichtre!

L'AUBERGISTE, plus haut, à sir Georges.

Vous entendez, monsieur, il ne faudra pas monter sur la galerie.

Sir Georges se lève.

RENÉ.

Et qu'est devenu l'infortuné?

L'AUBERGISTE.

Oh! nous l'avons rapporté encore vivant et, à force de soins, de compresses, de sangsues... Tenez, elles sont encore là.

Il montre le bocal qui est sur la cheminée.

SIR GEORGES, qui a pris le bocal et l'examine.

Jolies petites bêtes!

RENÉ, à part.

Ces Anglais ont un sentiment artistique à eux.

SIR GEORGES.

Si utiles à l'humanité... et si modestes!... j'aimais.

RENÉ, à part.

Il me plaît... (Haut à sir Georges.) Il paraît, monsieur, que nous partageons la même chambre.

SIR GEORGES.

Oh! non, monsieur! je préfère seul.

RENÉ.

Parbleu! moi aussi, je préfère... erais seul, mais nous n'avons pas le choix.

L'aubergiste défait les couvertures des deux lits.

SIR GEORGES.

D'abord je préviens vous que je promène toute la nuit, parce que j'étais somnambule.

RENÉ.

Farceur!

SIR GEORGES.

Ce n'était pas une farce, monsieur c'était une maladie de famille. Mon grand-père était somnambule, mon père était somnambule et moi, je suis somnambule. (A l'aubergiste.) Que faisez-vous?

L'AUBERGISTE.

Je prépare les lits de ces messieurs.

SIR GEORGES, après avoir examiné les deux lits.

Alors je tchoisis ce lit. (Il indique un des lits.) Il était plus loin de la porte, à cause du courant d'air. (A René.) Tchoisissez à votre tour, monsieur.

RENÉ.

Hein! (A part.) Il a l'égoïsme candide.

L'AUBERGISTE.

Ces messieurs vont souper ensemble?

RENÉ.

Volontiers, si monsieur...

SIR GEORGES.

Yes, monsieur; mais auparavant.. (A l'aubergiste.) Venez ici et présentez-moi à mon compagnon.

RENÉ, à part.

Ah! c'est juste. Un Anglais.

SIR GEORGES, à l'aubergiste.

Sir Georges Paddington, baronnet.

L'AUBERGISTE.

Sir Georges Paddington, baronnet.

RENÉ, saluant.

A mon tour. (A l'aubergiste.) M. René Castel, peintre.

SIR GEORGES.

René Castel! Oh! très renommé. (Il lui tend la main.) Voulez-vous, monsieur?

RENÉ, lui serrant la main.

Comment donc!

L'AUBERGISTE.

Je vais faire monter le souper de ces messieurs.

Il sort.

SCÈNE II

RENÉ, SIR GEORGES.

RENÉ.

Ainsi, monsieur, vous voyagez, comme moi, le sac sur le dos?

SIR GEORGES.

Yes, monsieur, sur le dos... de mon guide... je préfère.

RENÉ.

Très bien. Et vous faites, comme moi, un voyage d'agrément?

SIR GEORGES.

Oh! no, monsieur. Je faisais un voyage e... comment vous dire?... un voyage... de désagrément.

RENÉ.

Tie si tiens!

SIR GEORGES.

Je détestais les voyages; mais je voyageais tojors, parce que c'était l'usage, en Angleterre, de voyager tojors. Même je voyais tout dans le plus grand détail, quoique cela m'en-nuyait beaucoup. Mais j'ai observé que mes compatriotes disaient tojors, quand je retourne de voyage : Avez-vous vu telle chose? et, si je n'avais pas vu cette chose, ils disaient que cette chose était le plus belle de toutes et que je n'avais rien vu si je n'avais pas vu cette chose. Alors, je voyais toutes, et ils pouvaient plus dire que je n'avais rien vu.

RENÉ.

C'est vrai dans tous les pays ce que vous dites là.

SIR GEORGES.

Voilà pourquoi j'étais monté aujourd'hui au Faulhorn. C'était le première fois, mais je puis bien vous dire que c'est le dernière fois. (Il s'assoit et s'essuie le front.) C'était trop fatigant en vérité.

RENÉ.

Comment! vous n'êtes pas fier d'être à deux mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer? quelque chose comme six cents étages, j'ai fait le calcul en route.

SIR GEORGES.

Je ne suis jamais fier de monter cent étages, comme disait un écrivain à vous, Monsieur... (Cherchant.) Monsieur... Disez un peu le nom que je veux dire.

RENÉ.

Commencez.

SIR GEORGES.

Monsieur... le nom que porte le raisin.

RENÉ.

Hein? qui porte... (se souvenant.) Ah!... Delavigne.

SIR GEORGES.

Yes, Casimir Delavigne. (A part.) Je suis content d'avoir trouvé le mot.

RENÉ, se versant un verre d'eau-de-vie.

Décidément il me plaît cet Anglais-là... Vous offrirai-je une goutte d'eau-de-vie? cela reconforte.

SIR GEORGES.

Bien obligé, thank you, j'ai... (Il montre sa gourde.) Mais ce n'était pas suffisant en vérité. J'étais si soif, monsieur, que je désirerais peut-être pour prendre un bain et que je crois (Riant.) que je boirai mon bain.

RENÉ.

Avant?

SIR GEORGES.

Vous disez?

RENÉ.

Vous dites que vous boirez votre bain. Moi, je vous demande : avant?

SIR GEORGES.

Avant quoi?... ô yes, avant de me plonger soi-même dedans. (Riant.) Oh! ces Français, ils étaient tojors djovials... no, djoviaux... (A part.) Cheval, chevaux; djovial, djoviaux; yes, djoviaux.

L'aubergiste rentre avec une table servie.

SCÈNE III

L'AUBERGISTE, RENÉ, SIR GEORGES

L'AUBERGISTE.

Ces messieurs sont servis.

RENÉ.

A table donc... A propos, l'aubergiste, vous me réveillerez au lever du soleil.

SIR GEORGES.

Hé! l'aubergiste, vous me réveillerez aussi pour voir le lever de l'aurore.

L'AUBERGISTE

Bien, messieurs.

Il sort.

SCÈNE IV

SIR GEORGES, RENÉ

RENÉ.

A table!

Ils s'assoient.

SIR GEORGES.

Yes, à table!

RENÉ, fredonnant.

Qu'on est heureux de trouver en voyage un souper, un bon gîte, et...

SIR GEORGES, *riant.*

Et le reste.

RENÉ.

Seulement le reste manque. Nous n'avons, paraît-il, pour toute compensation, que le voisinage lointain d'une dame russe.

SIR GEORGES.

Où cela ?

RENÉ

De l'autre côté de la galerie.

SIR GEORGES, *se levant et allant à la fenêtre.*

De l'autre côté...

RENÉ

Eh bien ! monsieur l'Anglais, voudriez-vous déjà vous livrer à des entreprises...

SIR GEORGES.

Oh ! pouvez-vous penser ? moi, un homme marié

RENÉ.

Ah ! vous êtes ?...

SIR GEORGES

Je voulais simplement pour voir ; mais je vois que je ne vois rien du tout, d'autant que la nuit commence à tomber.

Il revient à table.

RENÉ, *il se sert.*

Acceptez ce morceau de roast-beef et ne songez plus qu'à votre femme.

SIR GEORGES, *quoique servi, il continue à tendre son assiette.*

Je préfère les pommes de terre avec...

RENÉ.

Avec votre... ?

SIR GEORGES, riant.

Non, avec le roast-beef.

RENÉ.

Ah ça ! mais vous êtes très gai, vous.

SIR GEORGES.

Yes, monsieur, quand j'étais dans le compagnie qui me plaisait.

RENÉ, se levant et saluant.

Monsieur !

SIR GEORGES, se levant et renjant son salut.

Bonjour, monsieur ; je porte votre santé.

RENÉ.

Et moi, la vôtre.

SIR GEORGES.

Cette petite vin, il faisait plaisir à boire.

RENÉ.

Oui, il est chaud, c'est du bourgogne.

SIR GEORGES.

Il est chaud dedans le corps et frais dedans le bouche... j'aimais. Je porte la santé de lady Caroline, mon femme.

RENÉ.

Voulez-vous me permettre de joindre mes souhaits aux vôtres ?

SIR GEORGES.

Certainly, sir. Lady Caroline était une si belle, bonne, excellente créature!... J'avais tchoisi elle dans le comté de Durham.

RENÉ.

Ah! oui... si renommé pour la beauté de ses... de sa population.

SIR GEORGES.

Précisely. Et vous, monsieur, êtes-vous marié?

RENÉ, souriant.

Mais à peu près...

SIR GEORGES.

Oh! I understand... vous êtes fiancé?

RENÉ.

Ah! non...

SIR GEORGES, cherchant.

No!... alors vous êtes... divorcé de milady, votre femme. Oh! pauvre monsieur, je compatis.

Il veut lui serrer la main.

RENÉ.

Ce n'est pas encore cela.

SIR GEORGES.

Pas encore cela?... Mais... oh!... (Avec pudeur.) Je comprenais. (Souriant.) Etait-elle d'jolie?

RENÉ.

Ravissante.

SIR GEORGES, s'anlant.

Alors je compatis plus, je complimente... (il boit.) Cette petite bourgogne il faisait plaisir à boire

RENÉ.

Il est chaud.

SIR GEORGES.

Yes. Il était chaud dedans le corps et frais...

RENÉ.

Dedans le bouche. Vous l'avez déjà dit.

SIR GEORGES, s'animent.

Ça m'est égal. Je voulais chanter en l'honneur de votre bon vin de France.

RENÉ.

Bravo!

SIR GEORGES.

Air : de la ronde de Picoline.

Le bourgogne, vin perfide,
Rend les hommes amoureux.
Grâce à lui le plus timide,
Devenait audacieux. (*Bis.*)

ENSEMBLE.

Des vins de tous les pays,
Le plus bon le plus exquis,
meilleur
C'est le vin de votre France,
notre
Des vins de tous les pays,
Le plus bon le plus exquis,
meilleur
C'est le vin de votre France,
notre

RENÉ.

Le bordeaux est salulaire,
Il nous donne la santé,
Aussi, moi, je le préfère
A toute la faculté.

ENSEMBLE.

A toute la faculté.

Des vins de tous les pays.
Etc.

UNE NUIT AU FAULHORN

SIR GEORGES.

Le champagne, aux jours de fête,
Communique, m'a-t-on dit,
Même à l'homme le plus bête,
Communique son esprit.

ENSEMBLE.

Communique son esprit.

Des vins de tous les pays,
Etc.

RENÉ, à part.

Oh! mais il me plaît cet Anglais-là. (Haut.) Vous me plaisez, vous.

SIR GEORGES.

Vous me plaisez bien, vous... portons une dernière santé.

RENÉ, légèrement gris.

Pourquoi une dernière? jamais une dernière.

SIR GEORGES, également gris.

Yes! pourquoi une dernière? jamais une dernière! (Il bott.)
Ce que j'aimais dans votre vin de France, c'est qu'il rendait l'homme meilleur et plus... affectueux.

RENÉ.

Plus tendre; votre main, mon ami.

SIR GEORGES.

Les deux mains, my dear monsieur... De retour en Angleterre, je vous promets de vous écrire.

RENÉ, s'essuyant les yeux.

Moi aussi... En attendant je vais vous raconter mon histoire.

SIR GEORGES.

Et moi le mienne.

RENÉ.

Né de parents riches, mais honnêtes.

SIR GEORGES.

Né le quinzième garçon d'une famille assez nombreuse.

Une voix de femme chantant au dehors.

RENÉ.

Ecoutez... c'est la voix d'une femme!

Il se dirige vers la fenêtre qu'il entr'ouvre.

SIR GEORGES, le suivant.

D'une voisine.

RENÉ.

La dame russe, sans doute. Je reconnais le chant mélancolique des Russes.

SIR GEORGES.

Moi aussi. Elle a une bien jolie voix.

RENÉ.

Divine. Eh! mais, on peut l'apercevoir. Malgré l'obscurité, je distingue ses traits... Elle est charmante.

SIR GEORGES.

Accomplie.

RENÉ.

Et quels beaux cheveux noirs!

SIR GEORGES.

Blonds, vous voulez le

RENÉ.

Noirs. (A part.) Il n'y voit goutte.

SIR GEORGES.

Blonds. (A part.) Il ne voit rien du tout.

RENÉ, saluant.

Bonsoir, madame.

SIR GEORGES, saluant.

Madame, bonsoir... Elle me rend mon salut.

RENÉ.

Le mien, s'il vous plaît, puisque j'ai salué le premier.

SIR GEORGES.

No, le mien, puisque je saluais le dernier.

RENÉ.

Je vous dis que c'est moi.

SIR GEORGES.

No, moi.

RENÉ.

D'ailleurs puisque vous êtes marié, vous n'avez pas le droit de penser à une autre femme qu'à votre femme... ah !...

SIR GEORGES.

Puisque vous avez donné votre cœur, vous n'avez pas le droit...

RENÉ.

Je l'ai prêté, entendons-nous...

SIR GEORGES.

Voulez-vous demander à cette dame son prédilection véritable ?

RENÉ.

Soit ! (Ils se bichonnent tous les deux, s'approchent ensemble de la fenêtre et disent en même temps.) Madame, veuillez nous dire?...

SIR GEORGES.

Oh ! elle a disparu...

RENÉ.

Sacrebleu! c'est vous qui l'avez fait fuir... vous n'êtes pas beau, vous...

SIR GEORGES, *vozé.*

Pas beau! Je suis plus mieux que vous.

RENÉ.

Monsieur!

SIR GEORGES.

Monsieur!

RENÉ.

D'ailleurs vous savez bien que, dans tous les pays du monde, les femmes ont une préférence pour les Français.

SIR GEORGES, *se fâchant.*

Pour les Anglais.

RENÉ.

Les Français.

SIR GEORGES, *avec colère*

Oh! vous offensez mon patrie, monsieur...

RENÉ.

Vous manquez à la mienne, monsieur.

SIR GEORGES.

Vous me rendrez raison.

RENÉ.

Quand il vous plaira.

SIR GEORGES.

Demain, au lever de l'aurore.

RENÉ.

C'est convenu!... Et maintenant, puisque nous sommes

obligés de passer la nuit dans la même chambre, voici votre appartement, (il indique le côté choisi par l'Anglais.) et voici le mien.

SIR GEORGES.

C'était bien !

Il défait leur sac de voyage.

RENÉ, à part, avec humeur.

Me voilà un duel sur le dos, moi ; animal d'Anglais !

SIR GEORGES, à part.

Oh ! Devel ! j'avais oublié que je faisais partie, à Londres, de le société pour le découragement de le duel, et que j'avais promis de jamais battre moi... Devel ! (Haut.) Monsieur !

RENÉ.

Vous m'avez appelé ?

SIR GEORGES, à part.

Mille diables ! Je pouvais pas ; cet petite Français croira que j'avais peur...

RENÉ.

Vous m'avez appelé, monsieur ?

SIR GEORGES.

No ! Je voulais rien du tout.

RENÉ.

J'avais cru.

Il reprend son occupation.

SIR GEORGES.

Il y avait aussi lady Caroline... my dear Caroline... ! Je veux écrire à elle... (il prend dans son sac tout ce qu'il faut pour écrire.) Oh ! j'avais le cœur triste... mais je voulais pas que le Français, il voyait mon mélancolie.

Il fredonne.

RENÉ, à part.

Il chante. Parbleu! prouvons-lui qu'en France on prend le duel aussi gaiement qu'en Angleterre. (Il fredonne le même refrain que sir Georges, l'Anglais reprend, René redouble, sir Georges aussi puis ils s'arrêtent tous les deux.) Dieu! qu'il chante faux! Ces Anglais sont artistes comme des joueurs d'orgue...

SIR GEORGES.

Son chanson n'était pas beau, je préférerais le mienne...

Il écrit.

RENÉ.

Tiens, avant de me coucher, si je fumais; ça le contrariera peut-être, mais tant pis, je suis chez moi.

Il allume un cigare.

SIR GEORGES, toussant, se levant et allant ouvrir la fenêtre.

Oh! j'aimais l'air pur des montagnes. Il trouvera peut-être le vent du soir un peu frais, mais tant pis, je suis chez moi.

RENÉ, riant.

La fumée l'incommode... Fichtre... il vient un vent ici.

Il remet son habit.

SIR GEORGES, riant.

Il n'aimait pas le bise du soir... (il toussé.) Votre fumée gênait moà, monsieur.

RENÉ.

Votre fenêtre ouverte me gèle, monsieur.

SIR GEORGES.

J'aimais l'air... c'était sain.

RENÉ.

Moi, j'adore le cigare... (il lui envoie une bouffée de tabac.) Cela conserve les dents

SIR GEORGES, furieux.

Vous êtes insupportable, monsieur.

RENÉ, de même.

Monsieur, vous êtes assommant !

SIR GEORGES.

Je préfère pour nous battre tout de suite... (A part.) Quand je l'aurai tué, ça l'empêchera de fumer.

RENÉ.

Soit, monsieur. (A part.) Quand je l'aurai expédié, je fermerai la fenêtre. (Appelant.) Holà, quelqu'un, l'aubergiste !

SIR GEORGES.

L'hôtelier !

RENÉ.

Pierre !

SIR GEORGES.

John !

SCÈNE V

LES MÊMES, L'AUBERGISTE

L'AUBERGISTE.

Voilà, messieurs, voilà. (A part.) Comme leurs yeux plotent.

SIR GEORGES.

Nous désirons pour avoir des pistolets.

RENÉ.

Des épées.

L'AUBERGISTE.

Des épées! des pistolets! Et pourquoi faire?

SIR GEORGES.

Pour nous battre.

L'AUBERGISTE.

Vous battre... Voyons, messieurs!... d'ailleurs, je n'ai ni épées, ni pistolets. Il n'y a ici qu'une vieille arbalète, ayant appartenu à Guillaume Tell, mais je ne la prête jamais.

RENÉ.

Va te promener avec ton arbalète.

SIR GEORGES.

Allez te promener. (A part.) J'ai une idée.

L'AUBERGISTE.

Mais vous promettez d'être plus raisonnables.

SIR GEORGES.

Good nigt, bonsoir.

L'AUBERGISTE.

Bonsoir, monsieur. (A part.) Comme leurs yeux papillo- tent.

Il sort.

SCÈNE VI

RENÉ, SIR GEORGES

SIR GEORGES.

Avez-vous remarqué, monsieur, que la fenêtre donnait sur un affreux précipice?

Il indique la galerie extérieure.

RENÉ.

Parbleu!

SIR GEORGES.

Eh bien! puisque nous pouvons pas battre nous, je vous propose de jouer à la plus belle carte...

RENÉ.

J'y suis. Celui qui aura la plus vilaine se jettera par la fenêtre... c'est original, ça me va... Ah bien, oui, mais nous n'avons pas de cartes.

SIR GEORGES, tirant un jeu de sa poche.

J'ai toujours un jeu sur moi pour faire le whist si l'occasion se présente.

RENÉ.

Bravo!

SIR GEORGES, donnant les cartes à René.

Faisez les cartes, monsieur.

RENÉ, après avoir battu.

Coupez, monsieur. (Sir Georges coupe.) A vous un as, à moi... un as aussi.

SIR GEORGE

Bataille! Continuons.

RENÉ.

A vous... une dame.

SIR GEORGES, riant.

Les dames sont pour moi... vous êtes malade...

RENÉ.

A moi... un roi! vous êtes mort

SIR GEORGES, sérieusement.

Je savais.

Il se lève et se dirige vers la fenêtre.

RENÉ.

Eh bien! où allez-vous?

SIR GEORGES,

Bonjour, monsieur.

RENÉ.

Arrêtez... c'est de la folie.

SIR GEORGES.

Si vous aviez perdu, auriez-vous jeté vous par la fenêtre?

RENÉ.

Sans doute... mais...

SIR GEORGES

Eh bien! alors, bonjour.

RENÉ, l'arrêtant.

Un instant, que diable!

SIR GEORGES.

Puisque j'ai perdu, je devais payer.

RENÉ.

Soit... mais rien ne presse. On ne se jette pas comme cela par la fenêtre sans... sans faire son testament.

SIR GEORGES, à part

C'était vrai.

RENÉ.

Et votre femme... malheureux!

SIR GEORGES, à part.

Mon femme...

RENÉ.

Vous ne lui dites pas adieu !

SIR GEORGES.

C'était vrai encore... J'oubliais d'achever mon lettre...
(Il va s'asseoir et écrit.) Poor lady Caroline!

RENÉ, à part.

Que diable imaginer pour l'empêcher de mettre à exécution?...

SIR GEORGES, écrivant.

J'étais une bien grande misérable. Ecrivons. (Il écrit.) Oh! j'avais la tête lourde, (Sa tête se penche sur la table.) une bien grande misérable...

Il s'endort.

RENÉ.

Il s'endort... Très bien! c'est la nuit de gagnée...

SIR GEORGES, rêvant.

Adieu, my dear... laissez moi...

RENÉ, à part.

Il rêve. (Musique en sourdine. — En ce moment l'Anglais se lève et se dirige lentement vers la fenêtre.) Que fait-il?... Eh! mais il dort les yeux ouverts; c'est le somnambulisme qui le prend. (Il suit l'Anglais. — Sir Georges ôte sa redingote, la plie avec soin et la place sur la chaise, il ôte sa montre, la remonte et l'accroche à l'espagnolette. — Puis il ouvre la fenêtre toute grande et va pour monter sur la galerie.) Sir Georges!... non, ne le réveillons pas. (Il le prend doucement par la main, le ramène vers le lit et l'y fait étendre. — La musique cesse.) Ah! vous êtes somnambule! Eh bien! demain matin, vous aurez fait la plus belle chute que l'on puisse... rêver... Et naturellement, vous serez déchiré. (Il coupe son pantalon et sa chemise.) Meurtre!... (Il lui enduit le front de noir de fumée qu'il prend dans l'encrier.) Brisé... comment se sera-t-il brisé les membres?... Si je le rouais de coups?... Non, je pourrais le réveiller... Ah! je

m'en vais lui mettre quelque chose de lourd sur la poitrine... Ce fauteuil, par exemple. (Sir Georges se remue sous le fardeau.) Ça l'opresse... très bien... demain, il sera moulu... Autre chose. (Il va chercher son sac de voyage et l'attache au bras de l'Anglais qui pend hors du lit.) Tu vas porter mon sac toute la nuit et si, demain, tu n'as pas le bras rompu... (Sir Georges fait un mouvement comme pour se débarrasser du fardeau qui le gêne.) Non pas; veux-tu bien garder ton sac... et ton fauteuil.

SIR GEORGES, rêvant.

Oh! l'affreux précipice! L'eau, il bouillonne dedans.

RENÉ, à part.

Parfait! il se croit au fond du torrent. (Frappe d'une idée.) Tiens! si pour donner plus de vraisemblance à son rêve, je l'inondais un peu.

Il prend la carafe et la vide dans le lit de sir Georges.

SIR GEORGES.

Ah! c'était froid.

RENÉ.

L'illusion est manifeste... Qu'est-ce que je pourrais donc bien faire pour la compléter? (Il cherche, regarde autour de lui et avise le bocal où se trouvent les sangsues.) Ah!... j'ai trouvé! Eureka! je vais lui poser les sangsues, comme au blessé de l'autre jour... si, après cela, il ne croit pas s'être jeté réellement par la fenêtre, il y mettra de la mauvaise volonté. D'ailleurs il aime ces petites bêtes... il l'a dit lui-même... (Il ouvre le bocal.) Où vais-je les lui appliquer?... Ah! non, il ne faut le défigurer. Je vais les mettre derrière l'oreille. (Il applique le bocal sur la nuque de sir Georges.) Elles commencent à s'agiter, elles sentent la chair fraîche.

SIR GEORGES, piqué.

Aie

RENÉ.

Ah! en voilà une qui prend.

SIR GEORGES.

Devell qui piquait moa?

Il se lève.

RENÉ, le maintenant.

Ne bougez pas, monsieur, ne bougez pas.

SIR GEORGES.

Que faites-vous?

RENÉ.

Je vous pose les sangsues.

SIR GEORGES.

Mille diables! je voulais pas. (Il se sauve.) Au secours!

RENÉ.

Il marche! vous marchez, vous n'êtes donc pas brisé?

SIR GEORGES.

Oh! yes! J'étais courbaturé dedans le bras, le jambe, le dos et généralement tout le corps.

RENÉ.

Vous appelez cela courbaturé!... mais, malheureux! vous devez avoir quelque chose de cassé.

SIR GEORGES.

Cassé! what, sire, cassé?

RENÉ

Il le demande, après l'horrible chute que vous avez faite.

SIR GEORGES.

Le chute!

RENÉ.

Oui, le chute... non, la chute. On dit la chute. Chute est du féminin.

SIR GEORGES.

Oh ! pourquoi ?

RENÉ.

Pourquoi ? parbleu, parce que chute s'accorde en genre et en nombre... non... parce que... (A part.) Au fait, je ne sais pas, moi, pourquoi chute est du féminin... (Haut.) Oh ! si, parce que la première chute a été faite par la première femme. Mais il ne s'agit pas de cela. Vous avez donc oublié que vous vous êtes jeté par la fenêtre, à la suite de notre abominable partie ?

SIR GEORGES, se souvenant.

Hein ! oh ! ah ! je me souviens. (Avec inquiétude.) Et j'avais jeté moi dans le trou ?

RENÉ.

Mais regardez-vous donc dans une glace !

SIR GEORGES, se regardant dans le miroir

Oh ! j'avais le front toute noir.

RENÉ.

Parbleu ! c'est la tête qui a porté la première.

SIR GEORGES, effrayé.

La première ! le tête ! oh !

Il se tâte.

RENÉ.

Souffrez-vous beaucoup ?

SIR GEORGES.

Je crois que oui. (Il appuie sur son front en divers endroits.) C'était là non... c'était pas là... c'était là... non, pas encore. (S'attendrissant.) Oh ! je crois que j'étais bien malade.

RENÉ.

Allons, du courage, vous allez mieux au contraire. Le délire a complètement cessé.

SIR GEORGES, épouvanté.

J'avais le délire?

RENÉ.

Oui, vous divaguiez un peu quand l'aubergiste et moi, nous vous avons rapporté sur votre lit; mais vous êtes mieux, et quand je vais avoir achevé de vous poser les sangsues...

SIR GEORGES.

Oh! non! bien obligé, merci... Je crois que je vais mieux.

On frappe.

RENÉ.

Entrez!

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'AUBERGISTE.

L'AUBERGISTE.

Il est quatre heures, messieurs, et le soleil va se lever.. Ah! j'espère que vous êtes plus raisonnables qu'hier soir?

SIR GEORGES, à part.

C'était lui qui avait aidé à me rapporter. (A l'aubergiste.) Mon ami, je remercie vous pour avoir retiré moi de le trou.

RENÉ, à part.

Fichtre!

L'AUBERGISTE, surpris.

Le trou ! quel trou ?

RENÉ, à part.

L'animal va tout gâter.

Il toussa et fait des signes à l'aubergiste.

L'AUBERGISTE, à René.

S'il vous plaît, monsieur ?

RENÉ.

Moi ? Rien. (A part.) Crétin !

SIR GEORGES, à l'aubergiste.

Vous savez bien que j'avais jeté moi par la fenêtre, puisque vous m'avez rapporté avec monsieur.

L'AUBERGISTE, à part.

Qu'est-ce qu'il chante ? (Haut.) Vous avez rêvé cela, monsieur.

SIR GEORGES.

Rêvé !...

René toussa encore et fait des signes à l'aubergiste.

L'AUBERGISTE, à René.

S'il vous plaît, monsieur ?

RENÉ.

Quoi, rien. (A part.) Crétin, va !

L'AUBERGISTE, à part.

Quels drôles de voyageurs !

SIR GEORGES, qui s'est approché de René.

Oh ! Je comprends tout, monsieur. C'était bien à vous...
(Geste de conciliation de René.) Mais c'était mal à vous.

RENÉ.

Voyons, sir Georges.

SIR GEORGES.

Vous m'avez trompé. Je n'avais pas payé mon dette, et, si je n'avais pas payé, je devais toujours, et, puisque je devais, toujours, je vais... Bonjour, monsieur.

Il se dirige vers la fenêtre.

RENÉ, l'arrêtant.

Je vous dis que vous ne passerez pas... Voyons, hier soir, nous étions un peu lancés, mais, ce matin, nous sommes de sang-froid. (Sir Georges insiste pour passer.) Non, vous dis-je, nous nous battons plutôt... prenez votre bâton de voyage, moi, je prends le mien, et, puisqu'il faut absolument se massacrer, eh bien! massacrons-nous.

L'AUBERGISTE, s'interposant.

Voulez-vous bien finir. (A part.) Ils sont enragés.

SIR GEORGES, rejetant son bâton.

Je ne puis accepter ce combat déloyal puisque je devais ma vie auparavant.

RENÉ.

Eh! sacrebleu! je déchire ma créance. Je vous rends votre parole, car votre loyauté devient féroce à la fin.

SIR GEORGES.

Eh bien! j'accepte, mais à une condition.

L'AUBERGISTE, à part.

Il va lui proposer quelque atrocité.

SIR GEORGES.

C'est que vous allez me donner votre main et devenir mon ami.

RENÉ.

Eh! de grand cœur, (ils se serrent la main.) car vous me plaisez infiniment, quoique vous soyez le plus grand original que je connaisse.

Ils se serrent la main.

SIR GEORGES.

Vous me plaisez aussi, à cause de votre générosité, de votre magnanimité, (Montrant le bocal des sangsues.) et malgré les petites bêtes que vous me posiez.

RENÉ.

Et quand je pense que nous allons nous battre pour...

SIR GEORGES.

Au fait pourquoi donc? j'ai oublié...

RENÉ.

Parbleu... pour... à propos, l'aubergiste, quelle est donc la personne qui chantait hier soir sur la galerie?

L'AUBERGISTE.

Hier soir... sur la galerie, mais c'était moi, monsieur.

RENÉ.

Vous!

SIR GEORGES.

Lui! oh!

RENÉ.

Vous!

L'AUBERGISTE.

Oui, monsieur. On m'a toujours dit que j'avais une jolie voix et je chante volontiers, le soir, pour m'être agréable à moi-même.

RENÉ.

Et vous osez dire que vous n'avez pas été à Constantinople dans votre enfance?

L'AUBERGISTE.

J'ai été à Bâle, monsieur.

SIR GEORGES.

Et c'est pour lui que nous avons failli nous massacrer!

RENÉ.

C'est idiot.

SIR GEORGES.

C'est stupide! mais... (Bas à René.) nous ne le dirons
personne.

RENÉ.

Jamais!

SIR GEORGES.

Jamais!

L'AUBERGISTE.

Quels drôles de voyageurs!

SIR GEORGES.

Allons voir le lever de l'aurore!

FIN DE UNE NUIT AU FAULHORN

UN IVROGNE

SCÈNE DRAMATIQUE

DE

M. GRANGENEUVE

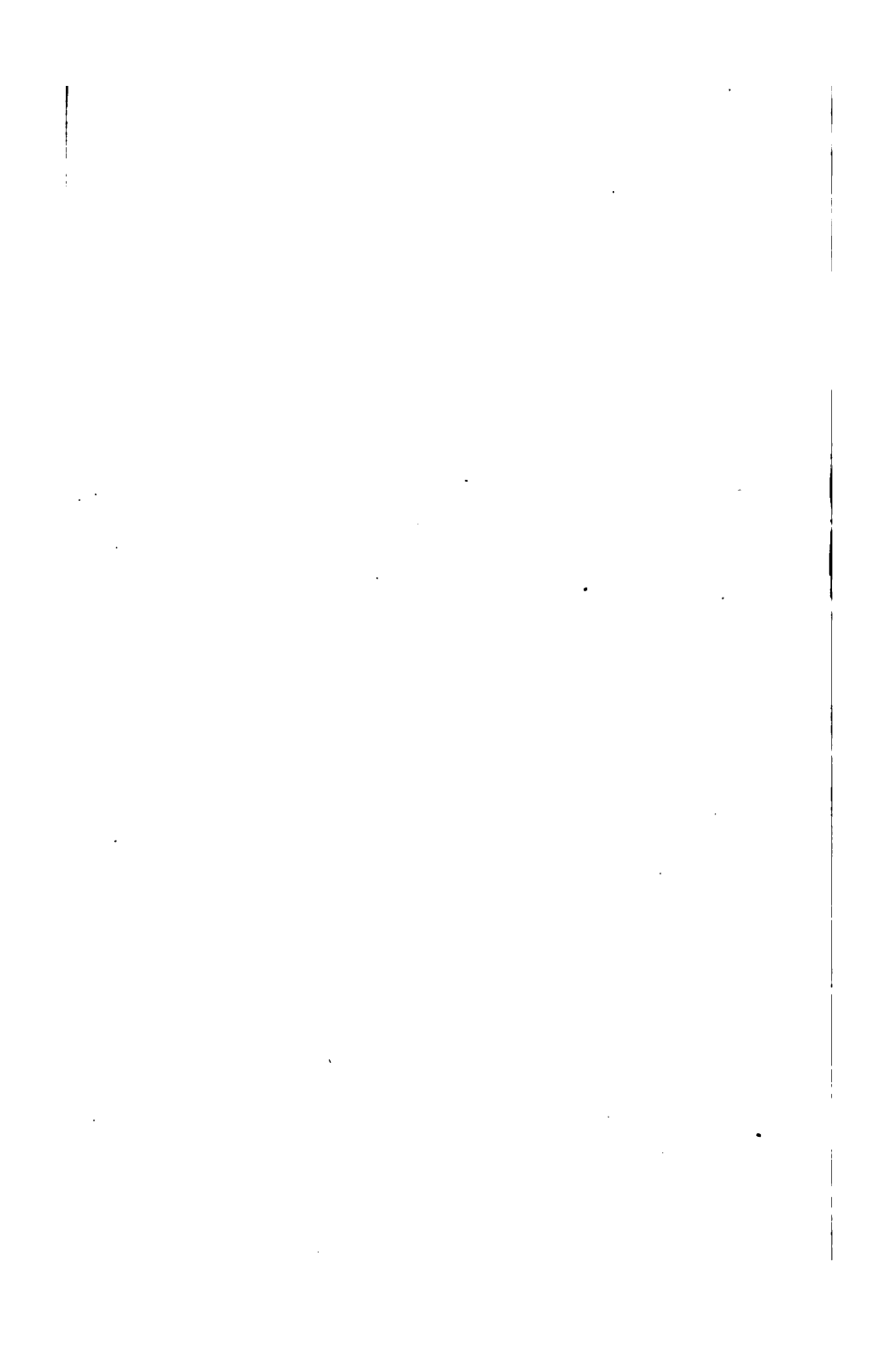
Jouée pour la première fois,
le 7 janvier 1872, aux matinées littéraires du théâtre de la Gaîté,

PAR M. MOUNET SULLY

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

« Personne n'est méchant, et que de mal on fait. »

VICTOR HUGO.



UN IVROGNE

de Victor Hugo.

Un homme est assis à une table sur laquelle sont plusieurs bouteilles ; il est déjà à moitié ivre et tient un verre qu'il rejette sur la table en se levant :

Pouah ! je ne peux plus même y noyer la mémoire !

.....
O les plaisants bavards qui prétendent que boire,
En écrasant le corps, écrase la raison !.....

— Vieux à trente ans, l'on croit que c'est là le poison
Qui me tue ! Au contraire, il m'a permis de vivre,
Car je ne pensais plus lorsque j'étais bien ivre.....

— Ce qui courbe la tête et fait trembler le corps,
Ce qui ride et blanchit le front, c'est le remords
Incessant ; — c'est, enfin, le souvenir qui tue,
Et non pas ce breuvage, auquel on s'habitue,
Et qui, déjà moins fort que ce corps affaibli,
Ne peut plus m'apporter même une heure d'oubli !.....

— Pourquoi donc oublier, et quel est donc mon crime ?
Loin d'être criminel, ne suis-je pas victime ?
S'il est un Dieu là-haut, dont les fatales mains
Pétrissent au hasard le limon des humains,
Si c'est ce Dieu qui fait toutes nos destinées,

Si la vie et la mort par lui sont déchainées,
 Et le bien et le mal par lui distribués,
 Ceux qui sont morts par moi, lui seul les a tués !
 Le Dieu qui fait mourir est le Dieu qui fait naître ;
 L'esclave pêche-t-il obéissant au maître ?
 Nous, chétifs, pouvons-nous désobéir au Sort ?
 Pour être criminel Dieu seul est assez fort !.....

— D'ailleurs, ce ne sont pas les morts qui sont à plaindre...

— Mais il vit, lui, peut-être ! — Eh bien, que puis-je craindre ?

Mon fils... ! — Ces jours maudits sont pour tous trop anciens ;

— Il ne peut rien savoir. — Moi seul, je me souviens !

.....
 — C'était... J'avais vingt ans ; je débordais de vie.

Un soir, elle passa, belle, et je l'ai suivie,
 Comme entraîné vers elle et n'osant l'approcher,
 De loin, timidement, — la regardant marcher.....

Au ciel un noir nuage élargissait ses ombres,
 Les dalles se tachaient de grosses gouttes sombres,
 D'un silence pesant l'orage emplissait l'air.

Elle hâtait le pas, craintive ; — un grand éclair
 Raya toute la nuit ; d'un bond je fus près d'elle :

« Pardon... Ne tremblez pas... oh, que vous êtes belle ! »

Et je n'osai pas plus ; son regard m'arrêta ;

Elle s'enfuit courant ; — et l'orage éclata ;

Et je restai là, seul, songeant : « Etre aimé d'elle ! »

Et vents, et pluie, et foudre, et toute la séquelle
 Des éléments brouillés, sifflant, hurlant d'accord
 Me semblèrent chanter, tant mon cœur battait fort !

C'est l'enfer qui chantait, qui ricanait de joie,
 Car le démon d'amour s'emparait d'une proie !

— Oui, déjà je l'aimais ; et, dès le lendemain,

J'attendis, je guettai sur le même chemin,

Et je la vis passer, le soir, à la même heure,

Je la suivis encore, et connus sa demeure ;

Je m'informai : son père était un ouvrier ;

Il ne sortait que tard d'un lointain atelier ;

Veuf, il ne lui restait à chérir que sa fille ;
 Il n'avait d'ami qu'elle, et qu'elle pour famille ;
 Marie était sa joie et son futur appui,
 Il était tout pour elle, elle était tout pour lui.
 Mais on n'a pas le temps, chez ceux-là, d'être père,
 De garder ses enfants ; l'ouvrier, l'ouvrière,
 Séparés, s'en allaient gagner le pain du jour :
 La belle occasion pour les larrons d'amour !
 — Qu'il me fallut de temps, de ruse patiente,
 Pour me faire écouter, la rendre confiante ;
 Et comme, par degrés, je sus bien l'étourdir,
 Lui dorer le présent de rêves d'avenir,
 Dans ma pensée ardente envelopper la sienne,
 Mentir, me faire aimer ! — Enfin, elle fut mienne ;
 Elle me donna tout, sans regrets, sans remords ;
 Son esprit, et son cœur, et son âme, et son corps,
 Tout fut sacrifié pour moi, — son père même !
 Nous voulions jours et nuits pouvoir dire « je t'aime »,
 Et l'honnête ouvrier étant un embarras,
 A son logis Marie, un soir, ne rentra pas !...
 — Le père, après avoir pleuré longtemps sans doute,
 Détestant sa maison déserte, prit la route
 Du cabaret ; et là, pour tâcher d'oublier,
 Il but ; il s'abrutit, négligea l'atelier
 Et, comme un fainéant, fut chassé par le maître ;
 Il ne travailla plus, — ne souffrit plus peut-être,
 Il buvait. — Des vauriens devinrent ses amis ;
 L'un d'eux (dans les journaux ces détails furent mis)
 L'un d'eux, un scélérat, — peut-être une victime,
 Peut-être aussi jeté par quelqu'un dans le crime, —
 Un compagnon d'orgie à voler l'entraîna ;
 Puis, un jour, pour voler l'ivrogne assassina :
 Il est au bagne !
 Bah ! qu'importe cette histoire ?
 Je n'ai pas besoin, moi, d'être voleur pour boire ;
 Moi, j'ai de l'or assez pour ne pas travailler,

Pour éviter le bouge où va s'encanailler
 Celui qui boit, travaille et mange à la journée,
 Je puis, moi, me souler tout le long de l'année ;
 Je suis riche aujourd'hui !
 J'étais pauvre autrefois,
 Lorsque j'aimais Marie. Alors, entre ses doigts
 Sans répit nous tordait l'implacable misère ;
 Alors....., Marie étant sur le point d'être mère,
 Aux douleurs de l'enfant qui pesait dans son sein
 Elle put comparer les douleurs de la faim !
 — Je savais bien qu'il est des lieux où l'indigence
 Peut obtenir des soins sans payer la science,
 En vendant la pudeur au public ; -- notre fils
 Sur un lit d'hôpital pouvait naître gratis ;
 Elle ne voulut pas. — Bref, la mort fut bénie
 Quand ta naissance, enfin, la sauva de la vie,
 Mon pauvre petit Paul !
 O maudit souvenir !
 Ma famille en ce temps eût pu nous secourir,
 Car mon père était riche et savait ma détresse :
 « Fournir de quoi payer la fille ma maîtresse,
 De quoi nourrir l'enfant, son bâtard ! Ah, fi donc !
 Pour ces espèces-là ni pitié, ni pardon ;
 Dans ces bas-fonds impurs qu'importe que l'on mange ?
 On ne ramasse pas qui tombe dans la fange,
 Et l'excès du besoin m'en ferait bien sortir
 Sans exposer la main d'un père à se salir ! »
 — O pères oublieux de vos fautes passées,
 Quand par le froid des ans vos têtes sont glacées,
 Quand la raison chez vous a remplacé le cœur,
 Croyez-vous que vos fils ployant sous la rigueur
 Régleront doucement leur allure à la vôtre ?
 Le cœur et la raison sont mortels l'un à l'autre ;
 Et vos fils froidement raisonnent à leur tour
 Ce que, tout compte fait, ils vous doivent d'amour !
 Le malheur n'abat pas une âme bien trempée ;

Mais, en usant la gaine, il met à nu l'épée ;
 Tant pis pour qui se heurte alors aux malheureux.
 Car ils sont sans pitié comme on le fut pour eux !
 Le jour où je perdis ma maîtresse, ta mère,
 Enfant, — ah, j'ai maudit et j'ai haï mon père ;
 Et lorsqu'il mourut, lui, ... — Ne me crois pas, enfant !
 Un fils haïr son père ! Oh, non ! ... Dieu le défend !
 Quand on souffre, vois-tu, quelquefois on blasphème,
 Quelquefois on maudit ceux que le plus on aime ;
 Et moi, j'ai tant souffert, — je souffre tant ! ... Et puis,
 Là, ... ma tête est brûlante, — et mes yeux ... Je ne puis
 Plus te voir. — Es-tu là, Paul, mon fils ? ... Ah ! j'oublie ! ...
 — Oublier ! Eh bien, non ! — je veux jusqu'à la lie
 Cracher tout ce passé ; — je veux me souvenir ;
 Je veux voir si j'aurai la force de finir.
 — Morte... et toi, tout petit, ... et toujours la misère ! ...
 Ecoute, enfant, — et puis, maudis aussi ton père !
 — Oui, moi, jeune, robuste, instruit, presque savant,
 Je ne sus pas gagner l'entretien d'un enfant !
 Car je ne parle pas de ma propre dépense :
 Un homme peut jeûner plus longtemps qu'on ne pense,
 Et la fièvre nourrit tout autant qu'un repas ;
 Mais, ta petite vie... ! — Ah, c'est qu'on n'apprend pas
 Sur les bancs de l'école et dans l'encre du livre
 Le travail manuel qui fait de suite vivre ;
 Et que de peine il faut, que de temps, pour qu'enfin
 Le travail de l'esprit vaille un morceau de pain !
 Quant à ces gagne-pain de nature moins franche
 Où l'esprit peut dormir et la main rester blanche,
 Il faut les mendier ; or, malgré tous ses coups,
 Le malheur n'avait pu me rompre les genoux,
 Et l'on implore mal en portant haut la tête ;
 Puis, tandis qu'en lambeaux la blouse reste honnête,
 L'usure à l'habit noir semble un signe honteux
 Ou de fainéantise ou d'un honneur douteux.
 Bref, tous me repoussaient. — Un matin la nourrice

Te rapporta, — me dit qu'elle entrait en service
 Chez de riches bourgeois, et, ceux-ci payant bien,
 Pour soigner leur enfant elle quittait le mien ;
 D'ailleurs, toi, tu pouvais presque te passer d'elle,
 Car tu mangeais déjà ! — Quant à la bagatelle
 D'un mois que je devais, — j'étais pauvre, et, ma foi,
 Elle m'en faisait don ; l'autre paraît pour toi.
 Elle te déposa vagissant sur ma couche,
 Te berça quelque peu pour te fermer la bouche,
 Et partit.

. Tu dormais. — Quand trop lourd est le poids,
 Il faut le jeter bas. — Je pouvais à la fois
 Eviter ma défaite et t'épargner la lutte.

— La vie a-t-elle un prix digne qu'on la dispute ?

— Mourir était mon droit, — te tuer, mon devoir.

— Embrasser l'inconnu, c'est embrasser l'espoir.

Peut-être, franchissant le seuil d'une autre vie,

Nos âmes se joindraient à l'âme de Marie !..

— Aujourd'hui vaut demain. — Tout doucement alors,

Ayant sous mes haillons caché ton petit corps,

Je sortis t'emportant, sans regarder derrière,

Et j'allai vers le bois que longe la rivière.

.
 — Oh, que ce bois est long ! — Mes pas embarrassés

Dans l'herbe chancelaient ; hors des chemins tracés

Je m'étais engagé pour abréger la route

Et pour n'être pas vu... Le bruit de l'eau ! — Sans doute,

C'est la rivière enfin !.. C'est un petit ruisseau,

Et l'on voyait le fond ; — à peine deux pieds d'eau ;

La mort sera là-bas plus facile et plus douce ;

Et d'un bond je franchis l'obstacle ; — la secousse

Te réveilla. Tes yeux, tes grands yeux bleus, surpris,

Regardaient ; — des oiseaux, jetant de petits cris,

S'échappaient des buissons, voletaient sur les branches,

Et vers eux tu tendais tes petites mains blanches...

— Ah, pourquoi n'avoir pas suivi le grand chemin ?

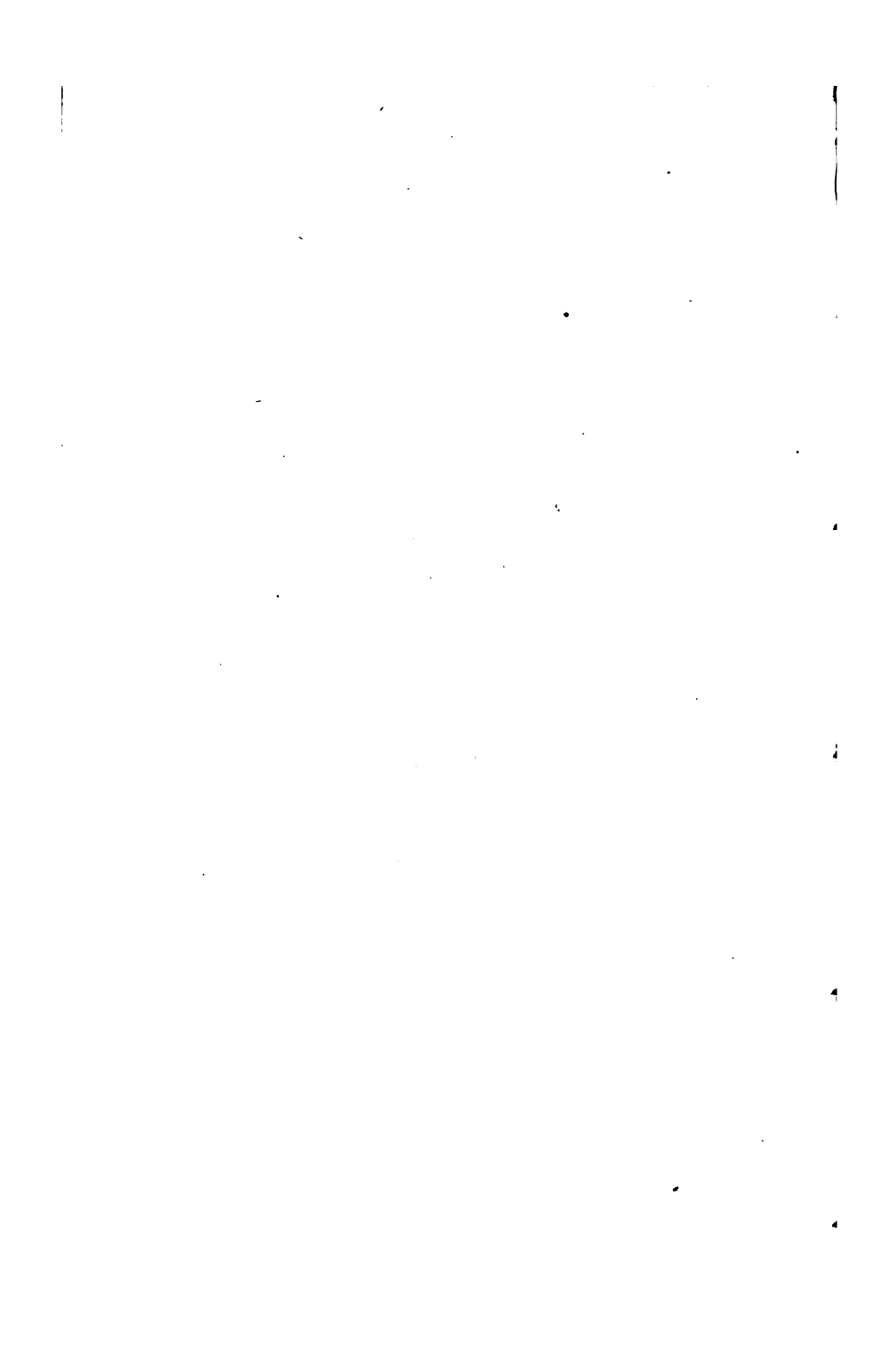
Je m'étais égaré. De tous côtés, en vain,
 J'interrogeais du bois la profondeur perfide ;
 Où marcher ?... Ce ruisseau peut me servir de guide ;
 Et j'en suivis le cours, ralentissant le pas ;
 Était-ce la fatigue ou la faim ? j'étais las !...
 — Il faut mourir.
 — O toi que l'univers adore
 Et dont le nom pour l'homme est un mystère encore,
 Allah ou Jéhovah, Intelligence ou Loi,
 Est-il vrai que la mort nous rapproche de toi ?...
 — Mourir !... Et le soleil sous la claire feuillée
 Montait, de perles d'or semant l'herbe mouillée ;
 Tout le bois exhalait de suaves senteurs,
 Avril emplissait l'air de chansons et de fleurs,
 Des baisers du printemps la nature était ivre ;
 Oh, comme il serait bon de pouvoir encor vivre !...
 Je veux mourir ! — mais toi, ... ? Jamais je ne pourrai !
 Un banc se trouvait là, — je m'assis, — et pleurai...
 — J'aurais cru de mes pleurs la source bien tarie ;
 Je n'avais pas pleuré quand la mort prit Marie,
 J'avais maudit. — Hélas, je reconnais ces lieux ;
 Ces arbres, — ce sentier, — et ce ruisseau joyeux... !
 C'est sur ce même banc que je m'assis près d'elle !
 Sur le bois couronné de sa verte dentelle
 Le ciel, comme aujourd'hui, resplendissait de jour.
 L'avenir souriait à travers notre amour !
 L'avenir !... Et toujours l'on croit à ce mirage !
 Arc-en-ciel qui, de près, n'est plus rien qu'un nuage !
 L'avenir... ? Elle est morte ! — et moi, je veux mourir
 Parce qu'en la mort seule est pour moi l'avenir.
 Mais toi, pauvre petit, qui ne viens que de naître,
 La vie aurait pour toi des jours heureux peut-être ?
 Si tu pouvais grandir, peut-être que ta main
 Trouverait quelques fleurs aux ronces du chemin ?...
 — J'aurais dû partir seul, — te laisser dans la rue ;
 Ta misère, sans doute, eût été secourue ;

Les petits orphelins sont les enfants de tous,
 Quelqu'un t'eût ramassé... — Du bruit!... On vient vers nous...
 Plusieurs voix, et des chants, et des éclats de rire...
 Quel bienfaisant hasard dans ce lieu les attire!
 Ils sont heureux, leur cœur doit être hospitalier.
 Je te déposai vite au milieu du sentier,
 Et j'observai de loin, caché dans les charmilles
 Les voici ! — deux garçons avec deux jeunes filles :
 « Un enfant ! » dit l'un d'eux, et douce était sa voix ;
 — Et je m'enfuis alors, courant à travers bois,
 Courant tout droit, toujours, au hasard, sans relâche
 Et tout à coup je vis le fleuve, — et je fus lâche !
 J'avais pleuré, j'eus peur. — Et, par un long détour,
 Je rentraï dans la ville, où, le reste du jour,
 Sans rien voir ni sentir, j'errai de rue en rue ;
 Et jerevins chez moi quand la nuit fut venue ;
 Mes oreilles sifflaient, j'avais sommeil et froid...
 Une lettre... qui donc... ? — Elle vint de l'endroit
 Où mon père... Il a bien d'autres choses à faire
 Que de penser à moi, lui ! — C'est le vieux notaire
 Qui m'écrit ; que peut-il me vouloir ? « ... Soyez fort
 Poursupporter le coup... » Dieu !... Dieu ! mon père est mort !
 Paul, mon fils, je suis riche ! — Et, hagard, par les rues
 Je m'élançai, heurtant des choses inconnues
 Qui vacillaient, tombaient et criaient dans la nuit ;
 Je volais, franchissant les ombres et le bruit ;
 Paul !... Et la voix sortait rauque de mes entrailles ; ...
 Le bois, voici le bois ! m'entravant aux broussailles,
 Tombant, me relevant, courant sans savoir où,
 Tombant encore... Paul ! mon fils !... Aveugle, fou,
 Ne pouvant plus crier, haletant... Nuit horrible !
 Ils m'ont volé mon fils ! — Mon fils !... Un choc terrible
 Au front me renversa, ... puis, ... plus rien... rien !...
 — J'appris
 Que des gardes du bois, attirés par mes cris,
 M'avaient trouvé gisant, sans mouvement, à terre,

Sanglant, le crâne ouvert. — La lettre du notaire
Indiqua ma demeure où, plus mort que vivant,
Je fus porté. — Les soins d'un médecin savant
Lentement dans mon corps firent rentrer la vie.
— Lorsqu'au délire enfin ma raison fut ravie,
J'entendis, près de moi, les gens qui me soignaient
Disant : « Comme il aimait son père ! » — Ils me plainaient!...
— Mes recherches depuis ont toutes été vaines...
— Lorsque le souvenir de ces choses lointaines
Est trop lourd, — je m'enferme, — et je sais le moyen
D'oublier... — Après tout, personne ne sait rien ;
J'ai l'estime de tous ; je suis un honnête homme ;
Riche, j'ai des amis ; tous vous diront qu'en somme
Je n'ai qu'un seul défaut, — qui me fait seul souffrir,
— Et même je le cache, — et je bois — pour dormir!...

Il s'affaisse, inerte, sur la table.

Juin 1870.



LES CONVENTIONS

MONOLOGUE

PAR

M. CHAUVIN

PERSONNAGE

LE PHILOSOPHE M. COQUELIN CADET.

LES CONVENTIONS

Bien des gens ont songé à la question sociale... — cette *question* qui attend toujours une *réponse*...

Bien des gens ont exposé des systèmes dans le but d'amener ici-bas le bonheur universel.....

Personne n'a réussi dans cette noble tâche... !

Pourquoi ?

Parce que tout le monde s'est appuyé sur les usages établis — acceptés ou subis — sur l'habitude, en un mot sur les *conventions* qui régissent l'humanité.....

Oh ! je vous entends dire : « Laissez faire, prenez patience, le progrès marche vite. »...

Mais non, le progrès est un clampin, il avance difficilement.... Les *conventions* — autant de boulets qu'il a au pied — l'embarrassent dans sa course.....

Je vous le dis, il ne marchera droit et vite que le jour où l'on aura supprimé toutes ces *conventions* qui, d'ailleurs, divisent les peuples et les citoyens. La société actuelle est encombrée de *conventions* de toutes sortes... beaucoup d'entre elles sont admises par les uns, rejetées par les autres :

Le talent... *convention*

La beauté..... *convention*.

La vertu, le crime, *conventions* !

Le langage lui-même est une convention qui varie suivant les diverses provinces d'un même pays.... Tenez, voici un objet (il prend une chaise.) auquel on a donné le nom de

chaise. (Il s'assied sur la chaise.) Pourquoi l'a-t-on appelé ainsi ?..

Convention !... Il en est de même pour tous les mots d'une langue quelconque.... Ah ! je sais bien, vous allez me dire : « Toutes les langues se tiennent ; les étymologies....

Ah ! oui, parlons-en des étymologies ! Exemple : *Caseus* en latin qui a servi d'étymologie à *queso* en espagnol, à *Käse*¹ en allemand et à *cheese*² en anglais... s'appelle en français... *Fromage*, Venez donc après cela parler des étymologies... (Il se lève.) des langues mères, dont les mots n'ont été aussi que de pures *conventions*.

Voyez-vous, tout est à refaire.... et puisque nous avons parlé progrès, voulez-vous que je vous dise... — le progrès, comme je le comprends, doit nous ramener fatalement à notre origine... non pas à l'âge de pierre... mais à l'âge de... rien... Voilà ce que le progrès, le vrai progrès doit faire.... Tout le reste, je le répète, n'est et ne sera que *conventions*....

Suivez-moi bien dans mon raisonnement et vous verrez si j'ai raison....

Prenons la loi, par exemple, la loi qui fait que ceci est un crime et cela une bonne action....

Tuer un monsieur qui vous a cruellement offensé, qui vous a pris votre femme.... votre honneur.... votre argent, quand on le rencontre... — crime ! — *convention* !....

Tuer sur un champ de bataille un monsieur étranger qui ne vous a jamais rien fait.... action d'éclat !.... *convention* !...

Supprimez la loi, cette *convention* qui en renferme tant d'autres, et vous supprimez le crime.

Quoi de plus moral !....

Vous supprimez en même temps les gouvernements... ce qui évite l'ennui de les changer...

Quel serait le *comble* du bonheur social?... Le nivellement des conditions.... Eh bien, supprimez tout ce qui est *convention* et vous arriverez à ce *comble*....

1. Prononcez *Katze*.

2. Prononcez *tchize*.

Supprimez donc tout... Cependant les couverts en ruolz?... c'est utile pour manger..... conservez donc les couverts.... non, au fait, ne les conservez pas... vous ne trouveriez personne pour les réargenter !... Supprimez donc tout... tout... et ne gardez que ce qui restera.

Supprimez les langues anciennes et modernes et vous vous en trouverez bien...

Je vous entends dire, à vous, monsieur : « Ah ! si cela pouvait arriver ! ma femme est si bavarde !... »

Ne vous réjouissez pas trop et rappelez-vous ce qu'a dit je ne sais plus quel poète :

Qu'une femme parle sans langue
Et fasse même une harangue,
Je le crois bien,
Qu'ayant une langue, au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.

Et réjouissez-vous, madame, puisque vous n'y perdrez rien !... En effet, comme dit un autre poète :

Il est pour s'exprimer, il est plus d'un langage.
Un regard un soupir au défaut de la voix
Ont souvent, malgré nous, déclaré notre choix.

On cherche une langue universelle !

Eh bien, mais la voilà la langue universelle ! C'est la pantomime... la langue des Debureau, des Paul Legrand!... Je vous recommande, à ce propos, le cours de langue universelle que font tous les soirs aux Folies-Bergère les Hanlon-Lees, les fameux clowns américains....

Avec cette langue-là qui n'en nécessite pas — de langue — jamais de disputes inutiles.

Et s'il en survient, comme elles se simplifient ! On en veut à quelqu'un. Au lieu de lui dire : « Je vais vous donner un soufflet. »... V'lan ! vous le lui donnez....

Et puis plus d'aboyeurs, plus de ces gens qui vous menacent et qui n'oseraient pas vous toucher !....

Et en amour donc !....

Vous aimez une femme..... Pourquoi prendre des détours fades pour le lui dire ?... Quel meilleur moyen de vous faire comprendre que la pantomime... d'autant plus qu'avec les *conventions* actuelles, on est bien obligé d'en arriver là.....

Et puis, plus de riches !... Tout le monde, le gousset à sec !... Quand je dis le gousset, c'est une figure puisque personne ne sera vêtu.....

Ah !... je vous entends... la décence !...

Mais la décence est une *convention* malsaine lancée par les tailleurs et qui produit la jalousie entre les citoyens..... qui fait qu'il y a des gens mal mis et des gens bien mis..... La mode, les faux cheveux et les faux *autre chose* qui font les fausses belles femmes, supprimez tout cela et vous supprimez la déception... (Faisant une grimace significative.) l'a-mère déception.

Plus de maisons ! plus de propriétaires ! plus de loyers à payer tous les trois mois ! plus de fournisseurs ! plus de factures ! plus d'huissiers ! plus d'avocats ! plus de journaux qui mentent ! plus de lettres chargées ou non affranchies ! plus de facteurs auxquels il faut donner des étrennes !

Plus de grammaire, de *Racines grecques* d'analyse grammaticale, de « *de Viris illustribus* »... plus de gens qui vous humilient par leur talent... plus de poètes !... plus de ces messieurs qui parlent et écrivent autrement que les autres !...

« La musique, dites-vous ? »

Je ne la supprime pas... Tenez : (il chante.) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !...

Il n'y a pas besoin de paroles !

La musique est une suite de sons : (il chante.) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Les paroles font du tort à la musique !..... demandez aux compositeurs !...

Conservons donc la musique !...

Alors, plus rien à faire qu'aimer, chanter... — vous savez... sans paroles... (Il chante.) Ah ! ah ! ah !... — et chercher sa nourriture !...

Mais direz-vous, comment faire ? Si vous supprimez les fournisseurs... les bouchers... les épiciers.. les boulangers... !!

Rien de plus simple.

Quand on aura besoin de quelque chose, on le prendra au voisin, s'il en a. — C'est de toute justice :

« Donne-moi de ce que tu as, je te donnerai de ce que j'ai. » — Et si je n'ai rien ?... ce sera la même chose... car il n'est pas juste que tu possèdes et que je ne possède point.

Rien de plus logique, n'est-ce pas ?

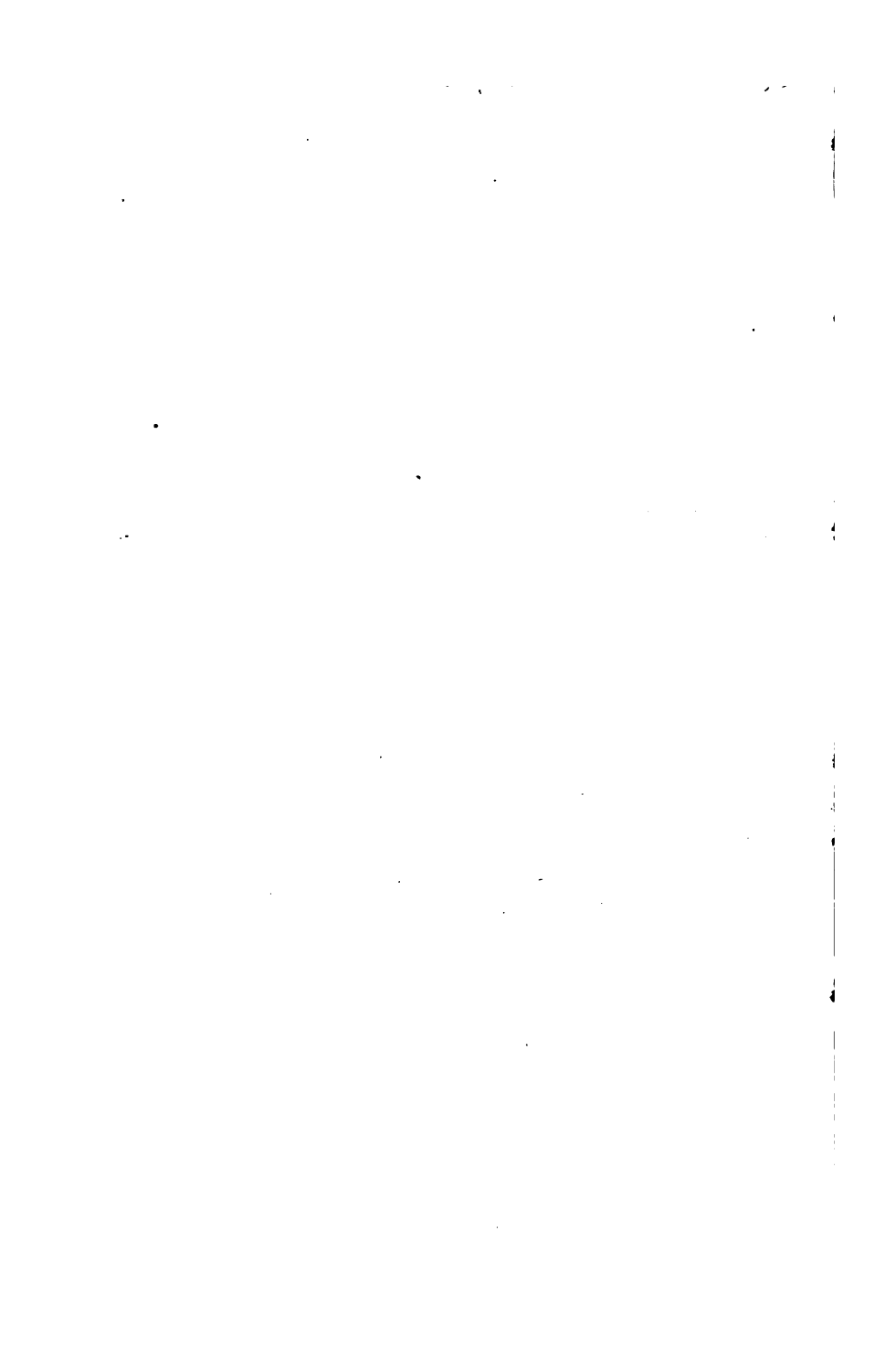
Si je supprime le mariage ?... je crois bien !... Et par ce fait, je supprime toute idée de divorce !...

Est-il juste d'obliger un individu, à quelque sexe qu'il appartienne, à vivre avec un être qui lui est antipathique !!! Je rétablis, ainsi, la fidélité et je supprime... les belles-mères !!!

Je vous dis que ce serait le bonheur parfait, la panacée universelle !!

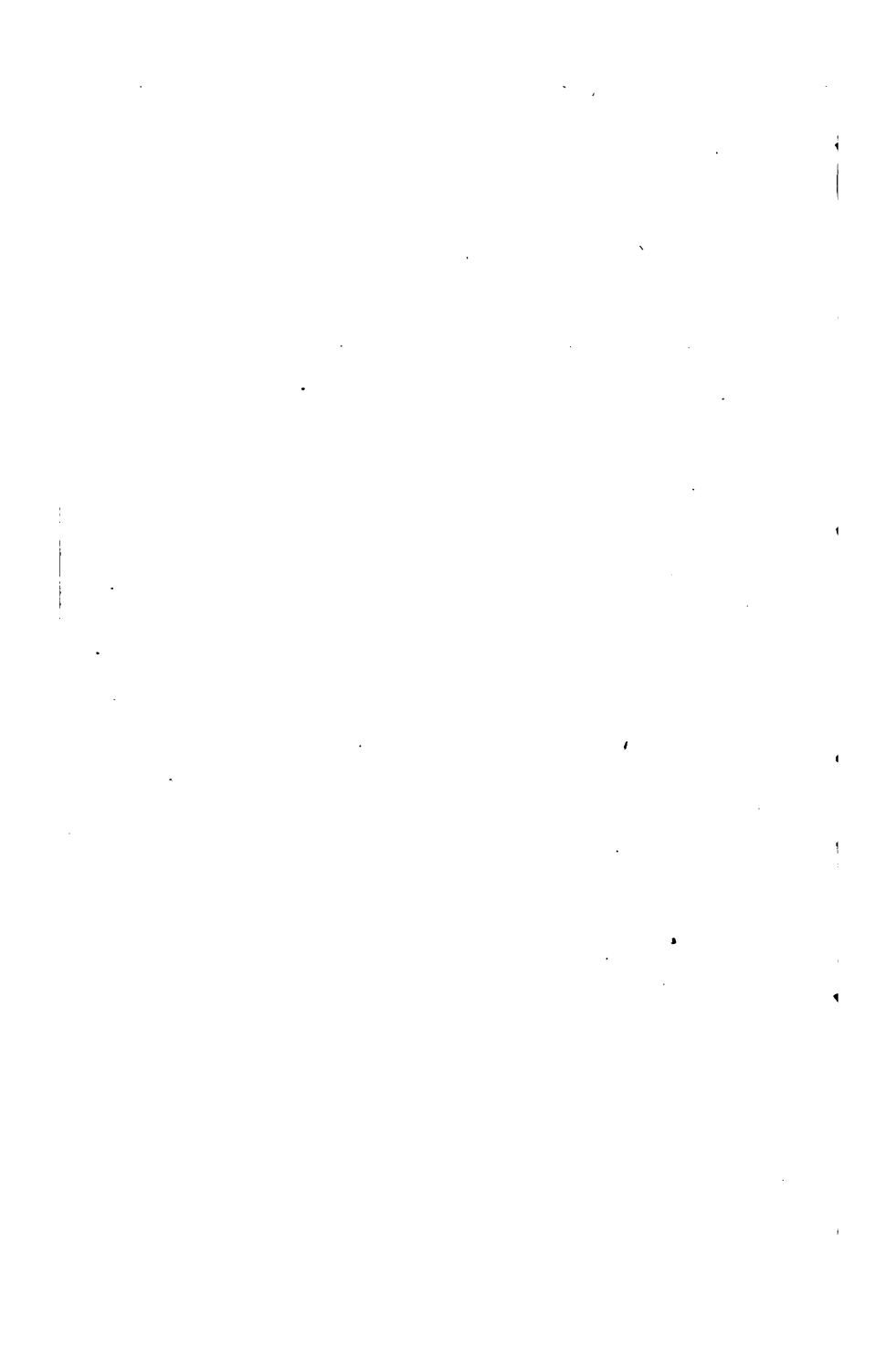
Tout ce que je viens de vous dire, le prouve bien ; car si le monde en était arrivé à la phase d'égalité, de *nivellement* que je lui souhaite, je n'aurais pas abusé si longtemps de votre attention... Je me serais contenté, dans la langue universelle que je viens de vous recommander, de vous *dire* ainsi : Mesdames, (Il envoie un baiser.) la satisfaction que j'ai de vous voir, et de vous exprimer ainsi, messieurs, celle que j'ai de vous quitter...

Il tire la langue en louchant et sort.



LES
PÉCHÉS DE MAMETTE

PAR
M. HENRY D'ERVILLE



LES PÉCHÉS DE MAMETTE

Quand elle a fureté dans sa chambrette rose,
Compendieusement dérangé chaque chose,
Fait à l'affreux griffon qui, jappant, la poursuit,
Essayer, au miroir, sa cornette de nuit,
Et, pour le lendemain, préparé la coiffure
Qui lui va, — c'est du moins son Cousin qui l'assure, —
Mamette prie alors, à genoux, près du lit;
Et, pour l'amour de tous, dépensant le crédit
Que les filles de bien ont aux célestes Sphères,
Elle conte au Seigneur ses petites affaires :

« Mon Dieu ! soupire-t-elle, en joignant les deux mains,
Donnez l'obole à ceux qui vont par les chemins.
A qui souffre, ici-bas, prêtez votre assistance ;
Au pécheur endurci donnez la repentance,
Au malheureux, l'oubli des chagrins surmontés...
Mais, ne m'oubliez pas, non plus, dans vos bontés !

« Faites que nous ayons, dimanche, un temps superbe,
Pour que nous puissions, tous, aller dîner sur l'herbe,
Et que mon chapeau neuf m'aïlle à ravir, — ce don !
Ma cousine Betty sera vexée, au fond.
Faites que je ne sois gourmande ni colère,
Que nul défant en moi ne puisse vous déplaire ;
Que sage, que modeste, avec votre secours,
On ne me gronde, ici, qu'une fois, tous les jours ;

Enfin, que je sois belle autant que le désir,
Le blond cousin auquel on me défend d'écrire. »

« Je m'accuse d'avoir, à la messe, aujourd'hui,
Traîtreusement louché, pour voir si c'était... lui;
De m'être regardée, en passant, dans la glace;
De remuer, toujours, quand ma tante me lace;
D'avoir, pour molester mon maître de dessin,
Placé son vieux chapeau bien en vue, à dessein,
Et changé, méchamment, son collet en pelote...
— C'est ma faute, ma faute, et ma très grande faute ! »

« Je m'accuse d'avoir battu Toby, mon chien,
Parce qu'il se mettait en tiers dans l'entretien;
De m'être laissé prendre un baiser, deux, peut-être,
En allant regarder mes fleurs, à ma fenêtre;
D'avoir feint de tomber dans ses bras, en montant...
Excusez-moi, mon doux Jésus, je l'aime tant ! »
« Et, vous que je salue en Dieu, sainte Marie !
Intercédez, bien haut, pour que je me marie.
C'est trop souffrir, enfin, que de mordre ses doigts,
Quand une amie, avec un petit air sournois,
Vous conte, à demi-mot, ses bonheurs qu'on jalouse !
Bonne Vierge ! obtenez du Seigneur qu'on m'épouse !
Vous verrez, ce jour-là, quel ensemble charmant ;
Comme chacun, de moi, vous fera compliment,
Et comme j'aurai l'air d'un ange, sous mes voiles...
— Surtout, si Rouvenat y joint quelques étoiles :
Moins que rien, seulement pour tenir l'oranger. —

« Se marier !.. au cœur ; puis, tous deux, voyager,
Aux Eaux, l'été : si c'est l'automne, en Italie ;
Autrement qu'à Paris, entendre : — Elle est jolie ! »
O Vierge ! songez donc ! S'appeler, à son tour,
Madame ! s'habiller quatre ou cinq fois le jour ;
Avoir tant de bijoux, qu'on ne sait lequel mettre ;

Tout exprès pour signer, griffonner une lettre;
L'hiver venu de peur de se voir oublier,
Donner des bals, avec des fleurs dans l'escalier,
Acheter des brillants, sur ses économies;
Au Bois, dans son coupé, promener ses amies...
C'est le bonheur, ou le Couvent n'y connaît rien.

« Que je ne coiffe pas le bonnet très chrétien
De sainte Catherine, eût-elle, sur la tête,
Autant de fleurs que votre autel, un jour de fête !
Je suis mauvaise et sais par cœur tous mes péchés.
Ma tante, assez souvent, me les a reprochés.
J'en ferai, s'il le faut, la pénitence amère ;
Mais, ô Reine du Ciel ! Vierge à la fois, et Mère,
Oh ! ne me laissez pas, — Vase de sainteté !
Vieille fille... vous qui ne l'avez pas été ! »



LA COURSE AU BAISER

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

M. PAUL FERRIER

PERSONNAGES

THÉOBALD LOUVIER.
HENRIETTE LAMBERT.
FRÉDÉRIQUE DUPUIS.

La scène à Paris, de nos jours.

LA COURSE AU BAISER

Un petit boudoir. — Porte d'entrée au fond. — A gauche, porte latérale ; — A gauche premier, plan, une cheminée. A droite, petite porte. — Une lampe sur un guéridon. — Dix heures et demie du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, FRÉDÉRIQUE.

Au lever du rideau, elles travaillent auprès du guéridon.

HENRIETTE.

Je tremble à l'idée de le voir revenir : un retard de quelques heures serait funeste aux intérêts qui l'appellent à Rouen. S'il avait manqué le train ?

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas probable, il serait de retour maintenant.

HENRIETTE.

Dix heures et demie... c'est juste !

FRÉDÉRIQUE.

Aussi, ma bonne Henriette, est-ce un peu de ta faute s'il est parti si tard.

HENRIETTE.

De ma faute?

FRÉDÉRIQUE.

Certes : pour un voyage de deux jours, on eût dit, à l'émotion de vos adieux, que ton mari s'en allait au Japon : tant de petites larmes, et tant de grosses caresses, que... tu connais le proverbe?

HENRIETTE.

Qui trop embrasse...

FRÉDÉRIQUE.

... manque le train!

HENRIETTE.

Fi, la méchante, qui est venue pour me consoler dans mon veuvage et qui me taquine déjà!

FRÉDÉRIQUE.

C'est vrai ; je t'enseigne mal à pleurer ton époux ! mais veux-tu que je te chante ses louanges sur le rythme élégiaque ? Faut-il célébrer ses vertus sur la lyre couronnée du cyprès funéraire ? Aimes-tu mieux que je te conte l'histoire douloureuse de la reine Arthémise... ou d'Alde la blonde... u de Valentine de Milan?... Il était une fois...

HENRIETTE.

Oh ! ces enfants ! cela ne respecte rien !

FRÉDÉRIQUE.

Ces enfants?... ce n'est point pour moi, n'est-ce pas ? Ignorez-vous, madame et chère sœur, que... ces enfants, cela va se marier dans deux mois ?

HENRIETTE.

Pauvre mari !

FRÉDÉRIQUE.

Eh ! bien, merci ! plains-le donc avant qu'il l'ait mérité !

HENRIETTE.

Ne me l'adresse pas pour les renseignements!

FRÉDÉRIQUE.

Pourquoi cela ?... Que dirais-tu qui ne fût à ma louange ? ou que je ne dirais moi-même : Je ne veux rien cacher à mon futur mari, et je désire qu'il me connaisse comme... je me connais.

HENRIETTE.

Te connais-tu ?

FRÉDÉRIQUE.

Intimement : je n'ai pas de défauts.

HENRIETTE.

Bon ! nous mettrons la modestie dans tes qualités.

FRÉDÉRIQUE.

Je les ai toutes !.. Signe particulier : une pointe d'originalité naturelle, qui me fait aimer l'esprit de quelques-uns au préjudice de l'esprit de tout le monde.

HENRIETTE.

Eh !... je sais bien des maris qu'effraierait ce.... signe particulier.

FRÉDÉRIQUE.

Pas le mien.

HENRIETTE.

Tu le connais donc ?

FRÉDÉRIQUE.

M. Théobald Louvier ? Beaucoup !... le temps d'un quadrille.

HENRIETTE.

Un quadrille ! Oh ! c'est beaucoup, en effet !

LA COURSE AU BAISER

FRÉDÉRIQUE.

Plus qu'il ne semble! La conversation qu'autorise le quadrille est un tamis par où bien des hommes ne passent pas! « Tel brille à la tribune et s'éclipse au quadrille! » En deux mots, voici mon roman : L'an dernier, dans une soirée chez les Berthomieux, un jeune homme, fort bien d'ailleurs, me demande une contredanse; nous causons, je le juge très spirituel...

HENRIETTE.

Tu ne m'en avais rien dit.

FRÉDÉRIQUE.

Oh! pour cent raisons : d'abord j'avais pensé : Voilà un jeune homme très spirituel; et puis c'était tout! Ensuite j'avais oublié son nom... Mais dernièrement M. Berthomieux, qui veut absolument me marier, nous propose un parti... parfait selon lui. Il s'agit d'unir ta sœur à M. Théobald Louvier! «Théobald Louvier, mais c'est le nom de mon danseur! Se souvient-il de moi? demandai-je à M. Berthomieux. — Pas le moins du monde! — Mais j'ai dansé avec lui chez vous. — Il l'a complètement oublié, il est si étourdi! — Original, je le savais par notre quadrille... Et étourdi... présentez-le nous! »

HENRIETTE.

Survient l'affaire qui éloigne mon mari, et il est convenu qu'on attendra son retour pour la présentation

FRÉDÉRIQUE.

Nous attendons.

HENRIETTE.

Pour moi, je n'ai aucun souvenir de ton prétendu, et je ne verrai sans le reconnaître. (Un violent coup de sonnette au dehors.) On a sonné.

FRÉDÉRIQUE.

Une sonnerie de maître. Ton mari?

HENRIETTE.

Impossible. Qui peut venir si tard?

FRÉDÉRIQUE.

Ta femme de chambre ira ouvrir.

HENRIETTE.

Non! elle est montée dans sa chambre.

FRÉDÉRIQUE.

Un voleur?... Il n'est pas onze heures! Ton cerbère veille dans sa loge... Et tiens... J'entends le piano de mademoiselle sa fille.

HENRIETTE.

J'ai peur, je t'assure.

FRÉDÉRIQUE.

Et puis, les voleurs ne carillonnent pas aux portes avant de les crocheter... Je vais ouvrir.

HENRIETTE.

Non, je t'en prie.

FRÉDÉRIQUE.

Oh! la poltronne!... je suis brave moi... Je ne crains rien... (Nouveau coup de sonnette.) Et tu vois, on s'impatiente.

Elle sort.

HENRIETTE.

Frédérique, Frédéric, oh!

On entend parlementer dans l'antichambre.

UNE VOIX.

Madame est-elle visible?

LA VOIX DE FRÉDÉRIQUE.

Non, monsieur; madame repose.

LA VOIX.

Demandez-lui de me recevoir... pour une affaire urgente

FRÉDÉRIQUE.

Pas possible à cette heure; revenez demain.

LA VOIX.

Demain, il serait trop tard!

FRÉDÉRIQUE.

Alors, votre servante!

LA VOIX.

Point.

FRÉDÉRIQUE

Mais je vous dis...

LA VOIX.

Rien, ne me dis rien... je veux!

FRÉDÉRIQUE.

Bonsoir!

Elle rentre vivement et ferme la porte à clé derrière elle.

HENRIETTE.

Oh! mon Dieu!

FRÉDÉRIQUE.

Quoi? la porte est fermée, il n'y a pas de danger!

HENRIETTE.

C'est un voleur!

FRÉDÉRIQUE.

Non! dans la pénombre de l'antichambre j'ai vu un monsieur bien mis.

On heurte à la porte du fond.

HENRIETTE.

Il heurte à la porte!

FRÉDÉRIQUE.

C'est un monsieur... qui tient à te parler.

HENRIETTE.

Quelle folie d'avoir ouvert!

FRÉDÉRIQUE.

Bah! il se lassera de frapper. (On heurte plus fort.) Il paraît que non!

HENRIETTE.

Je meurs de peur!

FRÉDÉRIQUE.

Poule mouillée! attends! je vais faire une sortie.

HENRIETTE.

Non! c'est assez d'imprudences!

FRÉDÉRIQUE.

Alors parlementons!... Tu vas voir! (À la porte.) Inconnu persistant!

LA VOIX.

Piquante soubrette!

FRÉDÉRIQUE.

Il me prend pour la bonne! — Que voulez-vous?

LA VOIX.

Entrer.

FRÉDÉRIQUE.

Seriez-vous un voleur?

LA VOIX.

Voici la preuve du contraire.

On glisse un billet de banque sous la porte.

HENRIETTE.

Qu'est ceci?

FRÉDÉRIQUE, le déployant.

Un billet de banque!

LA VOIX.

Pour la bonne.

FRÉDÉRIQUE.

Etes-vous fou?

LA VOIX.

Je t'autorise, ô soubrette, à mettre mon bon sens à l'épreuve! Pose-moi des questions.

FRÉDÉRIQUE.

Qu'en penses-tu?... Pas voleur? pas fou? Somnambule?

LA VOIX.

Jamais! Es-tu satisfaite? ouvriras-tu?

FRÉDÉRIQUE.

Vous en irez-vous?

LA VOIX.

Non!... Je heurterai... jusqu'au jour!..,

On heurte coup par coup par intervalles régulières.

FRÉDÉRIQUE.

Heurtez!

HENRIETTE.

Ah! malheureuse! quelle nuit tu vas nous faire passer!

FRÉDÉRIQUE.

Vous vous lasserez!

LA VOIX.

J'ai une canne.

On bat la retraite.

HENRIETTE.

Il bat la retraite.

FRÉDÉRIQUE.

Il ferait mieux de l'effectuer!

HENRIETTE.

Quel supplice!

FRÉDÉRIQUE.

Oh! oui, c'est agaçant!

HENRIETTE.

Que faire?

FRÉDÉRIQUE.

Laisse-moi le renvoyer... Il me prend pour la bonne, je ne cours aucun danger... Et pour compléter l'illusion, donne-moi... ce tablier... un bonnet... (Elle s'arrange.) Là!... me voici travestie!... Toi, entre dans ta chambre, et barricade-toi.

HENRIETTE.

Mais...

FRÉDÉRIQUE.

Pas de mais! Ventrebleu!... je commande la défense et j'établis l'état de siège!... A la première observation, je te fais fusiller!... Allons! obéissance passive!...

Elle la pousse dans sa chambre.

SCÈNE II

FRÉDÉRIQUE, puis THÉOBALD.

FRÉDÉRIQUE.

Et maintenant à nous deux, entêté visiteur ! (Elle ouvre la porte, Théobald entre. Frédérique le reconnaît. — A part.) Ah ! M. Théobald !

THÉOBALD.

« Patience et longueur de temps
Font plus que... »

Onze heures !... tu m'as fait perdre un temps précieux !
réparons-le !...

FRÉDÉRIQUE, à part.

Quel sujet peut l'amener ? (Haut). Mais, monsieur...

THÉOBALD.

Qui êtes-vous ?... n'est-ce pas ? C'est pour me demander
une explication que s'entr'ouvre ta lèvres de rose ! une expli-
cation ! des explications ! en voici toute une escadre... Je ne
sais pas où je suis... Je ne connais pas ta maîtresse... J'ai
besoin de lui parler... Ah ! un moment !... de quelle cou-
leur sont ses cheveux ?

FRÉDÉRIQUE.

Ses cheveux ?

THÉOBALD.

Oui ! car j'eusse dû commencer par là !

FRÉDÉRIQUE.

Venez-vous les acheter ?

THÉOBALD.

Il y a cinq autres louis pour toi s'ils sont de la couleur
que je désire. Eh ! bien ?

FRÉDÉRIQUE.

Ils sont bruns.

THÉOBALD.

Brans ! Ah fi ! peut-on être brune ! je ne peux pas sourire les brunes. — Tiens, voici cent francs.

FRÉDÉRIQUE, à part.

Oh ! mais quelle prodigalité, monsieur mon futur !

THÉOBALD.

Alors, elle est brune !... à merveille... fais-la venir, et fais vite... car si je perdais mon pari ?...

FRÉDÉRIQUE.

Un pari ?

THÉOBALD.

Oui, un pari stupide ! idiot ! inepte ! qu'il dépend de toi de me faire perdre ou gagner, et qui m'a coûté, en un jour, plus de fatigue, de diplomatie et d'éloquence que n'en ont dépensé depuis dix ans tous les porteurs d'eau, tous les ambassadeurs et tous les avocats du globe subluinaire !

FRÉDÉRIQUE.

Vous ne me dites pas...

THÉOBALD.

Y tiens-tu ? Voici la chose : Aimes-tu le matin cette heure vaporeuse entre le sommeil qui s'achève et le réveil qui s'achemine... sorte de crépuscule de l'intelligence, qui n'est ni le songe ni la vie... ni le mensonge... ni la réalité... ni... l'aimes-tu ?... moi je l'adore. Ce matin donc je nageais — intellectuellement parlant — dans cette vapeur crépusculaire... je pense à l'emploi de ma journée... rien à faire... je vais m'ennuyer !... Comment tuer ces quinze ou seize heures qui me menacent?... créons-nous une tâche !... Gageons quelque chose !...

— Je te parie un dîner... que, avant minuit, j'aurai été embrassé par une honnête femme que je ne connaîtrai pas... et qui sera brune!... Je te parie que non. — Oui — Non ! — Cette idée me sourit, je me lève, je pars...

FRÉDÉRIQUE.

Et vous voulez que ma... madame vous embrasse?

THÉOBALD.

Elle est mon dernier espoir ! Le succès de ma gageure est dans tes mains, et comme j'ai, pour te le confier, enveloppé mon honneur dans deux chiffons de cent, je compte sur ta haute et protectrice intervention !... Va me quérir la dame du logis !

FRÉDÉRIQUE.

Vous avez donc échoué?

THÉOBALD.

Dix-sept fois... toujours par des raisons indépendantes de mon physique, dix-sept tentatives que je te raconterais si j'en avais le temps... mais je ne l'ai pas, rassure-toi. Et soupèse, ô soubrette délurée, soupèse l'idiotisme de ma gageure. C'est une brune qui m'embrassera, et je ne peux pas souffrir les brunes !

FRÉDÉRIQUE.

Je ne comprends pas.

THÉOBALD.

Ecoute bien!... Je vais me marier.

FRÉDÉRIQUE, à part.

Maintenant je dis peut-être.

THÉOBALD.

J'y suis décidé... j'ai rompu avec la vie de garçon : dans la crainte de détériorer, plus tard, mon futur contrat, j'ai jeté d'avance tous mes canifs par la fenêtre ! Je me suis

fait un raisonnement bien moral... pour cette époque de décadence : Si la femme qui m'embrassera est blonde... j'adore les blondes... cela me sera agréable, et je dois à ma femme future de repousser d'ores et déjà tout agrément de cette nature ! — Si elle est brune, j'exècre les brunes, le baiser que je cherche me laissera froid... et le moraliste le plus pointilleux ne verra, dans cet épisode fantaisiste, que le succès d'une gageure, et l'accomplissement d'une tâche proposée dans l'unique but de massacrer ce grand maigre que nous appelons : le Temps.

FRÉDÉRIQUE, à part.

C'est moins grave, présenté ainsi : ce n'est plus un crime ! une légère contravention !

THÉOBALD.

Et maintenant iras-tu chercher ta brune maîtresse ?

FRÉDÉRIQUE, à part.

Divertissons-nous ! (Haut.) Je ferai mieux. Gagnez votre gageure si vous pouvez, je m'engage à ne pas influencer madame, et je parie contre vous les dix louis que vous m'avez donnés !

THÉOBALD.

Je serai embrassé !

FRÉDÉRIQUE.

Vous ne le serez pas.

THÉOBALD.

Dix louis que oui.

FRÉDÉRIQUE.

Dix louis que non.

THÉOBALD.

Tope.

FRÉDÉRIQUE.

A tout à l'heure.

Elle entre dans la chambre.

SCÈNE III

THÉOBALD seul.

Et toi, Mercure aux pieds ailés, fils de Jupiter et de Maïa, Dieu de l'éloquence, prête-moi les chaînes d'or qui s'échappent de tes lèvres divines et enchaînent les auditoires fascinés, afin que j'enveloppe dans les filets de la persuasion celle que j'attends, et que j'obtienne de ses lèvres purpurines le doux baiser qui doit résonner sur ma joue avant que les horloges de bronze n'aient lancé dans les airs la dernière heure de minuit ! O Mercure ! Non, il y a une limite à la stupidité, et cette limite, tu l'as franchie, Théobald ! Ne sens-tu pas la main du docteur Blanche s'appesantir sur ton épaule, et sa voix te dire avec un ricanement : « Tu m'appartiens, Théobald ! » ... Car enfin, où m'a-t-il conduit, mon absurde pari ? à travers mille péripéties, après dix sept Odyssées à épouvanter Homérus lui-même, où suis-je ? chez une dame... brune... dans une maison habitée... à deux pas peut-être de la chambre où dort un époux farouche ?... — Je puis gagner mon pari !... mais aussi je puis être souffleté par la dame, bâtonné par ses gens, jeté par la fenêtre par son mari... s'il est plus fort que moi, empoigné par les sbires, jeté dans un cachot sombre, traduit devant les tribunaux... à moins que l'Orosmane de céans ne me plonge... n'importe où, son yatagan vengeur... et tout cela pour le plaisir... qui n'en est pas un... d'être embrassé par une femme d'un teint... qui m'est antipathique... La soubrette, ne revient pas ! si c'était un piège ?... Si, au lieu d'aller quérir sa maîtresse, elle était partie demander main forte au poste

le plus voisin ?... Cânerai-je ?... Non, morbleu ! je ne cânerai pas !

Que d'aventures ! A neuf heures du matin, j'entre dans un appartement que m'avait indiqué le concierge... gagné par moi... Je pénètre dans la chambre... une petite voix flûtée me demande, à travers les rideaux de l'alcôve : « Que voulez-vous, monsieur ? — Etre embrassé par vous, belle dame ! — Mille tonnerres ! Voulez-vous que je vous flanque par l'escalier ! » Et une tête masculine paraît menaçante !... Oh ! l'escalier, je le dégringole, et j'arrive, toujours courant, dans une autre maison. La dame est brune, tout ce qu'on peut voir de plus piquant comme brune !... J'étais près d'être embrassé... On sonne !... que devenir ?... Le fiancé ! le baron de je ne sais trop quoi ?... La soubrette me précipite dans un cabinet... de toilette, hâtons-nous de le dire ! La visite se prolongeant, j'inspecte les petits onguents, les petits pots, les petites poudres, les petits flacons... Que lis-je, sur un petit flacon ?... Eau athénienne ! Teinture inaltérable à l'usage des cheveux carottes. » Ciel ! ma brune est carotte ! ! ! Je m'oriente... et je réussis à m'éclipser avant qu'on vienne me délivrer... « Oh ! madame ! disais-je à la neuvième brune, les admirables cheveux noirs ! ils me rappellent l'aile du corbeau ! embrassez-moi !... — Jamais ! — Au nom du ciel !... » et à travers les guéridons, les fauteuils et le canapé, je jouais la scène scabreuse des « Intimes... » lorsque... dans un mouvement trop brusque !... les beaux cheveux noirs... me restent tous dans la main ! ma brune, ravagée par une calvitie précoce, n'offrait à mes regards hébétés qu'un crâne d'académicien !... Dix-sept aventures de ce calibre !... je suis ahuri... anéanti... je ne vois plus que des femmes brunes !... partout !... toujours ! Toutes sortes de perruques brunes, depuis l'aile du corbeau jusqu'au châtain le plus clair, tourbillonnent devant moi !... « Madame est brune ?... demandai-je, rue de Bellechasse, à un cuirassier acajou. — « Madame est brune ? » ai-je demandé, sur un pont, à un

invalide de la grande armée !... Tantôt encore, rue Caumartin, dans une voiture lancée à toute bride... — On vient.

SCÈNE IV

THÉOBALD, HENRIETTE, FRÉDÉRIQUE.

HENRIETTE, bas à Frédéricque.

Tu le veux ?

FRÉDÉRIQUE, bas.

Absolument.

THÉOBALD, à part.

Comment débiterai-je ?

FRÉDÉRIQUE, à part.

Henriette ne sait rien ! Je m'assieds. Donnez-moi la comédie... et vous, mon futur, attention, je vous juge.

HENRIETTE.

Vous me demandez... me voici, monsieur, et en vous faisant observer tout ce que votre insistance a de déplaisant, je vous demande, moi : « Que voulez-vous ? »

THÉOBALD.

Pardon, madame, est-ce que votre femme de chambre va rester là?...

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

THÉOBALD.

Ah !... (A part.) Elle me gêne, la bonne ! elle a une manière de me regarder en dessous. (Bas à Frédéricque.) Tu ne l'as pas influencée

FRÉDÉRIQUE, bas.

Je vous jure que non.

THÉOBALD.

Allons, soyons audacieux !... (Henriette est assise, il va à elle les bras ouverts.) Oh ! madame, embrassez-moi !

HENRIETTE, se levant.

Monsieur !

THÉOBALD.

Madame, je n'ai pas l'honneur de vous être connu.

HENRIETTE.

En effet.

THÉOBALD.

Et cependant, je vous dis : « Embrassez-moi ! » comme cela, tout simplement... c'est que je vous apporte une bonne nouvelle... une nouvelle qui vous fera bondir de joie... et quand vous la connaîtrez... vous me sauterez au cou, en vous écriant : « Oh ! quel bonheur ! » Eh ! bien, madame, écriez-vous : « Oh ! quel bonheur ! » Sautez-moi au cou, et je vous dirai...

HENRIETTE, indignée.

Monsieur, ce langage. (A Frédérique.) Où m'as-tu embarquée encore, toi ?

FRÉDÉRIQUE, à part.

Elle est sérieusement indignée ! (Haut.) Dites votre nouvelle et on vous embrassera.

HENRIETTE.

Frédérique !... mademoiselle !...

THÉOBALD.

Cette nouvelle, madame, est relative à un fait que vous avez peut-être oublié... Vous souvient-il de... Trébuchard ?

HENRIETTE.

Monsieur, je suis lasse...

THÉOBALD.

Trébuchard... le père... était le propre cousin du cousin... des... le nom me viendra tout à l'heure... les... enfin... vos cousins germains. D'un mariage fort heureux, du reste, Trébuchard eut deux fils...

FRÉDÉRIQUE.

« Seul espoir de sa vie! » *Il Trovatore.*

THÉOBALD.

Précisément!... mais vous ne m'aidez pas, madame... vous avez oublié!... Le plus jeune des Trébuchard fils fut pris à l'âge de seize ans... d'un goût passionné pour les arts et la numismatique... (A part.) Bon! voilà que je pille les *Deux Aveugles*. (Haut.) Il partit pour le Canada, et son navire ayant fait naufrage, on n'eut jamais plus de ses nouvelles.

HENRIETTE.

Je vous demande en quoi cela peut m'intéresser?

THÉOBALD.

C'est l'histoire de votre cousin, madame. Ce jeune naufragé s'était sauvé sur une cage à poulets... et après huit jours de navigation, privé de nourriture, il avait été jeté inanimé sur une plage déserte.

FRÉDÉRIQUE.

Dites, monsieur. Vous nous contez *Robinson Crusé*

HENRIETTE.

Conclurez-vous enfin?

THÉOBALD.

Eh! bien, madame, embrassez-moi!

HENRIETTE.

Encore!

THÉOBALD.

Embrassez le Robinson de votre famille!... Oui! chère cousine, je suis ce Trébuchard voyageur, je...

HENRIETTE.

J'ignore, monsieur, où vous voulez en venir avec tous ces contes saugrenus... Je ne connais pas de Trébuchard dans ma famille, et je vous réitère ma prière de vous retirer.

THÉOBALD, bas à Frédérique.

Tu l'as influencée ?

FRÉDÉRIQUE, bas.

Non, je vous le jure.

THÉOBALD, à part.

Diable... deux cordes brisées à mon arc!... essayons d'une troisième. (Haut.) Connaissez-vous le fleuve Azur, madame ?

HENRIETTE, avec humeur.

Non!

THÉOBALD.

C'est un bien beau fleuve!... il coule à des milliers de lieues de Paris... dans une île sauvage... qui ne figure pas sur la carte... parce qu'on ne l'a pas encore découverte... Cette île attend son Christophe Colomb.

FRÉDÉRIQUE.

Vous devriez partir à sa recherche, vous, monsieur Trébuchard.

THÉOBALD.

Mademoiselle!... Ces peuplades... anthropophages d'ailleurs... peu soucieuses du développement de l'intelligence dans leur... société... sérieusement abruties, se préoccupent uniquement de la beauté physique de leur race...

HENRIETTE.

Eh! monsieur!...

FRÉDÉRIQUE.

Laissez-le dire, madame, tout cela est fort intéressant.

THÉOBALD.

N'est-ce pas?... Parmi les nouveaux-nés, d'un mois à six des magistrats intègres se livrent à un triage consciencieux, dont le but est d'envoyer en nourrice les individus bien conformés... et d'abandonner au courant du fleuve Azur...

FRÉDÉRIQUE.

Jaune!

THÉOBALD.

Azur, et jaune!... ceux de ces intéressants babies qui ne jouissent pas d'une structure académique!...

FRÉDÉRIQUE.

Je m'étonne qu'on connaisse cette coutume avant d'avoir découvert l'île.

THÉOBALD.

C'est bien simple cependant! un de ces babies... des plus mal conformés... avait une tendre mère qui... prévoyant le sort de son rejeton... le mit dans un berceau fait d'écorce de mancenillier... et l'exposa...

FRÉDÉRIQUE.

Sur le Nil... c'est Moïse!

THÉOBALD, bas à Frédérique.

Tais-toi donc! (Haut.) En effet, madame, mon histoire rappelle étonnamment celle de ce législateur hébreu!... Comme lui, mon petit sauvage fut sauvé des eaux...

FRÉDÉRIQUE.

Par la fille de Pharaon...

THÉOBALD.

Non, par une baleinière en expédition sur les bancs de Terre-Neuve... L'enfant raconta...

FRÉDÉRIQUE.

Pardon, monsieur, sa mère l'avait exposé nouveau-né, et quand on le recueillit...

THÉOBALD

Il avait grandi!... L'enfant raconta ses malheurs...

FRÉDÉRIQUE.

Dans quelle langue?

THÉOBALD.

Dans sa langue maternelle... accompagnée d'une mimique, qui la mit à la portée de l'équipage suédois!... Il s'est, depuis, fondé une œuvre...

FRÉDÉRIQUE.

L'œuvre des petits Chinois.

THÉOBALD.

Une œuvre analogue!... un navire est frété, et guidés par ce jeune étranger, nous allons partir à la recherche de son île natale!

FRÉDÉRIQUE, à part.

Que de frais d'imagination! je le plains vraiment.

THÉOBALD.

Alors, madame, connaissant votre inépuisable charité..

HENRIETTE.

Eh! que ne le disiez-vous, monsieur? Je n'ai pas écouté cette histoire inventée à plaisir... mais peu importe!... il s'agit d'une aumône, prenez ces vingt francs et laissez nous!

THÉOBALD.

Vingt francs, madame, vingt francs, pour équiper ce navire, et suivre ce jeune anthropophage à la découverte du sol qui l'a vu naître... et de la mère qui l'a exposé!

HENRIETTE.

Alors, monsieur...

THÉOBALD.

Non, madame!... je suis puissamment riche, j'ai des millions, je les remue à la pelle, les millions... seul, j'ai conçu l'œuvre, seul je l'exécuterai... mais ma charité n'est pas égoïste, j'y veux associer toutes les Parisiennes...

FRÉDÉRIQUE.

Brunes!

THÉOBALD.

Et voici comment : un baiser vaut cent mille francs.

HENRIETTE.

Monsieur, ou vous êtes insensé...

FRÉDÉRIQUE.

On le serait à moins.

HENRIETTE.

Ou vous avez un but!

THÉOBALD.

J'ai un but. Sacrebleu, le temps galope, et vous me faites vous débiter des sornettes...

FRÉDÉRIQUE.

Qui n'ont aucun succès!

THÉOBALD.

Eh! bien, madame, je jette mon masque d'ange a bonne nouvelle, de cousin Crusôé... et de nabab philanthropo-

phage!... Jouons franc jeu! Je suis un bon bourgeois de cette bonne ville... comme on disait au bon temps de ce bon roi Louis le Hutin de joyeuse mémoire; j'ai assez de rentes, pour ne rien faire... pas même de folles dépenses!... Je m'appelle... comme vous voudrez!... je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je ne vous connais pas... mais j'ai parié que vous m'embrasseriez... et sacrebleu! vous m'embrasserez.

HENRIETTE.

Détrompez-vous, monsieur, je suis une honnête femme...

THÉOBALD.

Eh! j'en suis convaincu... sans quoi je ne serais pas ici!... Une des clauses de ma gageure porte que la femme sera honnête; au cas contraire, où serait le mérite?... honnête et brune!... Vous réalisez merveilleusement ces deux conditions, et...

HENRIETTE.

Mais il est lâche de torturer ainsi une pauvre femme qui ne peut se défendre.

THÉOBALD.

Torturer!... Ah! fi! le vilain mot, madame!... pour un baiser que je vous demande!... Une pauvre femme qui ne peut se défendre... mais vous ne vous êtes que trop défendue... Quoi! vous résistez à toutes les extravagances de mon imagination!... La bonne nouvelle rate absolument... Vous repoussez l'accolade d'un cousin retour des Indes... et l'œuvre du fleuve Azur vous laisse froide!.. Vous appelez cela ne pas vous défendre?

HENRIETTE.

Encore un coup, monsieur, je vous jure que je ne vous embrasserai pas, et je vous supplie...

THÉOBALD.

J'attendrai, madame! on cède toujours devant un entête-

ment sublime. Je reste ici; je m'implante dans ce salon, je m'incruste sur ce tapis, je m'enracine sur ce canapé... Un baiser seul... ou l'aurore de demain me chassera de ces lieux!

HENRIETTE.

A moins que mon mari...

THÉOBALD.

Vous avez un mari?

FRÉDÉRIQUE.

Nous avons un mari... en voyage, il est vrai!

HENRIETTE, bas.

Maladroite.

THÉOBALD.

En voyage?

HENRIETTE.

Oui, mais il arrive ce soir, et je l'attends d'un instant à l'autre! (A part.) Cette fois il partira.

THÉOBALD.

Ah! il arrive ce soir, d'un instant à l'autre... et il vous aime?

HENRIETTE.

Eperdument..

THÉOBALD.

Et il est jaloux?

FRÉDÉRIQUE.

Comme deux tigres!

THÉOBALD.

Ah! vous aviez un mari et vous ne le disiez pas!

HENRIETTE, feignant d'être effrayée.

Monsieur! s'il rentrait! vous me faites frémir:

THÉOBALD.

Ah! vous aviez un mari et vous ne le disiez pas!

HENRIETTE, même jeu.

Fuyez, au nom du ciel!... il ferait un malheur!...

THÉOBALD.

Ah! vous aviez un mari et vous ne le disiez pas!

HENRIETTE.

Mademoiselle, reconduisez monsieur.

THÉOBALD.

Me reconduire... jamais! j'attendrai monsieur votre mari...
à moins...

HENRIETTE.

Mais il vous tuerait.

THÉOBALD.

J'aime à croire qu'il vous tuerait aussi... je reste.

HENRIETTE, bas à Frédérique.

Frédérique.

FRÉDÉRIQUE, bas.

Allons, je viens à ton aide, (Elle lui parle à l'oreille.) n'est-ce pas?

HENRIETTE, bas.

A merveille. (Frédérique sort à droite.) Monsieur...

THÉOBALD.

Ah! vous êtes décidée?

HENRIETTE.

Trêve de plaisanteries!... retirez-vous de grâce, je tremble
que mon mari... (Comp de sonnette.) Ah!

THÉOBALD.

Sapristi!

LA COURSE AU BAISER

FRÉDÉRIQUE, rentre brusquement par le fond.

Ciel! madame!... c'est monsieur!... il faut ouvrir!

HENRIETTE, jouant la comédie.

Nous sommes perdus.

THÉOBALD.

Je pars!... embrassez-moi.

HENRIETTE.

Y songez-vous?

FRÉDÉRIQUE.

Monsieur va s'impatienter derrière la porte, je cours lui ouvrir... le retenir!... Vous, monsieur, par là!...

Elle lui montre la porte à droite et sort la lampe à la main par le fond.

THÉODALD, cherchant Henriette dans l'obscurité.

Je ne partirai pas, madame, avant que vous ayez accédé...

HENRIETTE.

Non!...

THÉOBALD.

Ou êtes-vous, madame? Oh! vous voulez mon trépas, vous avez soif de mon sang!... un baiser!... un seul... sans élan! je n'y tiens pas.

FRÉDÉRIQUE, elle est rentrée sur la pointe du pied, bas à Henriette.

Rien n'y fait? Laissez-nous un instant... je prendrai ta place...

HENRIETTE.

Toi?

FRÉDÉRIQUE.

Puisqu'il faut absolument qu'on l'embrasse!... je n'ai pas de mari, moi, c'est moins grave.

Henriette sort au fond, Théobald la cherchant toujours finit par saisir -
Frédérique, qui se laisse prendre et joue le personnage d'Henriette.

THÉOBALD.

Enfin, madame, je vous tiens ! J'ignore ce que fait votre mari dans l'antichambre... mais je m'attends à voir bondir ici ce tigre jaloux... et pourtant... je reste.

FRÉDÉRIQUE, déguisant sa voix.

Dois-je trahir mes devoirs pour sauver ma réputation ?

THÉOBALD.

Vous le devez.

FRÉDÉRIQUE.

Eh ! bien, puisque vous l'exigez...

THÉOBALD.

Je l'exige.

FRÉDÉRIQUE.

Puisque c'est le seul moyen de me débarrasser de vous...

THÉOBALD.

C'est le seul moyen.

FRÉDÉRIQUE.

Avec toutes les répugnances possibles...

THÉOBALD.

Toutes les répugnances que vous voudrez.

FRÉDÉRIQUE.

Partez donc.

Elle l'embrasse sur le front.

THÉOBALD.

J'ai gagné.

Il va pour sortir à droite, suivi de Frédérique, quand la porte du fond s'ouvre. — Parait Henriette la lampe à la main, jour

HENRIETTE.

Est-il parti ?

THÉOBALD.

C'était la bonne !... Non, madame, il n'est pas parti, il ne partira pas ! Ah ! vous me jouez la comédie du retour du mari, et, dans l'obscurité où vous me plongez, vous me faites embrasser par la chambrière... Elle est blonde, il est vrai, la couleur que j'aime, mais mon pari demande une brune, et une femme de condition... et non pas en condition !... Je reste, madame, et cette fois, (Il va fermer les portes.) on n'emportera plus les lumières.

FRÉDÉRIQUE, à part.

Quel enragé !

THÉOBALD.

Il serait pourtant si facile, madame, de m'accorder...

FRÉDÉRIQUE, à part.

Il s'en ira.

Elle avance la pendule.

HENRIETTE.

Eh ! monsieur, savez-vous ce que vous demandez ?

THÉOBALD.

Parfaitement : Je tends ma joue... vous avancez vos lèvres... elles effleurent mon épiderme... un son léger retentit... et voilà tout !... Pourquoi pas ?... Quel mal voyez-vous là-dedans ? Tenez, madame, c'est délicat à dire... et pourtant ceci vous rassurera : je n'aime pas les femmes brunes... et je vous proteste que... je n'aurai pas plus de plaisir que vous-même.

HENRIETTE.

En vérité, s'il était deux heures après-midi, votre conversation me divertirait fort, mais je vous confesse qu'en ce moment... (Minuit sonne.) Minuit.

THÉOBALD.

Minuit !

FRÉDÉRIQUE.

Le terme fatal !

THÉOBALD.

J'ai perdu mon pari!... Madame, il ne me reste qu'à vous demander pardon de mes importunités... à cette heure je n'ai plus le moindre désir d'être embrassé.

HENRIETTE.

C'est fort heureux.

THÉOBALD.

Vous n'êtes plus pour moi qu'une personne très respectable... mais dont les cheveux sont d'une couleur qui m'est antipathique! Veuillez recevoir mes excuses, madame... je suis désolé de vous avoir fait veiller aussi tard... et de vous avoir rendue la victime d'une gageure... insensée, bien que je ne sois pas échappé de Bicêtre... Je vous dois mon nom : Théobald Louvier.

HENRIETTE.

Monsieur Louvier!

FRÉDÉRIQUE.

Eh oui!

HENRIETTE.

Tu l'avais reconnu, et tu ne me le disais pas

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'était plus drôle.

THÉOBALD.

Pardon, madame, votre femme de chambre m'avait reconnu?

FRÉDÉRIQUE.

Certainement!... une confiance en vaut une autre! je vous dois mon nom aussi : Frédérique Dupuis.

Elle retire son tablier et son bonnet.

THÉOBALD.

Mademoiselle Dupuis!... ma fiancée!... Qu'ai-je fait? et devant vous?

HENRIETTE.

Elle adore les originaux.

THÉOBALD.

Oh! alors, alors, mademoiselle Dupuis!... Eh! oui, je vous reconnais à présent.

FRÉDÉRIQUE.

Ah!

THÉOBALD.

J'ai eu le plaisir de danser avec vous.

FRÉDÉRIQUE.

L'hiver dernier...

THÉOBALD.

Chez les Berthomieux...

FRÉDÉRIQUE.

Un quadrille...

THÉOBALD.

Et je me souviens que je fus charmé de votre esprit!... Ah! mademoiselle, c'est vous que j'épouse, vous à qui je serai présenté bientôt!...

FRÉDÉRIQUE.

La présentation sera toute faite!...

THÉOBALD.

Oh! bizarre, étrange, invraisemblable!... C'est vous... et je vous ai prise pour la bonne!... ciel! et je vous ai tutoyée!...

FRÉDÉRIQUE.

Je vous ai bien embrassé, moi!

THÉOBALD.

C'est vrai... et j'en étais furieux!...

FRÉDÉRIQUE.

Embrasser un jeune homme...

THÉOBALD.

Sur le front de son mari futur! Le roi de France oubliera l'injure faite au duc d'Orléans... Ah! mais pardon, madame, nous causons, nous causons devant vous, je suis d'une étourderie... Chez qui donc êtes-vous ici, mademoiselle Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Mais chez ma sœur.

THÉOBALD.

Votre sœur?... Ah! oui! Berthomieux m'avait dit... oh! quelle tête! quelle tête! Ah! madame me pardonneriez-vous?

HENRIETTE.

De tout mon cœur!

THÉOBALD.

Madame ma belle-sœur! c'est vous que j'ai torturée si longtemps!... suis-je assez confus!... Et moi qui ne savais pas... Si je m'étais nommé? dame! on peut bien embrasser un beau-frère... et alors je gagnais mon pari!

HENRIETTE.

Vous y pensez encore?

THÉOBALD.

Oh! bien peu! oui, parbleu, Berthomieux m'avait dit : une sœur... madame...

HENRIET

Petite cousine de Trébuchard.

THÉOBALD.

Ah ! c'est méchant ! non, madame, aidez-moi, je vous prie...
madame?...

FRÉDÉRIQUE.

Madame Lambert.

THÉOBALD.

Lambert, Lambert, attendez-donc ; j'ai, dans ma poche,
une carte de ce nom ! (il prend la carte et lit.) « André Lam-
bert. »

HENRIETTE.

C'est mon mari !

THÉOBALD.

Votre mari ! Comment, j'ai sauvé votre mari ?

HENRIETTE.

Sauvé ?

FRÉDÉRIQUE.

Ton mari ?

THÉOBALD.

Oui, madame, sauvé... de ces mains que vous voyez ! Rue
Caumartin... à neuf heures et demie, un cheval emporté
traînait un fiacre au triple galop ! Je m'élançai à la tête du
quadrupède, je l'arrête. Tout roule pêle-mêle... le cheval, la
voiture, le cocher, une malle, moi-même... et un monsieur
qui s'écrie « Merci ! généreux inconnu ! vous m'avez sauvé
la vie !... merci ! — Il n'y a pas de quoi ! — Au con-
traire, l'heure du convoi me presse, je n'ai pas le temps de
vous peindre ma gratitude, mais voici ma carte... venez me
voir ! » On relève le fiacre... le cheval remonte sur ses pieds,
et repart entraînant la voiture avec une lenteur plus sage !..

HENRIETTE.

Ah ! monsieur, que m'apprenez-vous !

THÉOBALD.

Je plonge dans ma poche la carte que mon inconnu n'a donnée, regardant à peine le nom...

HENRIETTE.

Sans votre secours...

THÉOBALD.

J'ignore ce qui fut arrivé.

HENRIETTE.

Mon pauvre André... que je vous suis reconnaissante, monsieur!... si vous saviez comme je l'aime, et c'est à vous que je dois son salut!... Vous... Ah! mon Dieu! je n'y tiens plus!

Elle lui saute au cou et l'embrasse.

THÉOBALD.

Madame, madame, oh! dix minutes plus tôt! dix minu...
(On entend une horloge voisine sonner lentement minuit.) Hein!... minuit!
cette pendule avance?

FRÉDÉRIQUE.

Oui... quand on pousse les aiguilles

THÉOBALD

C'était vous?

HENRIETTE.

Pour me débarrasser d'un importun!

THÉOBALD.

Elle avançait, mais alors j'ai gagné mon pari.

HENRIETTE.

Certes.

FRÉDÉRIQUE, lui donnant les deux cents francs qu'elle va prendre dans son
tablier.

Et voici l'enjeu de la bonne.

THÉOBALD.

La bonne?

HENRIETTE

Et vous, monsieur Louvier, qu'aviez-vous parié?

THÉOBALD.

Contre moi-même, madame, un diner... je m'inviterai
demain.

HENRIETTE.

Faisons autrement! Je prends votre jeu... j'ai perdu, et les
dettes de jeu se payant dans les vingt-quatre heures... nous
vous attendons à diner, demain, pour votre seconde entre-
vue.

FRÉDÉRIQUE.

Bonne sœur!

THÉOBALD.

Excellente sœur! Ah! je sens que je vais aimer les che-
veux noirs!...

HENRIETTE.

Sincèrement?

THÉOBALD.

Très sincèrement.

Il prend son chapeau, revient, lui baise la main.

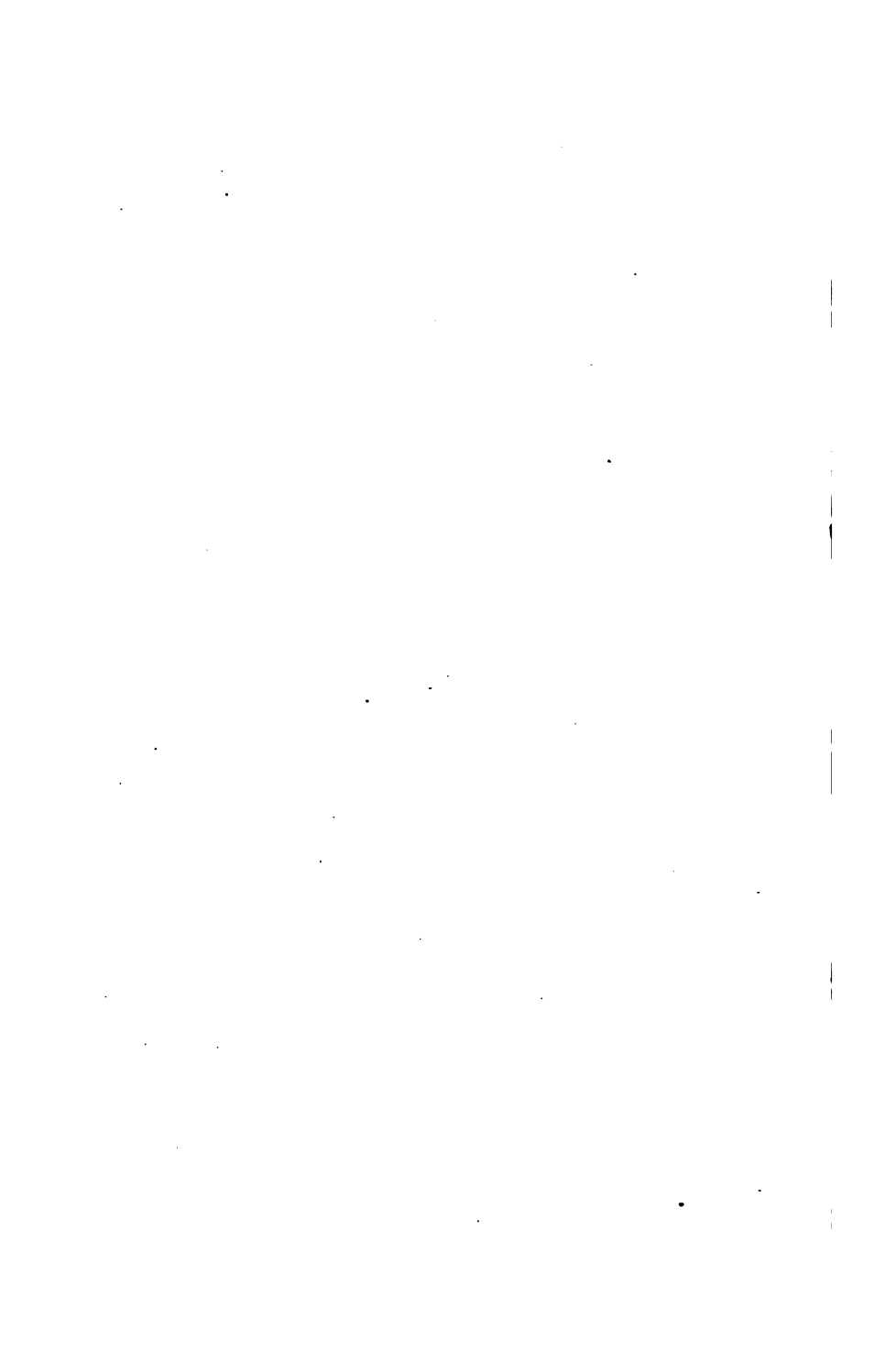
FRÉDÉRIQUE.

Et les cheveux blonds?

THÉOBALD.

C'est différent. (Il baise la main de Frédérique, va au fond, et de la porte.) Je les adore.

FIN DE LA COURSE AU BAISER



L'HOMME QUI A VOYAGÉ

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

LE VOYAGEUR M. COQUELIN CADE

L'HOMME QUI A VOYAGÉ

Il arrive en se frottant les mains.

J'ai mon billet; mes bagages sont enregistrés, y compris le perroquet et les quatre buanderies mécaniques que j'ai promis à mon ami Hernandez des îles du Cap Vert. J'ai une demi-heure à droguer; j'aime autant la perdre avec vous.

J'arrive ce matin à onze heures et demie, au lieu de dix heures cinquante sept, le train avait dix minutes de retard. Je devais déjeuner chez un ami intime. (Oh! j'avais fait ma toilette dans le train; j'en ai l'habitude. Quand on sait voyager!) Moi, avec un siphon d'eau de Seltz et une allumette, je prends un bain russe. Alors mon ami William déjeune à onze heures juste, non, pas William, c'est mon ami de Gibraltar, mais Dubois. (Je me trompe; vous savez, toujours en route.) Est-ce parce que j'étais en retard? il avait l'air froid. Pourtant, après, il est devenu très gentil, et le déjeuner aurait été charmant pour moi, si on pouvait entendre et voir certaines choses tranquillement. Moi, je ne peux pas, c'est plus fort que moi.

On sert des sardines, des œufs à la coque. Sur la boîte de sardines il y avait le nom de je ne sais qui à Nantes, et puis le vin, c'était du bourgogne. Or, mon ami Dubois est né rue Beaubourg, il n'en est guère sorti, et il n'a jamais été à Nantes, ni en Bourgogne, il n'y connaît rien. Alors pour-

quoi sert-il ça chez lui? Les œufs à la coque, il les connaît, on en mange partout ; c'est pour ça que je me suis contenu ; je n'ai rien dit ; j'ai même causé d'autre chose, j'ai raconté quelques-uns de mes voyages. Par exemple j'ai raconté une... non, ce n'est pas une histoire, c'est une observation : un jour j'étais en Poméranie, non, en Herzégovine, dans un petit endroit auprès de Pesth... alors ce n'était pas en Herzégovine, non, je confonds, c'était en Crimée, c'est ça, en Crimée. J'étais sur une route où j'ai vu un paysan ; vous savez de ces gens qui travaillent la terre ; la terre où on plante et où ça pousse (il faut voyager pour avoir une idée de ça). Ce paysan plantait des choux ; eh bien, c'était curieux de voir comme il plantait ses choux, il les plantait... il avait un geste... enfin on sentait là toutes les mœurs, toute la couleur locale de la Sicile, non, je veux dire de l'Herzégovine.

— Je ne sais pas pourquoi, à mesure que je parlais Dubois paraissait nerveux, ennuyé. Ce garçon-là n'a pas voyagé, il n'a pas acquis la souplesse de caractère que donnent les voyages. Je vous assure que si j'ai des enfants je les ferai voyager tout de suite et tout le temps sans s'arrêter. Le déjeuner continuait donc, on apporte un tas de choses, des côtelettes de mouton, je ne sais quoi ; il y avait du poivre sur les côtelettes, le poivre était bon, c'est vrai et je m'y connais. J'ai été à Cayenne où on exporte mille tonnes de poivre par an ; il faut voir éternuer les porteurs! — Dubois mangeait ses côtelettes avec un air comme ça, sans douter de rien. Ça m'agaçait, mais enfin je me suis contenu et j'ai parlé d'autre chose. Ils étaient en train de parler d'une Vénus de Milo qui a les bras cassés. Ils avaient l'air de trouver drôle que je ne l'aie jamais vue. Moi j'ai été à Milo, (ils n'y ont pas été eux,) et je n'ai pas vu de Vénus ; elle est à Paris ; ce n'est pas étonnant ; je ne reste pas à Paris, moi ; je ne suis pas un champion comme eux. Et puis cette Vénus, qu'est-ce que c'est que ça? Ils me l'ont décrite. Ce n'est pas parce qu'elle n'a pas

de bras; c'est un accident, ce n'est pas sa faute; et puis j'ai vu tant de choses cassées dans mes voyages. Mais comment est-elle cette Vénus? Ils m'ont dit qu'elle avait à peu près deux mètres cinquante. (Il pousse de rire.) Venir me parler d'une statue qui a deux mètres cinquante de hauteur à moi, qui suis passé à Karakoroum, dans le centre de l'Asie, où il y a une statue de Bouddha qui a cent quatre mètres de hauteur sur soixante-cinq de largeur! Venez donc me parler de sculpture à présent. Ils me regardaient entre eux; je sentais que ça allait mal. Pourtant Dubois faisait gentiment les choses, on a débouché du champagne. Il y avait deux individus au déjeuner qui parlaient anglais à moins que ce soit espagnol; je ne sais pas, je n'ai pas le temps d'apprendre aucune langue; je ne fais que passer dans les pays. Pourtant c'est précieux d'apprendre quelques mots des langues étrangères, ça élargit les idées. Ainsi moi, avant d'avoir voyagé j'étais un imbécile, absolument un imbécile. C'est très curieux les langues, je n'en sais aucune cependant; tenez, en voyageant dans le Tyrol, non dans le duché de Wurtzbourg, j'ai appris un mot, ce mot-là.. oui c'est ça : Strumpf (prononcez *chtrommpf*) ça veut dire... euh! euh! enfin c'est intraduisible, il faut avoir été dans le pays pour comprendre ça! Je leur racontais tout ça et bien d'autres choses, car vous savez quand on a fait des voyages, on en sait des histoires!

On a apporté le dessert, des fruits, du fromage, tenez! du Hollande : c'était trop fort... pas le Hollande, mais le procédé. J'ai dit à Dubois : Avez-vous été en Hollande? Connaissez-vous ce pays avec ses canaux, avec ses théières si bien récurées: tout le monde s'y mire et paraît joufflu, les femmes enceintes s'y regardent et font des enfants joufflus, moi-même je m'y trouvais joufflu, et tenez, même le fromage de Hollande, il est joufflu! Non, vous ne le connaissez pas? Alors je trouve inconvenant que vous serviez du fromage de Hollande chez vous! Il m'a répondu aigrement (il n'a jamais voyagé, ça se comprend), et puis on a crié, on a étouffé

ma voix, on a apporté le café, les liqueurs, les cigares. Du café à moi, qui ai traversé l'Arabie dans tous les sens ! Passe pour le café, mais j'ai demandé à Dubois, doucement, oh ! très doucement : Avez-vous été à la grande Chartreuse ? Il y avait de la chartreuse sur la table. Il m'a répondu que non. Je le savais. — Et ces cigares ? de la Havane. (Fort.) De la Havane ? C'est vrai, ils sont de la Havane, moi je le dis parce que je m'y connais. Mais vous, vous mentez en disant qu'ils sont de la Havane, parce que vous n'avez pas été à la Havane. Moi j'ai été à la Havane, j'y ai eu la fièvre jaune : donc, vous êtes un menteur, un misérable et un lâche !... Oui j'ai dit un lâche, je ne pouvais me retenir ; j'ai été vif, mais j'ai été juste. Voyez-vous, quand on a voyagé, le sang remue facilement, le sang voyage. Il a eu l'air étonné. Je lui ai lancé un verre plein de kirsch à la figure comme ça se fait à Valladolid, non je me trompe à Scutari ! Il a pâli, s'est levé, et moi j'ai sauté sur mon chapeau, pendant qu'il m'envoyait des coups de pied par derrière (vous savez, comme font les Ecossais). Il m'a fait suivre par deux individus, — ses témoins — des gens qui n'avaient jamais été en Amérique ! Je me suis enveloppé dans ma dignité et je leur ai donné rendez-vous ici-même à minuit cinquante-trois pour nous battre dans la nuit comme les Patagons ; mais je prends le train à onze heures quarante-neuf (c'est le duel persan) ; il est onze heures quarante-quatre, je me sauve.

Il part.

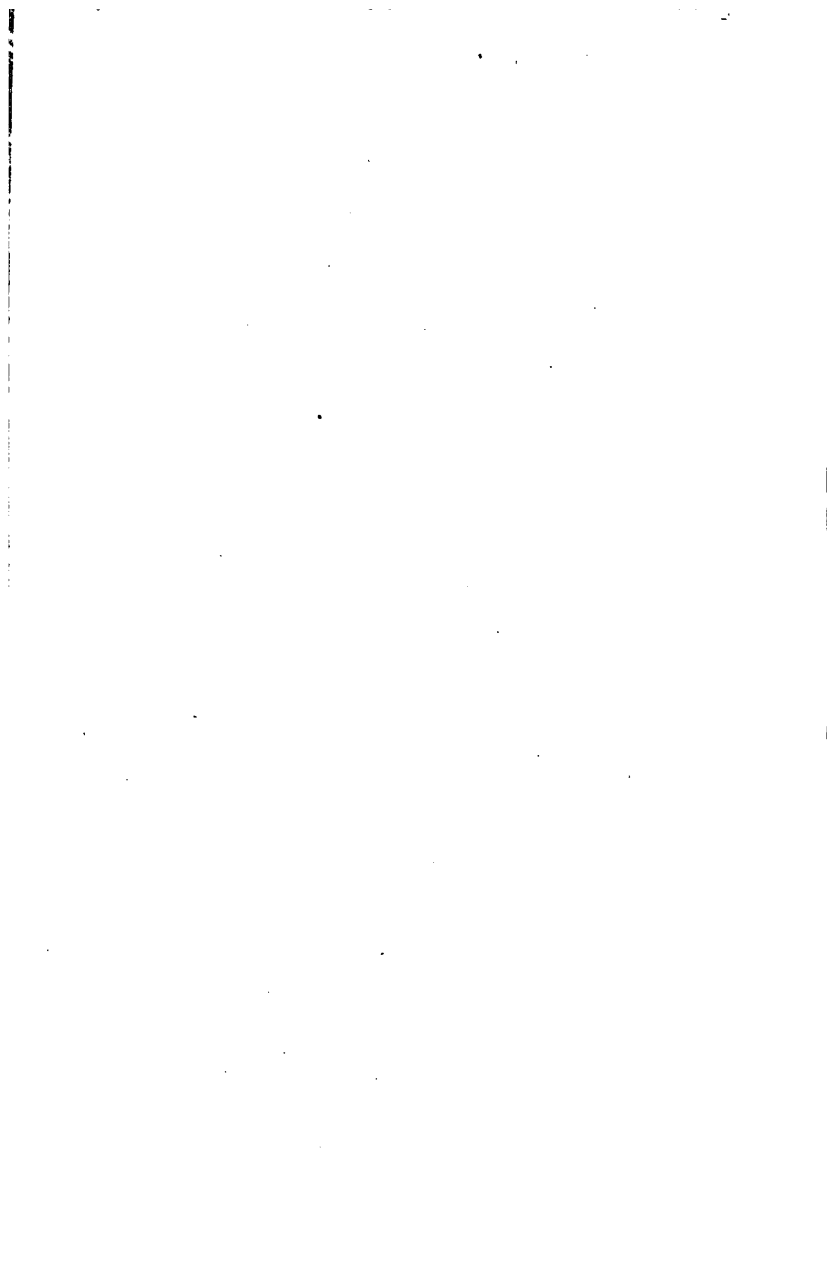
LE VERRON

SAYNÈTE EN VERS

PAR

M. PONTSEVREZ

Dite par mademoiselle Reichemberg.



LE VERROU

chambre d'hôtel, sans lit ; porte au fond. — Fauteuils. Jeanne endormie sur une chaise longue ; costume de voyage en désordre. — Près d'elle une table sur laquelle une lampe allumée, éclairant son visage.

Elle s'éveille.

Je crois que j'ai dormi ! — Mon Dieu, j'étais si lasse
Et je dois être laide.

Prenant un miroir sur la table

Ah ! voyons : cette glace

Dira la vérité : je n'ai pas mauvais teint,

S'enveloppant d'un châle.

Mais j'ai froid ; il est tard, et le feu s'est éteint.

Se levant

Et puis j'ai fait un rêve, un rêve bien étrange,

Et point trop déplaisant. — J'ai beau vouloir être ange,

C'est si bon de dormir, qu'il a pu s'achever

Malgré... Non c'est honteux !... Honteux ? mais quelle honte ?

C'est mon mari !... pourtant pas assez à son compte.

Mais peut-on à son choix rêver, ne pas rêver ?

Je voudrais bien savoir ce qu'il pense à cette heure,

Là, dans sa chambre, seul. — Il croyait m'obtenir

Sans peine, sans effort, qu'il n'avait qu'à venir

Pour vaincre, et m'emporter au fond de sa demeure

Ainsi qu'un loup ravit un jeune et tendre agneau
 Et le dévore en paix dans la forêt profonde !
 — Il paraît qu'il avait ce droit aux yeux du monde,
 Pour m'avoir ce matin au doigt passé l'anneau ;
 — C'est un anneau toujours qui commence une chaîne,
 Mais je me défendrai, moi ; la femme-roseau
 Se rebelle et combat contre le mari-chêne !

Harangüés par l'adjoint, par le curé bénis,
 Nous touchons à la fin de cette longue scène :
 Sur moi se précipite une foule d'amis,
 On m'entoure, on m'accable, on m'embrasse, on m'entraîne ;
 Une tante tout bas me dit des mots affreux :
 Puis on me jette aux bras d'un inconnu, d'un homme
 Dont à peine je sais de quel nom il se nomme ;
 Et les niais disaient : « Les gentils amoureux ! »

S'asseyant dans un fauteuil sur le devant de la scène.

Amoureux ! non vraiment, mais nous aurions dû l'être
 Puisqu'on nous mariait. — Lui, tout rempli d'égards,
 Lança des mots charmants et de brûlants regards.
 Mais il eut trop le soin de le faire paraître,
 Et je ne fus point prise à tous ces faux semblants
 De soupirs, et de lèvres emmiellée, et d'yeux blancs ;
 Ce n'est que de vingt jours que datait ce beau zèle ;
 Il m'avait vue au bal cet hiver quatre fois,
 Et pour faire sa cour, de sa plus douce voix
 Il me dit : « Il fait chaud, ce soir, mademoiselle ! »
 Et je lui répondis : — Oh ! oui, monsieur, bien chaud. »
 — C'est ainsi que l'on cause entre gens comme il faut.
 Et c'est là tout ce que nous savions l'un de l'autre :

D'un ton navré.

Et cela suffisait ! —

Vivement.

Sur la route de Tours,
 Le soir même roulaient nos récentes amours.

Se relevant avec animation.

Mais si vous avez cru qu'ainsi je serais vôtre,
Monsieur, qui m'épousez, il vous faut décompter
Et quelque peu songer à me mieux mériter.

Se calmant.

Aussi dans cet hôtel à peine débarquée
J'ai séparé ma vie et mon appartement
De la sienne et du sien :

Montrant la porte.

La frontière marquée
Ne serait certes pas franchie impunément.

Imitant la voix du mari.

— Vous m'infligez, dit-il, une bien grosse peine
Je ne saurai dormir!... —

Ton dépité.

Oh ! pour moi, c'est charmant :

Avec demi-colère.

Pour qu'il dorme, il lui faut...

Ironiquement.

Comme je suis sans haine,

Je lui laissai la chambre où se trouve le lit.
Il répète qu'il m'aime ; — après tout, c'est possible :
Il demande un baiser, un seul, un tout petit :
Je lui montrai la porte, et je fus inflexible.
Alors il s'inclina froidement, et sortit.
Porte close, sans bruit, je me suis installée

S'accommodant sur la chaise longue,

Da ns ce moelleux fauteuil ; puis j'ai fermé les yeux
Et mon âme aussitôt d'un bond s'en est allée
D'ans le pays du rêve, — et du rêve joyeux.

Modestement.

J'éprouvai, je l'avoue une joie inconnue :
Il était à genoux ; il me prenait la main,
Tendre et respectueux, et d'une voix émue
Me priait d'accepter de bon cœur cet hymen ;

D'être mieux que de nom son épouse, sa femme,
 De croire à son amour, sincère autant que grand,
 Et de n'éteindre pas les ardeurs de sa flamme
 Par mon mépris glacé : — du reste me jurant
 Qu'il est prêt à mourir plutôt qu'à me déplaire.

— Mais je sais que l'on dit cela sans le penser,
 Qu'ils ont soin pour mourir de ne pas se presser ;
 Car morts, ils n'ont souci ni de notre colère
 Ni de notre pardon ; — ce n'est pas notre amour
 Qui leur rendrait la vie, et la vie a du charme,

Et la mort semble noire auprès des feux du jour !
 Lui, du fond de ses yeux sut tirer une larme,
 Et la tête en arrière, et les bras en avant,
 Sans force, il bégayait, les sanglots soulevant
 Sa puissante poitrine !

— Oh ! c'est touchant en somme ;

Et puis je n'avais vu jamais pleurer un homme.

— Dans mon rêve, il pleurait de vrais pleurs !

Emus.
 Malgré moi,

Je me trouble, je tremble, et me sens attendrie,
 Et me mets à pleurer aussi de bonne foi ;
 Mais quelque chose alors en mon âme me crie
 De résister, de vaincre et ses sens et les miens ;
 Ainsi que dans le rêve une confuse image
 Un instant s'interpose entre nous. Je contiens
 Mon indiscret émoi qui me met au visage
 La rougeur : il aurait pu fort bien supposer
 Que je capitulais. Je détourne la tête
 Pour lui cacher mes pleurs ; — mais déronde complète :
 Nos bouches se heurtant se donnent un baiser.
 Un baiser ! eh bien ! oui, — ce n'est pas qu'imbécile,
 Distracte, ma pudeur se résigne à laisser
 Ce monstre recueillir un triomphe facile.
 Non : — mais je ne sais pas comment cela se fit :
 C'est si bizarre un rêve ; — et comptant en moi-même

Je jugeai ce baiser non perte mais profit.
 J'avais enfin reçu de l'amour le baptême ;
 En rêve, oh ! seulement en rêve !...

Mon mari

Alors me parut, beau, caressant, mais solide,
 Non pas un pâle humain de farine pétri,
 Sans nerf ni sang, tout prêt pour faire un invalide,
 Semblable à ces fruits secs et comme eux tôt flétri,
 Mais un bel homme, à l'œil hardi, d'une âme fière
 Avec qui, confiante, on ose s'embarquer
 Sur l'océan du monde et pour la vie entière,
 Car sachant le devoir il n'y saurait manquer.
 Ah ! mon rêve ! pourquoi n'es-tu donc qu'un vain rêve !
 Petit ballon léger qu'un coup d'épingle crève !

— Il était si charment que sans perversité
 Nulle femme n'aurait plus longtemps résisté.
 Je restais là pourtant, immobile, en silence,
 Ne lui permettant rien ; — mais lui, se redressa,
 Et brusquement, ici, sur le cou, me baisa !
 — Et jelui sus bon gré de cette violence :
 Dans mon âme l'amour insinuait son feu ;

Se levant brusquement, d'un ton effrayé, puis colère.

Mais, ce rêve ?... vraiment... maintenant que j'y pense,
 Serait-ce par malheur une réalité ?

Oh ! ce serait du crime et de l'impiété !
 Je dormais ; il osa me faire cette offense.
 Ma mémoire s'éclaire ! — Allons je rêve encor !
 Aussi comment dormir quand on garde un trésor ?
 Oh ! non, c'est une erreur ; je serais plutôt morte !
 Il faut qu'il soit entré, c'est certain, mais par où ?

Allant à la fenêtre.

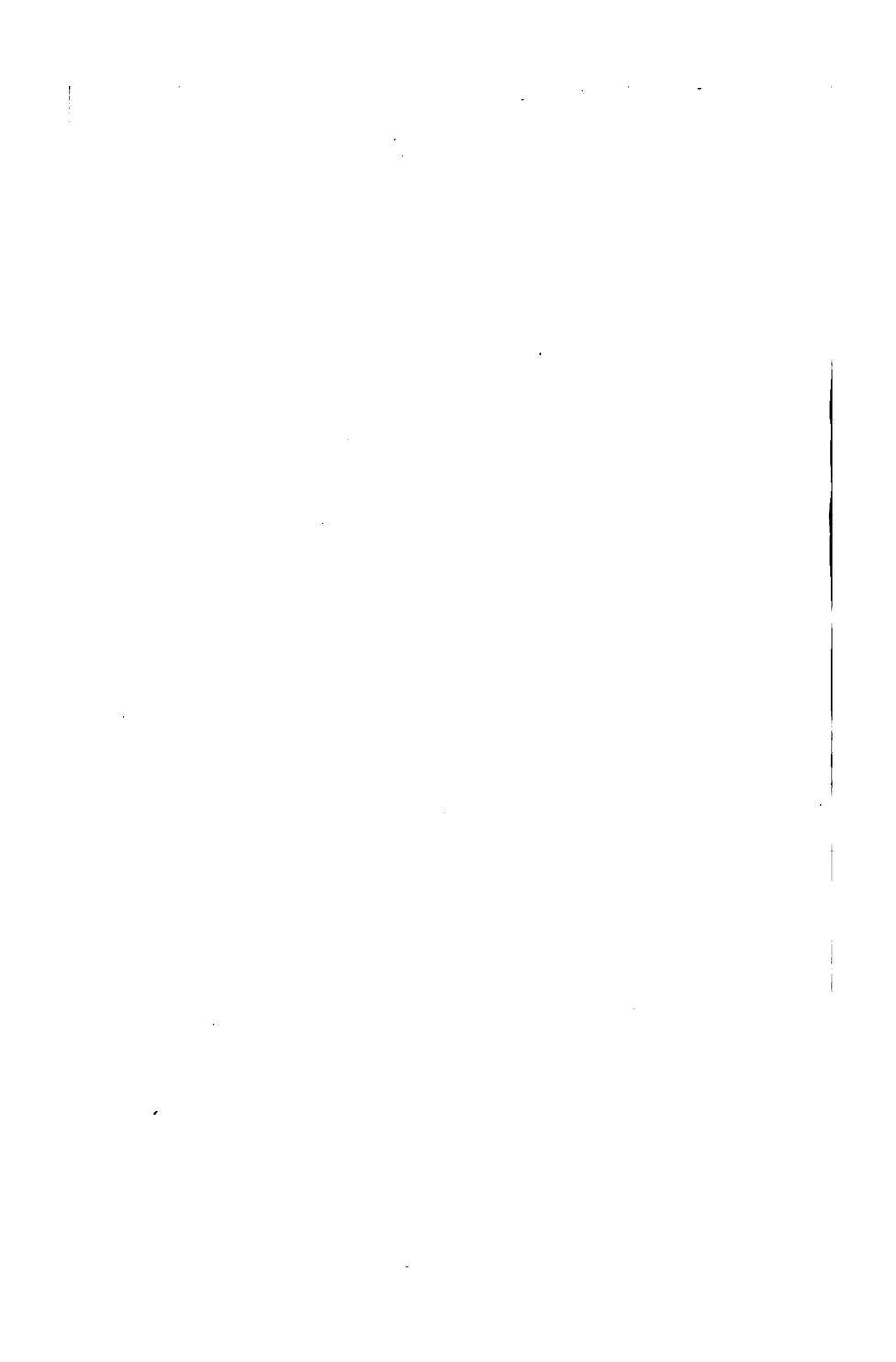
La fenêtre, fermée,

Puis à la porte.

Et bien close la porte..

Stupéfaite.

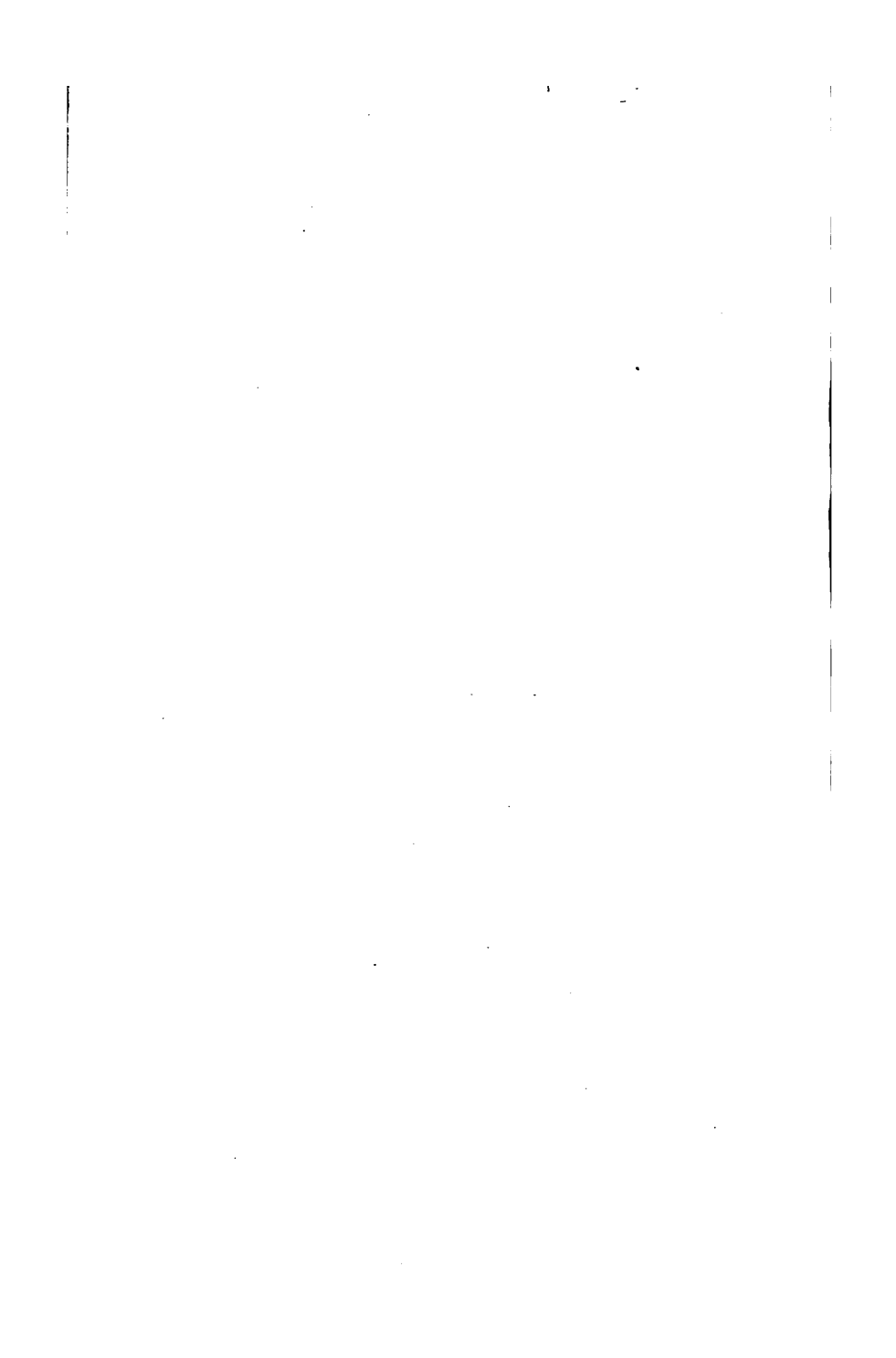
Dieu ! j'avais oublié de pousser le verrou.



LE MARCHAND DE MARRONS
DU COIN DE LA PLACE SAINT-PLACIDE

PAR

M. PAUL ARÈNE



LE MARCHAND DE MARRONS

DU COIN DE LA PLACE SAINT-PLACIDE

A mon ami Coquelin Cadet

Un homme nous heurta :

« — Espèce de butor ! » fit l'anthropologiste Penoutet, qui portait un chapeau Rubens.

« — Je ne suis pas un butor ! Je... je suis le marchand de marrons du coin de la place Saint-Placide. »

L'homme était gris, gris et Auvergnat ! nous passâmes ; et la caravane se dirigea vers le café Charles. — Vous savez bien, le café Charles, touchant le théâtre Bobino, tout au bout de la rue de Fleurus ?

Un joli café, le café Charles, à l'époque ; une jolie rue, la rue de Fleurus.

L'homme nous suivit au café Charles. Il nous suivit de loin, timide et lent, comme quelqu'un qui voudrait bien *en être* et qui n'ose. Il avait sans doute deviné des frères, et s'était pris pour nous d'une de ces affections instinctives et tenaces, spéciales aux chiens perdus et aux ivrognes incompris qui, tout à coup, se sentent douloureusement seuls au milieu des foules d'une grande ville.

Debout sur le trottoir d'en face, bleu sous le gaz dans son

costume de velours bleu, il regardait. Cela faisait peine ! Penoutet dit : « Si nous invitons le marchand de marrons ? » Le marchand de marrons retira avec politesse son grand chapeau couleur de charbon de bois, s'approcha, regarda un instant la compagnie, puis, découvrant subitement, dans le fourré de crins noirs qui lui servait de barbe, un large sourire pavé de dents blanches, il murmura d'un ton à la fois joyeux et confidentiel : « Vous ne savez pas ? Je suis le marchand de marrons du coin de la place Saint-Placide ! »

On le fit asseoir, on le fit taire, et, la bière arrivant, on l'oublia.

Vers les dix heures, Marc-Antoine, notre ami Marc-Antoine, proposa un punch chez lui, dans son atelier. Il était peintre, Marc-Antoine ! et dessinait des saints pour vitraux.

Son étonnante dextérité à traiter les sujets religieux permettait au gaillard de s'offrir journellement, et même d'offrir à ses amis toutes sortes de joies mondaines. Il avait toujours dans quelque armoire un litre de rhum, un citron, du sucre. Les jaloux l'appelaient le *bondieuzard*.

Nous marchâmes donc sur la rue Notre-Dame-des-Champs où se trouvait l'atelier de Marc-Antoine. L'atelier était fort meublé et ressemblait à une sacristie. On alluma le punch, on le ralluma ; et je vois encore mille petites flammes danser éperdument, violettes et bleues, dans les cristaux en chaquet d'un lustre d'église accroché au plafond.

Soudain Marc-Antoine, toujours préoccupé de son art, s'écria : « — Nom d'un chien ! le beau Saint-François que ça ferait ! » Et il montrait l'Auvergnat qui, fidèle à notre fortune, nous avait suivis et, seul dans un coin, se versait du punch sur la barbe. — « Passez-moi le froc ! » Justement un froc, loué la veille pour le modèle, pendait à la corne d'un chevalet. En un clin d'œil, la bure eut remplacé le velours bleu blanchissant aux coudes, et les sandales monastiques les lourds souliers ferrés de clous en pointe de

diamant. « — Je suis... » soupirait l'Auvergnat, un peu troublé. — Oui ! nous commençons à le savoir : tu es le marchand de marrons du coin de la place Saint-Placide. »

« — Mais non, là ! fait-il assez la blague d'un vrai capucin, cet animal ! »

Positivement, avec sa longue barbe, son sourire candide et ses yeux embroussaillés, il aurait eu bonne grâce pour marquer la pluie et le temps clair sur la planchette d'un baromètre. Seuls les cheveux drus et droits tout autour de la tête, comme les buis du mont Cantal, détonnaient dans l'harmonie monacale de l'ensemble.

« — Quel dommage, insinua quelqu'un, qu'il ne soit pas tondu en couronne ! »

L'observation parut juste ; nous le tondimes en couronne, La métamorphose était complète, le préfet du Puy de-Dôme lui-même aurait eu peine à reconnaître l'Auvergnat sous le capucin.

« — Allons à Bullier ! »

A cette proposition, le capucin ne répondit rien ; mais ses pieds nus sous les lanières de cuir esquissèrent un pas de bourrée. Par malheur, une consigne injuste nous ferma l'entrée de Bullier. Nous nous répandîmes alors, escortés de l'étonnement sympathique des populations, dans divers cafés et brasseries. Le quartier latin admira. On nous vit au *Cochon fidèle*, alors dans sa fleur ; à la *Salamandre*, bâtie sur les ruines du palais d'amour de François 1^{er} ; à l'*Académie*, où les quarante fauteuils sont remplacés par quarante tonneaux cerclés de cuivre ; on nous vit au *Trait-d'Union*, à l'*Américain*, à la *Cigarette*, établissements fantasques peuplés d'Italiennes extravagantes et de Suissesses comme la Suisse n'en a jamais connu ; on nous vit même au *Rocher magique*, dont les demoiselles de comptoir, combinant le pittoresque avec l'hygiène, s'habillaient en zouaves l'hiver et en higlanders quand revenaient les beaux jours !

Le capucin, nous le constatons à son honneur, buvait sec, mais se montrait de roc aux œillades.

Le reste de la nuit est comme voilé d'un brouillard. Je me souviens seulement que nous nous trouvâmes, au petit jour, trois dans un fiacre : le capucin, Penoutet l'anthropologiste et moi. Marc-Antoine avait disparu, égrené le long du chemin, comme les autres. Le capucin nous embarrassait. Si encore on pouvait lui rendre ses habits ! Nous sonnâmes à la porte de Marc-Antoine, mais la concierge n'ouvrit point. Le capucin ronflait comme un orgue. Que faire de ce capucin ?

« — Une idée ! » s'écria l'anthropologiste.

Dans la claire brume matinale, toutes les cloches des couvents sonnaient. C'était, sur Paris endormi, l'heure vibrante et blanche de matines. L'anthropologiste heurta à une porte basse que surmontait un cœur décoré d'une croix. Un judas glissa doucement ; des fragments de dialogue m'arrivèrent : « Père capucin rencontré dans des états !... Ne savait plus où était son couvent... se prétendait marchand de marrons... Pieux jeunes gens l'avaient mis en voiture pour éviter scandale... Il fallait lui donner asile... La chair est faible... brebis égarée. » Puis la porte du couvent s'ouvrit, le capucin, poussé par les épaules, s'y engouffra ; et, le judas étant resté ouvert, nous entendîmes des pas qui s'éloignaient dans un corridor et une voix inquiète qui répétait obstinément : — « Je ne suis pas une brebis égarée : je... je suis le marchand de marrons du coin de la place Saint-Placide. »

LES
ERREURS DE LA GUERRE

COMÉDIE
EN UN ACTE, EN VERS

PAR
M. PIERRE GIFFARD

PERSONNAGES

LE DOCTEUR RIBAREL, 50 ans.

RAYMOND BERNIER, capitaine de mobiles, régiment du Gard, 28 ans.

ANNETTE, fille du docteur, 16 ans.

La scène se passe à Ferneville, dans le pays de Caux, pendant la guerre allemande de 1870. — L'officier a le bras gauche en écharpe.

LES
ERREURS DE LA GUERRE

Le théâtre représente une salle à manger bourgeoise. — Neige au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNETTE, seule, un livre à la main ; elle soupire avec une affectation romanesque.

Il m'aime. Je l'ai vu dès le septième soir...
Mais comme il est discret ! Loin de se faire voir,
Il cache son amour et m'éprouve moi-même
Afin d'être bien sûr qu'à mon tour moi je l'aime.
Ah ! ce soir, il le faut, je dois me déclarer
A mon père, et ne puis plus longtemps respirer,
Boire, manger, dormir, penser, rêver, et vivre
Auprès d'un fiancé que le bon Dieu me livre.
Eh ! que faisait Douglas auprès de miss Emma ?

Chantant.

« Juliette parut et Roméo l'aima. »
Je l'ai relu vingt fois ce vingtième chapitre.
Que de pleurs ont parfois arrosé ce pupitre !

Elle ouvre le livre, et lit avec affectation.

« Six semaines s'étaient écoulées. L'officier des gardes
 » que le vénérable M. Pomby avait recueilli sous son toit
 » gardait toujours le silence. Et cependant miss Emma sen-
 » tait que les regards pénétrants de sir Douglas en vou-
 » laient à son cœur. Tous deux s'aimaient en silence ; et le
 » mystère de leur amour n'avait pour le trahir que les
 » yeux baissés de miss Emma ou ses rougeurs subites quand
 » le jeune lieutenant lui adressait la parole... Comprenant
 » tout ce que l'hôte de son beau-père devait observer de ré-
 » serves avant d'oser le déclarer, miss Emma résolut d'en
 » finir et de faire elle-même en vaillante fille d'Albion, le
 » siège du respectable M. Pomby. Elle prit les devants,
 » réunit ses arguments comme les bataillons d'une armée
 » et... »

Elle laisse tomber le livre.

Et quatre jours plus tard la main de sir Douglas
 Etait à miss Emma !... Dieu ! mon esprit est las
 D'espérer et d'attendre. Il faut, la chose est nette,
 Que miss Emma devienne aujourd'hui miss Annette.
 Oui, le ciel a placé ce livre en sa bonté,
 Dans mes petites mains pour qu'il soit consulté !
 Suis-je pas dans l'état de cette jeune fille ?
 Ne vais-je pas comme elle, effrayer la famille
 Avec mon fiancé galonné d'or ? Je vois
 Le doigt de Dieu qui m'a fait un signe. Et la voix
 Que j'entends en lisant cette œuvre de vaillance,
 Est celle du destin qui me dit : confiance !
 Je veux faire mon siège, à moi ! Conception
 Sublime ! quel succès devant la pension !

SCÈNE II

LE DOCTEUR, RAYMOND, ANNETTE.

LE DOCTEUR, entrant au bras de Raymond.

Ah ! c'était très joli ce que vous faisiez là,
Très joli !

Il s'assoit.

RAYMOND.

Les Badois n'oubliaient pas cela ;
Aussi le lendemain, quand nos trente mobiles
Heureux d'avoir tiré si juste, et d'être habiles
A faire, jour et nuit, si bien leur coup de feu,
Crurent, (ma foi, docteur, j'en fais aussi l'aven,
Quand nous crûmes) la bande en fuite, et satisfaite,
Voilà que les Prussiens recommencent la fête !
De cent vingt qu'ils étaient, les voilà quatre cents ;
Le pigeonnier frémit ; les obus sont pressants ;
Une grêle de feu crible la métairie,
D'où nous les canardions par-dessus la prairie,
Un bataillon au moins tirait du petit bois...
En retraite ! Il n'était que temps !

LE DOCTEUR.

Ça, je le crois.

RAYMOND.

Nous gagnons la vallée en descendant la route
De Maromme, suivis par les obus ; sans doute
Les Badois ont appris à tirer mieux que nous,
Car nous avons laissé dix-huit morts à genoux !

ANNETTE.

Quel courage !

LE DOCTEUR, avec satisfaction.

Et voilà comme on écrit l'histoire!
 Mais vous, dont vous n'avez rien dit, c'est plein de gloire
 Que vous avez enfin quitté le pigeonnier !

ANNETTE.

En couvrant la retraite !

LE DOCTEUR.

Et pour sûr, le dernier !

RAYMOND.

Bah !

LE DOCTEUR.

Monsieur, c'est très beau !

Prenant une balle sur la cheminée.

C'est dans cette retraite

Qu'une balle est venue (oh ! nous l'avons extraite ;
 Pardonnons-lui) se faire un coin dans l'avant-bras !

RAYMOND.

Il faisait nuit ; dans les labours pleins de verglas
 Nous avons pu gagner clopin-clopat la Seine,
 La franchir en bateau...

ANNETTE.

Grand Dieu !

RAYMOND.

Pour notre peine

L'état-major français qui tient ce pays-ci
 Ma compagnie et moi nous a logés ici.
 Et c'est chez vous, docteur, apôtre évangélique,
 Que le hasard, ce Dieu sourd a toute réplique
 M'a fait entrer. Béni soit-il, le grand Badois
 Qui m'a lâché ce coup brutal de ses dix doigts !

Mon cœur humilié le remercie, en somme,
Puisqu'il m'a fait franchir le seuil d'un honnête homme !

LE DOCTEUR.

Ah ! vos actes n'ont pas été récompensés
A mon avis, suivant leur mérite. Oh ! je sais
Que vous voilà debout, après un mois de chaînes,
Capable de marcher dans le bourg à votre aise.
Bon ; mais un trait pareil méritait mieux !

RAYMOND, à part.

Oui-dà,

Le docteur va, je crois, enfourcher son dada.

LE DOCTEUR, emporté.

Que font-ils à Bordeaux ?

RAYMOND, à part.

Ah ! diable ! nous y sommes !

Au docteur.

Mais, docteur, on équipe et l'on instruit les hommes :
Un régiment n'est pas si vite improvisé !

LE DOCTEUR.

Bah ! chacun dit son mot ; et quand on a causé,
Bernique. Si j'avais trente ans, tenez, mon maître,
Je serais général !

ANNETTE, riant.

Et ministre ?

LE DOCTEUR.

Eh ! peut-être !
Tenez, si j'étais, moi, dans le gouvernement,
Je vous délivrerais la France en un moment !
J'irais en Algérie !

RAYMOND.

Oh !

LE DOCTEUR.

Je dirais : Arabes !

Vous vivez dans vos bois, tapis comme des crabes
 Sous les rochers, eh bien ! vous allez traverser
 La Méditerranée, et puis vous déverser
 Par bandes sur Paris ! A vous l'ennemi ! zeste !
 Je n'ai pas dit ce mot, je n'ai pas fait un geste
 Que tous ces léopards, fils de l'Atlas, s'en vont
 Sabrant au grand galop et sans voir ce qu'ils font !
 Et je suis décoré.

ANNETTE.

Je crois que votre idée,
 Avant d'aller au fait, pourrait être amendée.
 Mon père...

LE DOCTEUR, piqué.

Ah ! si j'étais ministre, on verrait bien
 Pourquoi Garibaldi ne fait et ne dit rien !
 Le mouvement vers l'Est est une gaucherie !

RAYMOND.

Hum ! je suis d'un tout autre avis.

LE DOCTEUR, important.

Je vous en prie
 Dites-moi donc pourquoi défendre Besançon ?
 Comme à tous ces gens-là je ferais la leçon !
 La carte en main, mon cher, si j'étais de Faidherbe,
 Je me dirais : le plan du docteur est superbe ;
 Bourbaki n'aura pas même à se déranger.
 Les Arabes sont prêts ? Allez me les chercher !

ANNETTE.

Mon père, croyez-moi, parlons moins politique

Ou guerre (c'est tout un). L'amour patriotique
 Avant tout, au-dessus de tout, nous l'avons dit
 Nous unit tous les trois.

LE DOCTEUR, se préparant à sortir.

Bon; je vous fais crédit
 De la riposte. Allons; je cours jusqu'à la ferme
 Du Forez. On dirait, ma foi, qu'il neige ferme.

ANNETTE.

Mon père, il neige trop!

LE DOCTEUR.

Qu'importe ?

ANNETTE.

Et vous aurez
 Très froid, même en n'allant qu'au hameau du Forez.

RAYMOND.

Bah ! qu'il neige ou qu'il grêle, ou qu'il tombe des sabres,
 Dès qu'il s'agit d'aller chez des moribonds glabres
 Disputer à la mort quelque client rétif,
 N'est-il pas toujours prêt ? Métier peu lucratif
 Que le vôtre, docteur, car souvent l'imbécile
 Au jour du règlement se montre difficile !
 Vous avez dû passer des nuits à son chevet !
 Qu'importe ? Le docteur a fait ce qu'il devait.
 O les apôtres saints, que le ciel accompagne !
 Qu'on me parle aujourd'hui des docteurs de campagne,
 Et je dirai : J'en sais un très bon entre tous ;
 Il fait, selon l'hiver plus dur, les prix plus doux,
 Et la nuit, quand il neige à flocons, quand la bise
 Glapit dans les bouleaux, lui conduit par la grise,
 Enveloppé, ma foi, dans un manteau fourré
 Qui lui donne assez l'air bonhomme d'un curé,

Il va trottant menu, trempé par les averses,
 Prenant le grand chemin quand il peut, les traverses
 Quand il faut, mais cherchant dans la nuit, cherchant bien
 La chaumière où gratis il peut faire le bien !

ANNETTE, à part.

Cœur généreux ! quels mots charmants !... et vrais en somme !

RAYMOND.

Allez et revenez !

Lui serrant la main.

Vous êtes un brave homme !

S'asseyant au coin du feu.

Nous vous attendrons là, docteur, pour l'écarté.

LE DOCTEUR.

Oh ! je serai bientôt ici. Prenez le thé ;
 Un quart d'heure et la grise aura fourni la course.
 Tenez, j'offre à l'enjeu ce que j'ai dans ma bourse :

Il regarde son porte-monnaie.

Cinq francs cinquante !

RAYMOND.

En cent ?

LE DOCTEUR.

C'est dit

ANNETTE.

Et dix pour cent

Pour mes pauvres !

RAYMOND, en souriant.

Toujours !

LE DOCTEUR, à Annette en l'embrassant.

Jouez vous, pour l'absent.

Il sort.

SCÈNE III

ANNETTE, RAYMOND.

ANNETTE.

Le thé, monsieur Raymond ?

RAYMOND, la voyant s'arrêter.

Qu'avez-vous donc ?

ANNETTE.

Je pleure.

Que disent vos parents, votre mère, à cette heure.
En pensant à ce sort terrible, à cette mort
Qui vous cherche si loin, vous tous, et tire au sort
Les officiers qui font chaque jour sa pâture !

RAYMOND, riant.

Eh ! quelle erreur ! voyez dans la magistrature
On meurt aussi.

ANNETTE, à part.

Je veux parler, franchir le pas...
Qu'il est gentil ! mon Dieu, ne m'abandonnez pas !

Elle prend une broderie, et vient s'asseoir en face de l'officier qui fume
en regardant l'âtre.

Eh bien, monsieur Raymond ! ce bras ?

RAYMOND.

Mademoiselle

Il se trouve à merveille. Et grâce à votre zèle,
Il est déjà très fort, ma foi, presque assoupli.

ANNETTE, regardant l'écharpe.

Attendez ! votre écharpe au collet fait un pli !

Elle rajuste l'écharpe.

RAYMOND.

Quelle bonté ! quels soins amicaux sont les vôtres !
 Ah ! pour avoir ainsi pitié du mal des autres,
 Il faut que votre cœur soit fait du plus bel or,
 Mademoiselle Annette, et du plus pur.

ANNETTE.

Encor ?

Voilà que vous allez entonner mes louanges !

RAYMOND.

Mais vous le méritez, ... vous et d'autres. Les anges
 Sont descendus, je vais le croire, en mon pays
 Pour secourir tous ceux que le ciel a trahis.
 Vous ne savez donc pas, mademoiselle Annette,
 Que si vous aviez là quelque blanche cornette,
 La jupe grise, avec un Christ autour du cou
 Vous n'auriez pas devant le ciel changé beaucoup ?
 Ah ! c'est que dans les champs français, couverts de neige,
 Où se dénoue un drame effrayant, — ce manège
 Infernal de chevaux, de caissons, d'hommes morts,
 Vous êtes, vous, cent mille à disputer aux corps
 La vie, et l'espérance, et l'amour ! Vous, les femmes
 Et les filles de France, à l'obus comme aux flammes
 Vous avez, dans ce temps désastreux, arraché
 Cent mille moribonds ! Et le soldat couché
 Dans le château, dans la chaumière ou l'ambulance
 A travers ses rideaux voit la femme de France
 Qui veille. Il sait qu'en haut, Dieu seul aura compté
 Ce que la France a fait de sœurs de charité !

ANNETTE, à part.

Comme il dit bien cela !

A Raymond.

Nos devoirs et les vôtres
 Capitaine, sont bien différents. Les apôtres
 De l'éternel combat feraient moins de sermons

S'ils savaient quel effroi jette au travers des monts
 Le coup brutal, sinistre, éclatant des mitrailles,
 Quand il vient retentir au fond de nos entrailles,
 A nous qui voudrions voir le soleil brillant,
 Les arbres gais, les fleurs, l'univers souriant
 Dans une éternité gracieuse et vivante !...
 Pour les convaincre, il faut donc être bien savante ?

RAYMOND.

Sombre loi de la triste et pauvre humanité !

ANNETTE.

Oh ! s'il est vrai, monsieur, que notre charité
 Mérite un peu d'estime, il faut bien vous la rendre.
 Capitaine, ma foi, j'aime assez vous entendre
 Parler de dévouement, c'est plaisant effet,
 Mais vous-même ? au milieu des lois, qu'avez-vous fait ?
 N'est-ce pas admirable, et beau comme l'antique
 Ce combat des...

RAYMOND, riant.

Encor les pigeons !

ANNETTE.

Dominique

Le brosser, m'a tout dit. S'il ne m'aidait un peu
 D'ailleurs, vous pourriez bien rester au coin du feu,
 Songeant dans votre esprit à quelque mitraille,
 Sans jamais rien conter à la garde-malade,
 De vos combats, depuis la Loire jusqu'ici.

RAYMOND, modestement.

Mon régiment...

ANNETTE, vivement.

A fait miracle à Beaugency !

Après une pause.

Je sais tout, mais pendant qu'ici près de mon père

Vous passez cet hiver glacé qui m'exaspère,
 Vous êtes quelquefois tout rêveur...

RAYMOND.

Non !

ANNETTE.

Si fait.

RAYMOND.

Je suis rêveur ?

ANNETTE.

Distract, taciturne...

RAYMOND.

En effet.

J'ai peut-être oublié, parfois, mademoiselle,
 Un jaquet commencé pour adresser à Celle
 Que là-bas j'ai laissée au fond de nos hameaux
 Un souvenir muet. Allez, lorsque les maux
 S'abattent tous ensemble, il reste encore à l'homme
 Le souvenir, ce bien suprême, que l'on nomme
 Le mal charmant.

ANNETTE, à part.

Bien sûr, sa mère?... Il rentrera,
 Son congé fait, la paix signée, et puis prendra
 Dans un château voisin quelque riche héritière...
 Le livre aurait donc tort ? Oh ! non...

Prenant les cartes, à Raymond.

Partie entière ?

Ou dix points ?

RAYMOND.

Jouons-nous ?

ANNETTE.

Ma foi, je n'y tiens pas.

RAYMOND.

Pour votre excellent père, après chaque repas,
Je fais bien volontiers trente points ; c'est un homme
Si bon, que j'irais faire un piquet jusqu'à Rome
Pour l'obliger.

ANNETTE.

Causons ; c'est bien plus amusant.

RAYMOND.

Je suis de votre avis.

ANNETTE, nouvelle pensée.

Que va faire à présent
Le fils de maître Abel, le notaire d'en face ?
Le voilà grand garçon.

RAYMOND.

Que voulez-vous qu'il fasse ?
Je le connais très peu, je l'ai vu, certain soir,
Qu'on l'avait amené, m'a-t-on dit pour vous voir...

ANNETTE, à part.

Ah ! mon cœur bat !

RAYMOND, à part.

Quel trouble !

A Annette.

Il va faire, je pense,
Ce que dans sa bonté la mère Providence
A décidé que les fils de tabellions
Feraient jusqu'à la fin ? des procurations.
Il a vingt ans ?

ANNETTE.

Dix-neuf.

RAYMOND, narquois.

Donc, pas d'inquiétude ;
Il va devenir clerc. Puis il prendra l'étude
Puis avec son gros nez et ses petits yeux ronds,
Il ira chercher femme...

ANNETTE, à part, joyeust.

Ah ! ciel !

RAYMOND.

Aux environs !

ANNETTE, avec joie à part.

Ses yeux ronds, son gros nez, il le ridiculise !
O mon Dieu ! je n'ai donc pas fait une bêtise !

A Raymond.

Oui, je le vois d'ici, cherchant femme. Il ira
Chez les avoués...

RAYMOND, railant.

Chez les fabricants ;

ANNETTE, de même.

Il fera
Chez les cultivateurs un tour ; chez l'un, chez l'une ;
Et s'il ne trouve pas, il ira dans la lune !

RAYMOND.

Il a l'air bon enfant.

ANNETTE.

Bah ! c'est un petit sot,
Qui vient du séminaire et ne sait dire un mot.

Une pause.

Aimez-vous les romans ?

Elle montre le livre rouge qu'elle tenait à la main.

RAYMOND.

Pas du tout. Et je doute
Que sur ce point, je sois de votre avis. Que coûte
Ce petit livre ?

ANNETTE.

Un franc.

RAYMOND.

C'est cher.

ANNETTE.

Vous vous moquez.

RAYMOND.

Non pas. Mais tous ceux-ci ?...

Montrant une pile de livres.

Sur ceux-là sont calqués ?

ANNETTE.

Oh ! que non !

RAYMOND.

Vous croyez ?

ANNETTE.

J'en suis sûre.

RAYMOND.

Oh ! je cède.

ANNETTE, elle prend le livre.

Tenez, il en est un, celui-ci... qui m'obsède
Et me fait, sur ma foi, rêver toutes les nuits,
Je voudrais... il me semble... en rêvant que je suis
L'héroïne du livre, ou mérite de l'être.

RAYMOND.

Tiens ! tiens ! c'est un roman véridique ?

ANNETTE.

Eh ! Peut-être !

Le voici.

Lisant le titre.

« *Miss Emma, traduit de l'anglais par*
» *Monsieur Defauconpret.* »

RAYMOND.

L'auteur ?...

ANNETTE, émue.

A siglé : *Star*

Pseudonyme qui fait que l'on rêve aux étoiles.
Je veux vous le prêter. Vous y verrez, sans voiles,
Adorablement peint le cœur d'un officier...

RAYMOND, à part.

Ma foi, cette enfant-là deviendra romancier !

ANNETTE, de même.

Qui blessé... gravement... dans la guerre des Roses,
A son hôte, un pasteur, dit les plus belles choses,
Et se marie enfin d'une telle façon...
Que de ce livre-là j'ai fait moi, ma leçon.
Je le lis, je le lis, je le relis sans cesse.

RAYMOND, ironique.

Mais c'est charmant, ce doit être gai, je m'empresse
D'accepter « *Miss Emma* ! » Dès demain soir, j'aurai,
Mademoiselle Annette, à coup sûr dévoré
Cette histoire d'amour...

ANNETTE, à part.

Il comprend !

RAYMOND, à part.

C'est étrange,

Mais je crois que l'amour des vieux bouquins dérange
Ce petit cerveau !

ANNETTE, appuyant sur les mots.

Vous lirez ?...

RAYMOND, avec une gravité comique.

Je lirai !

ANNETTE, à part.

Son cœur devine ! il m'aime ! ah ! je l'épouserai !

RAYMOND, se levant.

Huit heures ! Le courrier part dans vingt-cinq minutes,
Laissons là le notaire, allez, et ses minutes ;
Permettez que je monte écrire quelques mots...
Là-bas !...

ANNETTE.

Toujours sa mère !

RAYMOND.

Ainsi qu'aux deux marmots.

ANNETTE, à part.

Ses frères?... J'en voudrais avoir comme lui quatre !

A Raymond, en riant et montrant les cartes.

Ecrivez ! et venez surtout vous faire battre !

RAYMOND, à part.

Eh ! mais ! voilà, ma foi, qui n'est pas mal causer ;
Ne croirait-elle pas à la fin, m'épouser ?

Il sort. — Annette va et vient, met du bois dans la cheminée, remonte
la lampe, change les livres de place.

ANNETTE, seule.

Si jeune et courageux comme un vieux militaire !
Il ne restera pas longtemps célibataire.

SCÈNE IV

ANNETTE, LE DOCTEUR, rentrant tout tranquil avec des journaux sous le bras.

LE DOCTEUR.

Voilà qui va fort bien!

ANNETTE.

Votre malade est mieux?

LE DOCTEUR, dépliant ses journaux.

Oui.

ANNETTE, se penche sur son épaule, et lit dans les journaux qu'il déplie à peine entré.

Que lisez-vous donc ? l'arrêté de Crémieux ?

LE DOCTEUR, fronçant le sourcil tout à coup.

L'arrêté... ne dit rien qui vaille.

ANNETTE.

Allons, mon père,

Voilà votre vieil homme encor qui s'exaspère.

Qu'avez-vous ? Justement, monsieur Raymond disait...

LE DOCTEUR.

Monsieur Raymond disait, monsieur Raymond pensait...

Monsieur Raymond c'est tout ici ! Voilà les filles !

Oh ! que les officiers troublent donc les familles,

ne disait-il, voyons, monsieur Raymond ?

ANNETTE.

Eh bien,

Il disait que l'effort vers l'Est ne valait rien.

LE DOCTEUR, satisfait.

Ah !

ANNETTE.

Que Chanzy devrait avoir les deux armées.

LE DOCTEUR.

Il y vient.

ANNETTE.

Qu'une fois les Vosges bien fermées,
Le quatorzième corps n'avait plus à bouger
Et qu'on pourrait user... de... vos hommes d'Alger.

LE DOCTEUR.

Mais depuis un bon mois, c'est ce que je répète !
Je le lui dis la preuve en mains ; mais il s'entête !

ANNETTE.

Il vient de reconnaître à l'instant son erreur.

LE DOCTEUR.

Parbleu ! j'en sais autant que le vieil Empereur
Là-dessus, et j'étais né pour la stratégie.

ANNETTE.

Avez-vous vu, la plaie est bien moins élargie ?
Nous touchons à la fin.

LE DOCTEUR.

C'est mon ferme désir.

ANNETTE.

Encore un mois peut-être ?

LE DOCTEUR.

Oh ! deux mois !

ANNETTE, tristement.

Quel plaisir !

LE DOCTEUR.

Deux mois... trois mois plutôt.

ANNETTE, à part.

C'est long. Pauvre jeune homme !

LE DOCTEUR.

Oui, le compte est exact, mais il faudra qu'on nomme
Pour cela Bourbaki général en second,
Chanzy, ministre.

ANNETTE.

Ah ! Dieu !

LE DOCTEUR.

Le notaire en répond.

ANNETTE.

Mais il ne s'agit pas de Bourbaki, mon père,
Je parle de monsieur Raymond.

LE DOCTEUR.

Parbleu, j'espère
Que sa blessure aura guéri dans quelques jours.

ANNETTE, à part.

L'heure n'est pas propice, allons, risquons toujours.

A son père.

Savez-vous qu'il est né d'une bonne famille,
Ce jeune capitaine ?

LE DOCTEUR, lisant un journal.

Il se peut bien, ma fille.
Il est joli garçon, poli, très doux. Je crois
Qu'il doit faire un très bon mari.

ANNETTE, à part.

Ciel !

A son père.
Pour la croix

Il l'aura quand la paix un jour sera signée.
Sa conduite au ministre est déjà désignée.

LE DOCTEUR.

Oui, mais c'est du Barrois qui s'est mis là-dedans,
Il est trop clérical, vois-tu, pour notre temps,
Du Barrois est un bon conservateur; l'air gauche..
Il eût fallu...

ANNETTE.

Qui donc ?

LE DOCTEUR, avec emphase.

Moi ! je suis Centre-gauche !

ANNETTE, s'oubliant.

Il a laissé parfois échapper des regrets
Qui prouvent son amour pour ses parents... Secrets
Du cœur humain ! pensers lointains, vagues promesses
Comme la femme a su deviner ses tendresses !

LE DOCTEUR.

Ah ça ! mais, tu viendrais me demander sa main,
Que tu ne prendrais pas, fille, un plus court chemin ?

ANNETTE, avec une furie romanesque.

Et si j'allais, mon père, à cette heure où nous sommes
Vous dire : Il est le plus respectueux des hommes !
Et si je vous disais : Nos cœurs se sont compris !
Je veux être sa femme ! en seriez-vous surpris ?

LE DOCTEUR.

Je suis abasourdi, mademoiselle Annette.

ANNETTE.

Monsieur Raymond est fier comme je suis honnête,
Il ne vous parlera jamais de notre amour.
Mais moi j'en dois parler, et j'en parle !

LE DOCTEUR.

A mon tour

Où donc avez-vous lu tous ces sots verbiages
 Qui vous troublent la tête, et font que mariages,
 Capitaines, galons et sabres d'or s'en vont
 Dans votre esprit battant la campagne? Et le fond
 De votre humeur est-il très net et très lucide,
 Pour qu'à parler ainsi votre cœur se décide?
 Les officiers, ma foi, sont des maris charmants;
 Mais je n'en ai jamais vu que dans les romans.

ANNETTE.

Oh! mon père! gageons que votre esprit pratique
 Se laisse égarer là par...

LE DOCTEUR.

Quoi?

ANNETTE.

La politique!

Oui, dans nos soirs d'hiver, ici, devant ce feu,
 Avec monsieur Raymond, on en a fait un peu...
 Flattant votre manie, hélas, le capitaine
 A parlé franchement...

LE DOCTEUR.

Crois-tu?

ANNETTE.

J'en suis certaine.

LE DOCTEUR.

Voilà qui n'est pas mal. — Mais sais-tu quel il est?

ANNETTE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Tu sais le blason?

ANNETTE, malicieusement.

Comme l'effort... vers l'Est.

LE DOCTEUR.

Et ses aïeux ?

ANNETTE.

Le font baron.

LE DOCTEUR, dédaigneusement.

Le titre est mince.

ANNETTE.

Bernier de Vallombreux ?

LE DOCTEUR, de même.

Un baron de province !

ANNETTE.

Vous savez quel état, à Paris, son état
Avant la guerre ? il vous l'a fait voir ?

LE DOCTEUR.

Avocat !

Capitaine, avocat, c'est très joli, que diable !
Mais un bourgeois normand n'est pas insatiable,
Il se méfie enfin du gendre, ce larron,
Et ne veut voir sa fille au bras d'aucun baron,
Ou d'aucun avocat, ou d'aucun militaire.
Sa fille est destinée au petit du notaire,
Cela s'est toujours fait, et doit se faire encor.
Tant pis pour les futurs qui ne sont point d'accord !

ANNETTE.

Ah ! mon père, ce jour aura brisé ma vie.

LE DOCTEUR, impatient et grommelant.

Si ta mère était là (pauvre et chère Sophie !)
Crois-tu qu'elle serait de ton côté ?... non.

ANNETTE.

Si !

LE DOCTEUR.

Allez, mademoiselle ; et retenez ceci :
 C'est qu'il faut à cet acte ingrat du mariage
 Une réflexion grave ; l'enfantillage
 Est près de l'imprudence. Ecartez votre esprit
 Du projet puéril et vain qu'il entreprit,
 Je ne veux point médire, ah ! grand Dieu, de notre hôte,
 Et si vous avez cru l'aimer c'est votre faute ;
 Mais je suis résolu de vous faire épouser
 Le fils de maître Abel, notaire. Or refuser
 La main de son Annette à l'homme qu'on dorlote
 Serait cruel. Glissez donc, par une anecdote,
 Sur cet enfantillage et sur notre entretien...

ANNETTE, pleurant.

Quel malheur !

LE DOCTEUR.

Ces fils des croisés, les voilà bien !

ANNETTE.

Ah ! mon père, de grâce, ah ! rendez-moi la joie !
 Accordez-moi sa main ! Il faut que je le voie,
 A l'instant, pour lui dire... enfin, le... préparer
 A ce bonheur, auquel il doit tant aspirer

LE DOCTEUR, à part.

Sa mère l'eût peut-être, eh ! qui sait... écoutée ?

En grommelant.

Après avoir mûri l'union projetée,
 Bah ! j'accepte, Epousez ! je vous laisse choisir
 L'homme de votre cœur. Mais, c'est là mon désir,
 Soyez toujours modeste au bras d'un capitaine,
 Comme une simple fille en robe de futaine...

SCÈNE V

LES MÊMES, RAYMOND.

Raymond entre en souriant et va serrer la main du docteur.

ANNETTE.

Il vient, j'entends ses pas, je vais le voir. Mon cœur
A des tressaillements, père, qui me font peur.

A Raymond.

Monsieur Raymond...

LE DOCTEUR, saluant.

Monsieur...

ANNETTE.

J'ai consulté mon père
Sur un sujet que vous devinez. Oh ! j'espère
Lire encor dans vos yeux un regard étonné,
Mais quel plaisir quand vous aurez tout deviné.

LE DOCTEUR, essayant de sourire.

Oui, ma fille, m'a dit combien...

ANNETTE, l'interrompant.

Cher capitaine,
Depuis longtemps, surtout depuis une huitaine,
Je sens comme nos cœurs se sont compris.

RAYMOND, effaré, à part.

Comment

ANNETTE.

Vous, jeune, beau, moi, douce et sage, nous aimant
Sans le dire, avec des regards pleins de tendresse,

Nous nous disions : « Hélas ! un gros écueil se dresse
 » Devant nous, cet écueil, je l'ai tourné, c'était
 » La loi de l'hôte... » On n'osait guère, on ne comptait

Elle montre le livre.

Dire, comme Douglas, même avec réticence,
 Ce que le cœur trop plein endurait de souffrance.
 Mais j'ai vu vos regards ! vous avez vu les miens !
 Le soir où Dominique est arrivé d'Amiens
 Vous amenant ici, les soirs suivants, à table,
 Là, devant ce grand feu, votre front indomptable
 S'est éclairci... Je lis dans ce cœur chaque jour ;
 Un sourire de vous enflammait mon amour,
 Je gardais là ce grand secret ; mais le mystère
 S'échappait ; je devais tout conter à mon père ;
 Je viens de révéler à son cœur paternel
 Comme nous nous aimons d'un amour éternel.
 J'ai dit : « Briserez-vous ces deux cœurs qui s'entendent ?
 » Désunirez-vous bien ces deux mains qui se tendent
 » L'une vers l'autre?...

RAYMOND, de même.

Et lui ?...

ANNETTE.

Confondu, souriant,
 M'a répondu : « Mais non ; mais en se mariant
 » Avec toi, crains-tu pas que notre hôte déroge ?... »
 J'ai répondu pour vous comme il fallait. L'horloge
 M'est témoin que j'ai fait tout cela promptement.
 Ah ! cher Raymond, parlez !

RAYMOND, toujours de même.

Vous!... Ledocteur?... Comment?...

ANNETTE.

Votre voix désormais, peut, unie à la mienne,
 Dire de notre amour charmant la douce antienne.

Le mystère a cessé ! Vous pouvez dire haut
Ce que nous avons là tous les deux ; il le faut !
Car à notre projet... l'autorité se range ;
De nos espoirs muets, l'amour loyal nous venge ;
Parlez, car ce n'est pas dans trois jours, ni demain,
C'est ce soir que papa... vous accorde ma main !

RAYMOND, de même, à part.

Sa main ! quelle aventure !

LE DOCTEUR.

Allez, vous êtes brave :
Vous êtes le mari qu'il lui faut. Votre air grave
Me plaît à moi. Je suis tout rond, vous le savez,
La fille vous convient ? Topez là, vous l'avez.

RAYMOND.

Mon Dieu, docteur...

ANNETTE.

Eh bien !

RAYMOND.

Mon Dieu docteur, je rêve
Et ce rêve est touchant ; mais notre vie est brève

A Annette.

Mademoiselle Annette ; et souvent l'on ne fait
Qu'une fois le voyage à l'autel.

LE DOCTEUR.

En effet...

RAYMOND.

Et moi, voyez-vous bien, j'avais pris de l'avance
Je me suis marié...

ANNETTE, tombant sur une chaise

Dieu du ciel !

RAYMOND.

En Provence !

ANNETTE.

Il était marié.

LE DOCTEUR, éclatant de rire.

Marié ! vous ! ma foi,
En voyant tout cela, je me disais en moi :
Voilà qui n'est pas clair ! mais pourtant notre fille...

RAYMOND, souriant.

Et je suis bon époux, bon père de famille,
J'ai deux marmots...

ANNETTE.

Il a des marmots. Ah ! je meurs !

LE DOCTEUR, à Annette.

Ah ! mais c'est délirant ! vois-tu, toi, les honneurs !
Où cela mène-t-il, tous ces enfantillages ?
Les voilà, tes romans ! voilà tes mariages !
Ah ! c'est tout à fait drôle.

ANNETTE.

Eh ! mais, lorsque chez nous
Vous fûtes envoyé, que ne le dites-vous ?

LE DOCTEUR.

Avec tous ces nouveaux militaires, bernique !

RAYMOND.

Je ne l'ai jamais dit, c'est vrai. Mais Dominique
L'imbécile, pourtant, qui porte mes papiers,
Mes lettres à la poste...

Il prend la lettre.

Et tenez, *les Herbiers*,
(*Gard.*) *madame Raymond Bernier*. C'est clair...

ANNETTE.

Sa femme!
Et les frères!... ses deux marmots! cela fend l'âme!
Dieu m'a trahie, et seul pourra tout réparer.

Elle pleure.

RAYMOND.

Voyons, ma chère enfant, il ne faut pas pleurer.

ANNETTE, protestant.

Sa chère enfant!

Tous deux lui prennent paternellement la main.

RAYMOND.

Je sais qui vous rendrait heureuse,
Allez ; vous avez fait la chose... aventureuse
Dont nous rions... Riez avec nous ! Pourquoi donc
N'obtiendriez-vous... pas... sa main ?

LE DOCTEUR.

Bon, un second!

RAYMOND.

Mais le fils de...

ANNETTE.

Le fils de maître Abel, tout jeune.
Mais les yeux ronds, et gai, comme vigile-jeune
Vous avez si bien su me le peindre tantôt!

RAYMOND.

Bah ! je n'en pensais pas vraiment un traître mot.

ANNETTE.

Il est grand, maigre !...

LE DOCTEUR.

Il est, ma fille, un fils des nôtres.

Tu seras porte à porte avec moi. Chez les autres
Notables du canton nous irons déjeuner,
Le jeudi, le dimanche ; et puis nous promener
Sur la place du Tertre..

RAYMOND.

Il est très jeune encore !

Montrant sa tunique de mobile.

Il aura cet habit dans un an...

LE DOCTEUR.

Je l'adore !

Il est conservateur.

RAYMOND.

Déjà !

LE DOCTEUR.

Mais complaisant !

RAYMOND.

Ah ! vous le mènerez par le nez !... à présent
Que vous avez failli damner un militaire !

ANNETTE, résigné.

Allons ! j'épouserai le petit du notaire !

L'HOMME A L'ECHELLE

MONOLOGUE

PAR

M. CHAUVIN

PERSONNAGE

L'HOMME A L'ÉCHELLE M. PLET.

L'HOMME A L'ÉCHELLE

Il entre avec une petite échelle double qu'il pose à une extrémité de la scène, puis, venant au milieu du théâtre, il parle au public.

Tel que vous me voyez, je suis l'homme (il sourit.) le plus heureux et à la fois (il grimace.) le plus malheureux de la terre...

(Souriant.) Heureux comme inventeur, car je suis inventeur...

(Grimaçant.) Malheureux comme époux, car je suis marié !

S'il y a parmi vous des inventeurs, je leur conseille de ne pas se marier... s'il en est temps encore. Le mariage et l'étude, voyez-vous, sont deux choses trop absorbantes !

Ceci doit fatalement tuer cela !

(Souriant.) J'ai fait une découverte qui va révolutionner le monde entier... J'ai inventé un appareil simple, très simple, appelé à remplacer l'ascenseur qui a fait son temps et qui, comme chacun le sait, est très compliqué et fort dangereux...

Il faut être vraiment amoureux de la science pour amener à bonne fin une découverte quelle qu'elle soit...

Je me suis laissé dire que celui qui a inventé *l'herbe entre les pavés* a passé bien des nuits blanches, mangé toute sa fortune et ruiné des amis complaisants !

Papin, pendant quinze ans, a regardé son pot-au-feu bouillir dans l'âtre avant de voir se soulever le couvercle de cet ustensile prosaïque mais utile...

Personne n'ignore que c'est à cette patience admirable que nous devons les chemins de fer trainés par les locomotives de M. Cail.

Eh bien, chaque fois que Gertrude, la cuisinière de Papin, venait écumer le pot-au-feu... le grand chercheur écumait aussi... mais de rage.

Ça le dérangeait ; et lorsque le consommé était bon à servir sur la table, Papin était furieux d'être obligé de quitter son poste d'observation et de manger le bœuf *nature* qui devait le *soutenir* dans ses recherches.

Les choses banales de la vie, voyez-vous, comptent peu dans l'existence d'un savant qui cherche à découvrir, dans le ciel brumeux de la science, la *planète* à laquelle il donnera son nom.

Aussi, je le répète, un savant ne devrait jamais se marier.

Les inventeurs passent la moitié de leur vie à ne rien faire ; les yeux sans expression fixés en l'air, ils sont absorbés dans leurs recherches.

Si, par malheur, ils sont mariés, ils se trouvent placés dans cette alternative : négliger leurs travaux ou négliger leurs femmes.

Un inventeur, en pareil cas, n'hésite jamais... il néglige sa femme.

C'est ce qui m'est arrivé !

Or, une femme qu'on néglige n'a rien à inventer pour tromper son mari...

Il y a longtemps que tous les *procédés*, pour arriver à ce but, sont dans le domaine public.

La femme devient fatalement jalouse de l'invention de son époux, invention dont tout le monde s'occupe et que le public fête ; elle veut être fêtée aussi et elle arrive facilement à l'être... je ne dirai pas par tout le monde, mais au moins par quelqu'un qui... mais passons !

Tenez, voilà généralement comment les *suages* s'amoncellent dans le ciel de lit d'un ménage d'inventeur...

ELLE.

Dis donc, chéri, tu ne m'embrasses pas ?

LUI.

Tout à l'heure... x égale grand R plus petit r multiplié par Z...

ELLE.

Tu ne m'aimes donc plus ?...

LUI

Si... je t'adore... puissance deux ?...

ELLE.

Tu me trouves laide !..

LUI.

Laide, peux-tu dire ?... divisé par trois, virgule, quatorze, quinze...

ELLE.

Autrefois, tu me trouvais belle...

LUI.

Belle... je crois bien que c'est là une belle invention...
 Figure-toi une voiture qui marche toute seule sans roues,
 sans caisse, sans chevaux et sans cocher... qui se trans-
 portera où la simple volonté voudra qu'elle se rende !...
 Quelle fortune !... Ce véhicule étonnant sera disputé à
 prix d'or par les compagnies des omnibus, des petites
 voitures et des urbaines... tu sais, à caisses jaunes...

ELLE, rêveuse.

Jaune... tu as raison... !

Elle met son chapeau le plus coquet et sort seule... ; elle
 rentre bientôt accompagnée d'un remords qui s'éteint
 petit à petit comme une lampe sans huile.

Les inventeurs ne peuvent pas s'arrêter à des considé-
 rations d'ordre secondaire comme celles-là et sont voués à...
 l'inconvénient de Sganarelle.

Il y a peu d'inventeurs qui ne soient... ce que vous savez.

Hélas ! je ne fais pas exception à la règle ! ! Et j'en ai
 pris mon parti.

D'ailleurs, en pareil cas, les femmes ont tous les torts.. certainement !... Beaucoup eussent été très heureuses si elles avaient su attendre...

Ainsi moi, maintenant que mon invention est arrivée à la perfection, je m'occuperais volontiers de ma femme en attendant que la science m'appelle à d'autres travaux... Eh bien ! Clémentine — c'est le nom de la fille de ma belle-mère — aurait horreur, assurément, de mes hommages *indiscrets*... et après trois années de ménage passées, à ses côtés, en recherches scientifiques sans avoir eu le temps de m'occuper de la compagne qu'une loi implacable a rivée à mes côtés... je désespère de devenir jamais... — comment vous dire cela ? de devenir jamais le mari de ma femme !...

Elle m'a, je le crains bien, pris en grippe ! Et pourtant je l'associais à mes travaux ! J'avais installé dans notre chambre à coucher un appareil Jablochkoff afin de pouvoir photographier mes plans à la lumière électrique... — La nuit les épreuves sont meilleures.

Il m'avait donc fallu placer une machine à vapeur dans ma cave.

— Ça m'a gâté mon vin de Bordeaux à 800 fr. la pièce, c'est vrai... mais quelle lumière blanche ça m'a procuré... — Un soir, c'était le 22 octobre — la nuit d'octobre — je priai Clémentine de descendre à la cave mettre du charbon dans le fourneau de la machine... Elle descendit, mais ne remonta pas...

Trois jours après, je m'aperçus de sa disparition ; car je reçus une lettre de la fugitive qui m'informait que, sa mère étant absente, elle s'était retirée chez son cousin Fernand ; elle alléguait pour excuser son équipée, que, dans un ménage, c'est l'homme et non pas la femme qui doit être chauffeur.. Et voyez mon guignon !

Après avoir mangé presque toute ma fortune, après avoir été expulsé par mon propriétaire qui ne voulait pas de locomobile dans son immeuble, je venais précisément de détrôner l'ascenseur par la sublime invention que je vous

présente enfin... (Il va chercher l'échelle là où il l'a posée et l'amène au milieu de la scène)... La voilà cette merveilleuse découverte qui m'a coûté tant de mal... Voyez comme c'est simple... vous montez de ce côté et vous descendez de l'autre et *vice versa*... vous pouvez même monter et descendre du même côté... et tout cela sans craindre d'être aplati au plafond... Ma fortune est faite et je vais être enfin payé de mes peines !...

J'avais donc raison de vous dire :

(Souriant.) Heureux comme inventeur !... (Grimaçant.) malheureux comme époux !

Il salue et prend son échelle et sort.

(Il revient en pleurant et sans son échelle.) Pas de chance !... En vous quittant, je trouve, dans la pièce à côté, un vulgaire tapisserie monté sur quelque chose d'absolument semblable à ce que je viens de créer... je flairer immédiatement une vengeance de ma femme qui a dû vendre mon secret... mais l'émule de Molière *le père* daigne m'apprendre que l'objet sur lequel il était perché existe depuis des siècles...

Ainsi j'aurai perdu ma fortune, l'amour de ma femme, la considération de mon propriétaire pour arriver à *inventer ce qui existe depuis des siècles* !!!

Ah ! faites-vous plutôt notaire, quoique ce soit dangereux comme chacun sait ; mais ne vous faites pas inventeur !

Adieu les découvertes !...

Je vais demander au cousin Fernand de me rendre ma femme... J'espère qu'il le voudra bien... il doit en avoir assez !...

Puissé-je pouvoir dire un jour :

(Souriant tristement.) Heureux comme époux !...

(Très triste.) Malheureux comme inventeur !!

Il sort.

FIN DE L'HOMME A L'ECHELLE



AINSI SOIT-IL!

SAYNÈTE

PAR

M. ANDRÉ MONSELET

PERSONNAGES

DURAND.
DUBOIS.

La scène se passe dans un salon.

AINSI SOIT-IL !

DURAND, entre en scène, suivi de Dubois.

Mais quand même ! Et puis quoi ! que voulez-vous faire ?

DUBOIS, hochant la tête significativement.

Hou ! hou ! hou !

DURAND.

A moins que... Ah ! alors ce serait une tout autre chose.
Songez-y !

DUBOIS.

Heu ! heu !

Ils descendent en scène.

DURAND.

Ainsi pas d'accommodements. Inutile d'ailleurs ! Hein ?

DUBOIS.

Hou ! hou ! hou !

DURAND.

Je sais bien d'un autre côté que cela vaudrait mieux,
n'est-ce pas ?

DUBOIS.

Hou ! hou !

DURAND.

Au fond cela m'est égal ! Je ne m'en occupe que pour lui.
Ce qui m'inquiète c'est le qu'en dira-t-on !

DUBOIS.

Heu !

DURAND.

Le monde est si méchant. Et puis c'est une affaire délicate, un scandale. Alors les journaux, la presse, vous comprenez, tout de suite, de l'esclandre !

DUBOIS.

Hou ! hou ! hou !

DURAND.

Il aurait fallu étouffer le bruit dès le début, maintenant il est trop tard.

DUBOIS.

Hou !

DURAND.

Faire des avances, jamais, il n'y consentirait pas... et puis non. Impossible. Si cependant... il ne faut pas y penser... qu'en dites-vous ?

DUBOIS.

Hou ! hou !

DURAND.

Tant pis, tant mieux, je ne sais que dire, que faire !
Laisser les choses suivre leur courant ? est-ce votre avis ?

DUBOIS.

Hou ! hou ! hou ! hou !

DURAND.

Vous n'osez vous prononcer. Je sais bien, c'est embarrassant !

DUBOIS.

Hou ! heu ! heu !

DURAND.

Qu'en résultera-t-il ? Réflexions faites, pas de raisons pour... Je ne dis pas que, mais aussi... Il faudrait pour cela... seulement ! Que voulez-vous : c'est incompréhensible.

DUBOIS.

Heu ! heu ! heu ! hou hou !

DURAND.

Quant à moi, j'en perds mon latin. J'y renonce, je reste tranquille. C'est fini, que doit-il dire ?

DUBOIS.

Heu ! heu !

DURAND.

Quelle doit être sa tenue ? Froideur continuelle ou colère excessive. Paroxysme de la rage ?

DUBOIS.

Hou ! hou ! hou ! heu !

DURAND.

Je le connais. Et plus que personne, caractère effrayant. Pas rancunier, désagréable quelquefois, rageur

DUBOIS.

Hou ! hou !

DURAND.

Si si, rageur ! c'est ridicule ! je le laisse. Il joue un très vilain rôle. Pauvre garçon !

DUBOIS.

Heu! heu! hou! hou!

DURAND.

Vous avez l'air de penser le contraire ; cela ne peut lui donner qu'un très vilain renom, cependant. — Toujours est-il que la faute en revient entièrement à lui.

DUBOIS.

Hou!

DURAND.

Ah! par exemple, vous êtes forcé de l'avouer. Après tout c'est un excellent camarade.

DUBOIS.

Hou hou hou! heu hou!

DURAND.

Si je vous assure ; on a fait des potins sur son compte, c'est faux!

DUBOIS.

Heu! heu!

DURAND.

C'est faux, vous dis-je. Mais nous n'avons rien résolu. Nous nous sommes embarqués dans une affaire vraiment désagréable. Voyez-vous une solution?

DUBOIS.

Hou hou, heu!

DURAND.

Aucune, n'est-ce pas? ce qu'il y a de plus simple, selon moi, c'est de ne rien faire du tout.

DUBOIS.

Heu ! hou hou hou !

DURAND.

Tenez, sortons donc, nous causerons tout à l'aise dans la rue.

Durand prend Dubois par le bras et tous deux sortent.

FIN DE AINSI SOIT-IL .

FORTE NAGEUSE!

MONOLOGUE

PAR

M. ÉMILE DESBEAUX

PERSONNAGE

LA NAGEUSE..... M^{lle} DELAPORTE.

FORTE NAGEUSE !

À mademoiselle Marie Delaporte

Non... c'est trop drôle... oui... c'est trop drôle... assurément c'est drôle ! sans ça, je n'aurais pas envie de rire (Riant à petits jets.) comme... j'ai envie de rire, certes!... Et puis la providence s'en est mêlée... elle a bien fait, la providence... Ah ! qu'il avait l'air... (S'empêchant de rire.) comment dirai-je?... (Tranquillement.) bête ! Et encore, je n'ai jamais vu de bête avoir cet air-là !... (Elle rit.) Je ris... je n'ai donc pas de cœur ? (Mettant la main sur son cœur.) Si, il bat, il bat même très convenablement. Allons ! tant mieux me voilà rassurée !... Ce pauvre Louis !... Enfin il n'y a rien de ma faute en tout cela... Quelle manie ont les gens de vouloir vous marier et même vous remarier ! c'est impardonnable !... Je suis veuve... on me présente un monsieur... Louis de Monte-Carlo... ni bien ni mal... plutôt mal que bien... distingué en habit noir avec une brochette de petits ordres inoffensifs... distingué aussi en redingote... ne parlant ni trop ni pas assez... les cheveux habilement ramenés et renvoyés... un mari présentable enfin. Je verrai, me dis-je. Tout l'hiver, il me fait sa cour. Ça n'en finissait pas et ça n'était pas intéressant. Je le rencontrais partout, même où je n'allais pas. Le printemps s'avance... Louis reste en arrière... aussi indifférent pour moi qu'au premier

jour. Juil'et sonne au calendrier. Je fais mes malles : « Où allez-vous ? me dit-il. » — « A Dieppe, lui répons-je. » — « Moi aussi ! » Lui aussi ! quel... galet ! Enfin chacun est libre d'aller à Dieppe !... Il n'y a pas huit jours que je suis ici... hier soir, on me présente une carte de visite... c'était lui ! Je devais m'y attendre et pourtant l'Océan est témoin que je ne l'attendais pas !... « Bien heureux de vous revoir ! » me dit-il en me montrant son visage blanc et rose, car il est... (Riant.) il était toujours... blanc et rose !... « Vous amusez vous ici ? » — « Comment donc ! » — « Vous aimez ce climat ? » — « Comment donc ! » — « Votre santé est bonne ? » — « Comment donc ! » — « Avec quelles armes tuez-vous le temps ? » — « La promenade, le casino, le bain. » — « Le bain... vous savez nager ? » — « Comment donc ! » — « Vous nageottez ? » — « Hein ? » — « Je nageotte?... je nageotte, et vous ? » — « Oh ! moi ! » Et il me dit ce « oh ! moi ! » avec un petit air suffisant... à lui jeter un baquet d'eau salée à la tête, à cette tête si bien peignée !... « Demain, à quelle heure prenez-vous votre bain ? » — « A six heures. » — « Du soir ? » — « Du matin. » — « Du matin ! à marée basse, quelle idée !... Je comprends, vous voulez vous livrer tranquillement à vos essais natatoires et ne désirez pas être vue des moqueurs de la plage ? » — « Comment donc ! » « Enfin, idée singulière... singulière ! » Et, comme je me taisais, il prit congé de moi et s'en alla. Je me doutais bien de ce qu'il comptait faire. Ce matin, à six heures... et il n'en est pas huit... je sors de ma cabin comme je l'avais dit... je jette du côté des hommes un coup d'œil discret... mais sûr... et je n'aperçois qu'un seul baigneur... du côté des femmes, il n'y avait qu'une seule baigneuse... qui était moi. Ce baigneur, enveloppé d'un peignoir, se dirigeait, au travers des galets, vers la mer qui semblait peu disposée à l'admettre dans son sein, car elle rentrait en elle-même d'une façon anormale... Après les galets... le sable... nous nous enfonçons dedans,

le baigneur et moi, toujours à distance... Je me dirige un peu de biais pour ne pas le perdre de vue... il avait laissé son peignoir sur la grève, et, à sa tournure... naturelle, je pensai m'être trompée. Eclairé par le soleil levant, les pieds et une partie des jambes enfouis dans le sable, l'inconnu avait l'air d'une petite boule qui roulait sans le vouloir, vous voyez ça d'ici... Ce n'est pas lui, me dis-je, en me plongeant dans la mer et sans m'occuper davantage de ce baigneur matinal... Après un certain nombre de brasses, j'atteins le bateau qui sert à limiter les bains pour les nageuses prudentes... à cette heure-là, le bateau était vide... j'en fais le tour... et... qui est-ce que je trouve derrière ? un monsieur qui, tout en tirant sa coupe, me dit : « Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. » « Tiens ! c'est vous ! » C'était lui, la petite boule de tout à l'heure !... Ses cheveux, qu'il avait eu soin de ne pas mouiller étaient encore artistement peignés, et son teint était toujours blanc et rose. « Oui, c'est moi, me répondit-il, et je vous demande pardon de me présenter devant vous dans un costume aussi... négligé » — « Vous ne pouviez pourtant pas apporter votre habit noir ! » Il se mit à rire. « Vous allez loin, comme ça ? lui dis-je » — « Mais... et vous ? » et il commença à me regarder avec inquiétude... Je continuai à nager en avant... il se maintenait à mes côtés, lançant sa coupe avec le plus de grâce possible... et nous allions toujours... « Mais... vous savez... nager ! » finit-il par me dire d'une voix essoufflée et en oubliant de se garer d'une vague qui le submergea... Quand il eût reparu, je lui répondis doucement : « Je nageotte »... Il se mit à faire la planche en me conseillant de l'imiter « Vous êtes donc fatigué ? lui demandai-je, déjà ?... » Cette question lui aurait certainement fait dresser les cheveux sur la tête s'ils n'eussent été solidement collés à son crâne par l'onde amère. « Moi... fatigué ?... un nageur comme moi !... jamais fatigué... j'irais... j'irais en Amérique !... » — « Eh bien, allons-y ! » (Elle fait semblant de

tirer sa coupe.) Il avait beau dire. Ses efforts, pour rae suivre, étaient évidents, et il me lançait, à la dérobée, des regards chargés de courroux., et d'eau salée... Il murmura : « C'est pour vous que je crains la fatigue... mon sort... est lié... au vôtre... » Il buvait en parlant, car il voulait en même temps respirer, et c'était salé... l'eau, l'air et la situation. Je nageottais toujours. Je suis Bretonne d'origine et je connais la mer. « Mon sort est lié... au vôtre.. (Elle imite les mouvements du nageur.) Je serais désolé... qu'une... imprudence... » Allons ! n'ayez pas peur ! » — « Je n'ai pas peur ! s'écria-t-il en donnant un vigoureux coup de jarret pour franchir une vague, et puisque nous sommes seuls... » Ah ! oui, nous étions seuls ! « Je voudrais que ce mariage... vous savez ce que je veux dire... » — « Comment donc ! » — « Enfin je voudrais que vous vous décidassiez... » Je n'entendis pas la fin de ce subjonctif... Louis de Monte-Carlo venait de disparaître!... Cette fois je piquai une tête et, comme je nageotte passablement, je fus assez heureuse pour le rattraper et pour le ramener jusqu'au bateau où je le hissai non sans peine... Il était lourd... lourd!... et il était laid... laid!... et, malgré la gravité des circonstances, je ne pus m'empêcher de rire... C'est dans ces moments-là qu'on lit dans son cœur... Je ne l'aimais pas... je ne l'avais jamais aimé!... Ah ! il n'était plus ni blanc ni rose, il était du plus beau vert ! Comment aurais-je pu aimer un homme aussi vert que ça?... Une fois dans le bateau, que faire ? Je voyais bien deux ou trois baigneurs s'agiter sur la plage. Ils allaient venir à notre secours. Mais en attendant, je ne pouvais pas laisser mon naufragé dans un évanouissement aussi ridicule... Il avait eu certainement plus de peur que de mal... pas brave, pas fort pour un si bon nageur!... Enfin, j'avais entendu dire qu'il fallait mettre les noyés la tête en bas... C'est absurde, paraît-il, mais je ne savais pas... Je me décidai à l'empoigner par les chevilles et, (Mimant ce qu'elle dit.) montant sur la banquette du bateau, je parvins à l'élever dans une

position aussi verticale que désagréable... je vous assure qu'il avait la tête le plus bas possible... Tout en le tenant ainsi, je me disais : « Jamais un fiancé ne s'est trouvé dans cette situation devant sa fiancée... c'est invraisemblable... on ne le croirait pas, et pourtant... ! » Les baigneurs s'avançaient. J'étais très fatiguée, mais j'avais bon espoir car il me semblait remuer par le haut... par le bas, veux-je dire... ses brass'agitaient « Il vit ! criai-je aux baigneurs qui accostaient... » « Lâchez-le ! répondirent-ils, lâchez-le donc !... » Je lâchai tout. Il retomba au fond du bateau. Ah ! grand Dieu ! il n'était plus vert... il était rouge comme une pivoine... Le sang s'était remis à circuler et était descendu dans la tête... mais je ne savais pas !... Le bateau nous ramena tous au rivage... maintenant il y avait du monde... on connaissait déjà ce qui s'était passé et on me félicita... Très étonnée, je demandai pourquoi ces compliments ?... Louis, qui avait complètement repris connaissance et qu'on avait aussitôt affublé d'un peignoir, s'écria : « Pourquoi ces compliments ? mais vous m'avez sauvé !... » A ce moment j'entendis derrière moi un maître-nageur murmurer : « Si c'était moi qui l'avions repêché, j'aurions touché vingt-cinq francs, c'est la prime... » Louis continuait toujours... il n'était plus ni blanc, ni rose, ni vert, ni rouge, il était orangé !... « Oui, disait-il, vous m'avez sauvé !... que ne vous dois-je pas pour une telle action ?... » Je lui répondis : « Vingt-cinq francs. Il paraît que c'est le prix. » Et comme tout le monde se mettait à rire, je me sauvai vers ma cabine... Voyons !... là ! vrai !... je ne pouvais pas épouser un arc-en-ciel !

FIN DE FORTE NAGEUSE !



LES ADIEUX
DE LA PETITE DIVA

PAR
M^{LES} NINA DE VILLARD

LES
ADIEUX DE LA PETITE DIVA

Elle entre en cachant son visage avec des bouquets; arrivée à l'avant-scène, elle
les écarte et sourit au public.

C'est moi, regardez-moi, cela vous est permis
Pour la dernière fois.

Très souriante et mignarde.

Bonsoir, mes bons amis.

Votre diva, votre bijou, votre chérie
S'en va, ne soyez pas fâchés.

Joignant les mains.

Je vous en prie!

Que mon doux souvenir, dans vos âmes laissé,
Soit comme un frais pastel par le temps effacé;
Un arôme léger, une poussière rose.

Envoyant un baiser.

O mon cher bon public, jamais froid ni morose!

.
.
.
.

Pour mes adorateurs fidèles, il n'y a
Pas de saison sans rose et sans gardénia.
Pour parfumer ma loge avec des senteurs rares,
On a fait voyager du printemps dans les gares;
On a cueilli le jasmin d'or cher à Carmen

Dans les sierras — sur les glaciers, le Cyclamen,

Désignant un de ses bouquets.

Et cette violette aux tons pâles est née
Sur les bords qu'attéduit la Méditerranée.

Et pourtant je m'en vais, ingrate, vous quitter :
Je pars, bien que je sache à n'en pouvoir douter,
Que dans la salle il n'est pas un cœur qui ne batte,
Quand j'entre en scène, avec des airs mignons de chatte.

Désignant des spectateurs les uns après les autres.

Vous qui créez mes travestis exquis et fous,
Vous, le grand financier découvreur d'astre, et vous
Messieurs du strapontin, du couloir, de la loge,
Qui remplissez votre journal de mon éloge,
Laissez-moi vous conter, pour me justifier,
Le rêve auquel je vais tous vous sacrifier.

D'un ton rêveur et comme en extase, très lentement.

Pouvoir tous les matins, sans qu'un corset me serre,
Peigner ma chevelure opulente et sincère
Sans aller emprunter à madame Loysel
Ces frisons blonds pareils aux plumes de l'oiseau.
Et le soir, plus de jablochkoff, plus de bougie ;
La lampe avec son abat-jour, ô nostalgie !
Avoir (oh ! si longtemps ce rêve m'a souri !)
Le droit d'être enrhumée et d'aimer mon mari.

APRÈS LA NOCE

SAYNÈTE

PAR

M ABRAHAM DREYFUS

PERSONNAGES.

MADAME, 20 ans.

MONSIEUR, 30 ans.



APRÈS LA NOCE

Un salon d'attente dans un hôtel à Dieppe.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME.

Elle entre vivement en refermant la porte derrière elle, s'avance comme pour parler à quelqu'un et reste interdite en se voyant seule.

Personne?... (Regardant autour d'elle.) On va venir sans doute... (Tombant sur une chaise.) Ah ! que j'ai eu peur !... (Elle reste quelques secondes sans parler. — Se relevant.) Mais non !... on ne vient pas... Est-ce qu'on ne m'aurait pas vue entrer?... (Elle entr'ouvre la porte et regarde au dehors.) Ah ! voici quelqu'un !... (Appelant timidement.) Garçon !... il ne m'entend pas !... Garçon ! (Ronflement au dehors.) Je crois qu'il dort... (Le bruit continue.) Eh bien, voilà un hôtel drôlement gardé ! Il faut cependant... (Elle va pour appeler.) Gar... (S'arrêtant.) Ah ! je n'ose pas... il fait trop de bruit. (Elle referme la porte.) Et puis, qu'est-ce que je lui dirais, à ce garçon ? Comment lui expliquer... Il ne comprendrait pas... Une dame qui descend dans un hôtel au milieu de la nuit, toute seule, sans son mari !... Et j'en ai un, pourtant !...

mais je l'ai laissé à la gare... C'est vrai... j'ai un mari et je l'ai laissé à la gare... Il me cherche, dans ce moment-ci, le malheureux!... Il se demande où est passée « sa petite femme!... » Oui... tout à l'heure, dans le wagon, il a osé m'appeler sa petite femme... Il a profité de ce que notre voisin, un vieux monsieur, lisait le *Temps*... Vous savez? C'est un journal énorme, le *Temps*!... Le vieux monsieur le tenait tout ouvert, comme ça... On ne le voyait plus du tout, le vieux monsieur... Alors, mon mari s'est approché, il m'a effleuré l'oreille... Je crois même qu'il m'aurait embrassée... mais je me suis reculée et il est resté sur ce mot-là : Ma petite femme. Quelle indignité! M'appeler sa femme... quand il venait à peine d'en quitter une autre que j'ai vue... de mes yeux vue! Oh! c'est une aventure dont on n'a pas idée!... Elle a commencé ce matin à l'église, après la bénédiction... J'allais me rasseoir, lorsque j'entends un sanglot dans l'assistance... Je me dis : un sanglot, c'est maman!... Pas du tout! maman était en train de causer très tranquillement avec madame Reversis, notre propriétaire... et j'aperçois, dans le coin à gauche, près du pilier, une dame qui pleurait à chaudes larmes... Une dame vêtue simplement, mais avec élégance!... Je la remarque... — sans y faire plus attention, parce que dans ces moments-là, n'est-ce pas?... il faut un peu penser à soi... — et la cérémonie continue. Nous passons dans la sacristie. On m'adresse des félicitations, tout le monde m'embrasse, j'embrasse tout le monde... puis on donne le signal du départ. Je vais pour prendre le bras de mon mari... Je ne le trouve pas! — « Il va venir, me dit le garçon d'honneur... il cause avec une dame... — Une dame?... Quelle dame?... » Je regarde : c'était la dame du pilier gauche!... Mon mari se retourne... Il voit que je l'ai vu, il sourit d'un air embarrassé... et la dame disparaît... J'étais très intriguée... — Ah! vous avouerez qu'il y avait de quoi être intriguée!... Je demande à papa s'il sait quelle est cette personne; il me répond : « Je ne la connais pas; ce doit être une parente... » Oh! alors, il me vient à l'esprit un

de ces soupçons... vous comprenez?... Une parente qui sanglote contre un pilier et que personne ne connaît, — sauf mon mari!... J'avais justement lu cette semaine dans le *Moniteur des Demoiselles* un roman... oh! mais là! un roman!... Enfin, il paraît que c'est arrivé! C'est l'histoire d'un jeune homme qui épouse une jeune fille parce qu'elle est riche; alors là... (Avec effort.) la maîtresse de ce jeune homme l'attend dans l'église... et au moment où il fait son entrée derrière le suisse... elle lui jette un flacon de vitriol à la figure... C'est même le suisse qui reçoit tout. J'avais donc un soupçon... mais ce n'était qu'un soupçon... Et puis, je me disais : Si cette femme lui a fait des adieux solennels... je ne peux pas me plaindre. Il paraît que tous les hommes en sont là... il n'y en a pas qui ne fasse des adieux solennels... Bref, je dissimule mon émotion... Maman me dit : Qu'est-ce que tu as, ma chérie?... Je réponds : Ce n'est rien... et nous rentrons à la maison... Le repas a lieu, un très beau déjeuner qui dure jusqu'à six heures, un déjeuner dinatoire comme dit maman... et à huit heures je prenais le train de Dieppe avec mon mari. Le commencement du voyage se passe très bien... ou du moins... enfin, mon mari ne disait rien... Il se tenait dans son coin, il avait l'air préoccupé... il lançait de temps en temps un regard furieux au vieux monsieur qui s'était mis en face de nous; mais enfin il ne disait rien... C'est seulement quand le vieux monsieur a ouvert son journal... (Avec indignation.) Et nous venions de nous arrêter à Rouen!... oui, il n'y avait pas dix minutes que nous avions quitté Rouen où mon mari... (S'arrêtant.) Non!... ça ne peut pas se raconter. (Vivement.) Figurez-vous que mon mari était descendu sous prétexte d'acheter des allumettes... inquiète de ne pas le voir revenir, je me mets à la portière... et qu'est-ce que j'aperçois? Mon mari arrêté devant un autre compartiment... Et à la portière de cet autre compartiment... Qui? La dame de l'église! la dame du pilier gauche!... Elle nous avait suivis... ou du moins mon mari l'avait emmenée!... Est-ce assez horrible? C'est

plus fort que le roman, ça !... Eh bien, mon mari est revenu tout tranquillement comme si rien ne s'était passé et c'est alors... J'ai eu un moment l'idée de crier, de lui dire tout haut : Monsieur, on n'embrasse pas sa femme quand on en a une autre dans le compartiment voisin !... Mais j'ai eu peur du scandale... je me suis contenue... j'ai attendu que nous fussions arrivés à Dieppe ; pendant que mon mari s'occupait des bagages, je me suis esquivée, je suis montée dans un fiacre, j'ai dit au cocher de me conduire à un hôtel... et me voilà ! Je repartirai demain par le premier train... et j'irai demander à mes parents... (Pleurant.) si c'est ainsi qu'ils ont voulu faire mon bonheur !... (Elle tombe sur le canapé en fondant en larmes. — Se relevant brusquement.) Non ! ne pleurons pas... C'est bon pour les jeunes filles, de pleurer ! moi... (Fièrement.) je suis une femme !... (Un temps. — Avec résolution.) Voyons !... je ne peux pas rester ici toute la nuit... il faut que je demande une chambre... (Elle entr'ouvre la porte. — Roufflement du garçon.) Toujours ce garçon !... C'est effrayant !... (Elle referme la porte.) Dire qu'il y a des gens qui se font servir par un homme !... moi, je n'oserais jamais... D'abord, je n'y suis pas habituée... à la maison nous n'avons que des bonnes... Il doit y en avoir une dans cet hôtel... Je vais... (Elle va pour ouvrir la porte.) Au fait, je ne suis pas si pressée... Il fait bon, ici... la chambre qu'on me donnera sera froide... ce n'est pas comme la mienne... ma pauvre petite chambre de jeune fille... où j'étais si bien !... Oh ! mais je la retrouverai telle que je l'ai quittée... (Disposant les coussins du canapé. — Avec violence.) oui... telle que je l'ai quittée... Au lieu de dire : la chambre de mademoiselle, on dira la chambre de madame... (Soupirant.) Mais ce sera toujours la même chose... (Elle s'assied. — Un temps. — Pensive.) Madame !... (Changeant de ton.) Et Monsieur?... Qu'est-ce qu'il doit dire, Monsieur?... Oh ! j'aurais bien voulu le voir lorsqu'il est revenu avec les bagages... (Riant.) Il a dû faire une figure !... Heureusement que nous n'avions emporté que le strict nécessaire : trois grandes malles, deux petites et cinq boîtes à chapeaux... C'est égal... il doit

être bien embarrassé!... Quand on est seul... (Se levant vivement.) Mais non, au fait!... Il n'est pas seul!... Cette dame lui tient compagnie... Quelle horreur!... Oh! il n'y a plus à en douter maintenant... ils sont d'accord... Qui sait? C'est peut-être pour elle qu'il a choisi Dieppe... car nous devons d'abord aller à Fontainebleau, comme tout le monde... Elle se sera fait ordonner les bains de mer par son médecin... On leur fait dire tout ce qu'on veut, aux médecins!... (Très agitée.) Oh! mais il ne sera pas dit qu'on se sera joué de moi... J'obtiens la séparation de corps... je ne suis mariée que depuis ce matin... ça ne doit pas être difficile... Et puis je prendrai un bon avocat... il est tout trouvé!... Ce sera M. Richard, ce jeune homme qu'on avait présenté à papa... et que j'aurais peut-être épousé, si l'autre n'était pas survenu... mais l'autre était ingénieur, et maman avait dit que je n'épouserai jamais qu'un ingénieur... comme dans les pièces de M. Sardou... Voilà ce que c'est que d'aller au Gymnase!... Si maman n'était pas allée au Gymnase, je serais la femme de M. Richard... Pauvre garçon!... ce n'est pas sa faute s'il n'est pas ingénieur!... Mais ce sont bien là les idées de maman... « Ma fille, tu n'épouseras que l'homme de ton choix. » Et quand j'avais trouvé l'homme de mon choix, on me conseillait d'en choisir un autre... J'ai manqué cinq mariages... Et maintenant encore... car enfin celui-ci ne compte pas... (Tombant sur une chaise en pleurant.) Ah! je suis bien malheureuse!!...

MONSIEUR, au dehors

Il faut que j'attende ?

MADAME.

Ah! mon Dieu!... c'est mon mari!..

MONSIEUR, au dehors.

Dépêchez-vous...

MADAME.

Par où sortir?... (Apercevant une porte.) Ah! cette porte...

Elle disparaît.

SCÈNE II

MONSIEUR, *entrant.*

C'est bon... je vais attendre... Je m'attends à tout maintenant !... après ce qui vient de m'arriver !... J'ai perdu... (Se reprenant.) non ! j'ai égaré ma femme !... Une femme que je possède depuis ce mat... (Se reprenant.) non ! que j'ai épousée ce matin !... Ah ! c'est inouï !... On mettrait ça dans les journaux que personne ne voudrait y croire !... (S'adressant au public.) Voyons !... est-ce que vous le croiriez ?... Et pourtant, c'est comme je vous le dis... Je l'avais encore, il n'y a pas une heure... au moment où nous descendions de wagon... Je l'ai quittée un instant pour m'occuper des bagages... et quand je suis revenu, elle avait disparu... On m'a enlevé ma femme !... Pour moi il est clair qu'on l'a enlevée... On aura abusé de sa candeur... Je lui avais dit de m'attendre, de ne s'inquiéter de rien... quelqu'un sera venu qui lui aura fait croire que je la demandais, et elle aura suivi ce quelqu'un... Oh ! c'est inouï ! c'est un rapt inouï... Heureusement que ma femme n'est pas une enfant !... Elle a de la candeur, mais ce n'est pas une enfant... et j'espère qu'elle aura déjoué les projets du misérable... Si encore je le connaissais, ce misérable !... Il y avait dans notre compartiment un vieux monsieur qui se cachait derrière le *Temps*... Est-ce que par hasard... Oh ! je le tuerais !... il faudra que je le tue ! Mais ma femme !... où est ma femme ?... On ne l'a vue nulle part... Je l'ai cherchée vainement dans tous les hôtels... Je n'avais plus que celui-ci à visiter, et le garçon vient de me dire qu'il n'est pas arrivé un seul voyageur ! C'est inouï ! Il me semble que je suis le jouet d'un rêve... Et quel rêve pour une nuit de noces !... Non ! on mettrait ça dans les journaux que personne ne voudrait y

croire... Une mariée disparue ! disparue en emportant nos billets... J'ai dû repayer une place : vingt-quatre francs soixante-quinze... Oh ! ce ne sont pas les vingt-quatre francs soixante-quinze que je regrette... je paierais bien le double pour retrouver ma femme... D'abord il faut que je la retrouve... Qu'est-ce que je dirais à ses parents ? Quand je pense qu'ils m'ont recommandé de leur envoyer nos impressions de voyage... Voyez-vous cette première impression : J'ai perdu ma femme !... Ah ! il faut que je la retrouve !... Ne serait-ce que pour ses parents, il faut que je la retrouve !... (Appelant.) GARÇON !... (Écoutant.) On ne répond pas ? (Appelant plus fort.) GARÇON ! (Roulement du garçon.) Ah ! si ! on répond... (Montrant la porte par où Madame est sortie.) Ça vient de là... (Il ouvre la porte et recule.) Ma femme !

SCÈNE III

MONSIEUR, MADAME.

MONSIEUR.

Ma femme dans une armoire !

MADAME, confuse.

Monsieur !...

MONSIEUR, ahuri.

Comment se fait-il ?...

MADAME, restant sur le pas de la porte.

Je croyais que cette porte donnait sur une chambre... sans quoi...

MONSIEUR.

Sans quoi... quoi?...

Il s'approche d'elle.

MADAME, vivement.

Laissez-moi, monsieur !

Elle tire la porte et se trouve enfermée.

MONSIEUR, tout à fait hébété.

Hein ?... comment ?... elle se... elle s'enferme dans l'armoire ?... (Courant à l'armoire et l'ouvrant.) Sortez !...

MADAME, reculant.

Mais, monsieur...

MONSIEUR, lui prenant la main.

Sortez, vous dis-je !... vous ne pouvez pas rester là... que signifie ?...

MADAME, s'échappant vivement et courant à l'autre bout de la scène.

Ne m'approchez pas !

MONSIEUR, la regardant, stupéfait, à part.

Ah ! mon Dieu !... est-ce que j'aurais épousé une folle ?... (À sa femme.) Voyons !... expliquez-moi... (Il fait un pas vers elle. — Elle recule.) Oui... c'est cela... J'ai épousé une folle... Eh bien, j'ai de la chance, moi !

MADAME, à part.

Je ne peux pas rester ici.

Elle se dirige vers la porte d'entrée.

MONSIEUR.

Où va-t-elle ?... (Courant à la porte.) Où allez-vous ?

MADAME.

Dans ma famille !

MONSIEUR.

Hein ?

MADAME.

Je retourne à Paris.

MONSIEUR.

Toute seule ?

MADAME.

Toute seule !

MONSIEUR, affolé.

Mais pourquoi?... voyons ! Pourquoi?...

MADAME.

Vous le savez bien...

MONSIEUR.

Moi?... je...

MADAME.

N'essayez pas de me retenir !

MONSIEUR.

Vous dites?...

MADAME.

Sinon, j'appelle...

MONSIEUR.

Oh !

MADAME.

J'envoie chercher le commissaire de police.

MONSIEUR.

Le commissaire !...

MADAME.

Et je me mets sous la protection de la loi.

MONSIEUR.

VOUS !... (Il reste quelques instants, comme hébété ; il regarde sa femme, à regarde le public, puis changeant de ton. — Naturellement.) Air ! très bien... je comprends !... (Au public.) C'est un rêve... J'en suis sûr, maintenant... C'est un rêve... Je me suis endormi dans

le wagon... Je me réveillerai quand nous serons arrivés... C'est très drôle... Tout à l'heure j'étais dans une gare... maintenant me voilà dans une auberge... le décor va changer... nous allons être dans une forêt... au bord d'un ruisseau. C'est toujours comme ça quand je rêve... L'autre nuit, j'étais à la chasse... (Ronflement du garçon.) Tenez ! voilà le son du cor... tonton, tontaine, tonton...

MADAME, qui l'a regardé avec surprise, à part.

Qu'est-ce qu'il a ?...

Elle s'approche de lui,

MONSIEUR, les yeux fixes, sans la voir.

Tontaine... tontaine... tonton.

MADAME.

Monsieur...

MONSIEUR, somnoient.

Tonton !

Il ferme les yeux.

MADAME, à part.

Ah ! mon Dieu !... il me fait peur !... (Lui prenant le bras.)
Monsieur !

MONSIEUR, sautant, comme s'il se réveillait, à sa femme.

Nous sommes arrivés ?

MADAME.

Oui, monsieur... et je repars.

MONSIEUR, navré.

Allons ! bon... voilà que ça recommence... Je dors toujours !

MADAME.

Ah ! je ne sais pas si vous dormez, mais ce que je sais bien, c'est que je ne dois plus vous revoir !

Elle va pour sortir.

MONSIEUR, se frottant les yeux.

Mais c'est sérieux, alors?... Je ne dors pas... (Courant après sa femme.) Lucie!

MADAME.

Adieu, monsieur.

MONSIEUR.

De grâce... un mot... je vous en supplie... un simple mot d'explication. Sans cela, je vais tomber étourdi...

Il fait le mouvement.

MADAME, effrayée.

Ah!

MONSIEUR.

Ça me prend là... tout autour de la tête... Voyons, répondez-moi : On vous a enlevée, n'est-ce pas ?

MADAME, revenant.

Comment?...

MONSIEUR.

C'est le monsieur du *Temps*?... il vous a dit que je vous attendais ici... et vous l'avez suivi ?

MADAME.

Moi ?

MONSIEUR, très agité.

Où est-il que je le tue?... il faut que je le tue!...

MADAME, effrayée.

Ah! mon Dieu!...

MONSIEUR.

C'est pour cela que vous ne vouliez pas me revoir!... (Tombant sur une chaise en sanglotant.) Horrible!... horrible!...

MADAME, courant à lui.

Monsieur!...

MONSIEUR, se relevant vivement.

Ce n'est pas pour cela ?...

MADAME.

Je ne comprends pas.

MONSIEUR.

Moi non plus... ah ! ma tête ! ma tête !

MADAME.

Laissez votre tête, monsieur... Et écoutez-moi.

MONSIEUR, très calme et très attentif, comme cherchant à comprendre.

Oui.

MADAME.

C'est moi qui ai voulu vous fuir.

MONSIEUR, même jeu.

Bon !

MADAME.

Je le devais.

MONSIEUR, même jeu.

Vous le deviez. — Pourquoi ?

MADAME.

J'ai vu cette femme...

MONSIEUR.

Quelle femme ?

MADAME.

Vous savez qui je veux dire.

MONSIEUR.

Non !

MADAME.

La dame du pilier gauche.

MONSIEUR, répétant ahuri.

Du pilier gauche?

MADAME.

Vous lui avez parlé dans la sacristie?

MONSIEUR, même jeu.

Dans la sacristie...

MADAME.

Et à Rouen...

MONSIEUR.

A Rouen?

MADAME.

Quand le train s'est arrêté... je vous ai vu !

MONSIEUR.

Voyons!... récapitulons... Une dame dans un pilier à Rouen, quand le train s'est arrêté...

MADAME, avec colère.

Votre maîtresse, enfin !

MONSIEUR.

Ma maît... (Comprenant.) Ah !... Fanny?

MADAME, pudiquement.

Je ne vous demande pas son nom.

MONSIEUR.

Fanny! votre femme de chambre !

MADAME.

Comment?

MONSIEUR.

Une Anglaise... une personne très distinguée... qu'on m'a envoyée de Birmingham... et vous l'avez prise pour... Ah! c'est très drôle!

MADAME.

Elle ne m'a rien dit !...

MONSIEUR.

Je crois bien ! elle ne sait pas un mot de français.

MADAME.

Mais alors...

MONSIEUR.

Et puis je lui avais recommandé de se tenir à l'écart.

MADAME.

Pourquoi ?

MONSIEUR.

Parce que... (*L'embrassant avec effusion.*) Vous comprendrez plus tard !

MADAME.

Le fait est que je ne comprends pas encore... Cette femme que je vois pleurer à l'église...

MONSIEUR.

C'est pour cela ?... (*Bient.*) Mais si vous m'aviez de mandé... Je sais tout, moi ! on m'a prévenu... Fanny devait épouser un lancier anglais... qui est mort.

MADAME.

Eh bien ?

MONSIEUR.

Il paraît que je lui ai rappelé le lancier anglais.

MADAME, prenant la main de son mari.

Ah ! Edouard !

MONSIEUR.

Lucie !... (Il l'embrasse. — Au public.) Cette fois je crois que nous sommes arrivés.

FIN DE APRÈS LA NOCE

TABLE

	Pages.
L'OBSESSION..... MM. CHARLES CROS.....	4
TROIS JEUNES FILLES J. DE MARTHOLD.....	9
UN SAMEDI SOIR LÉON DUVAUCHEL.....	31
LES BILLETS DOUX ROBERT DE LA VILLEHERVÉ..	37
LA SITUATION..... EUGÈNE MORAND.....	55
UN MONSIEUR QUI NE VEUT PLUS	
FUMER LUCIEN CRESSONNOIS.....	61
UNE NUIT AU FAULHORN EUGÈNE VERCONSIN.....	69
UN IVROGNE..... GRANGENEUVE.....	103
LES CONVENTIONS..... CHAUVIN.....	115
LES PÉCHÉS DE MAMETTE HENRY D'ERVILLE.....	123
LA COURSE AU BAISER PAUL FERRIER.....	129
L'HOMME QUI A VOYAGÉ..... CHARLES CROS	167
LE VERROU..... PONTSEVREZ.....	173

	Pages.
LE MARCHAND DE MARRONS..... PAUL ARÈNE.....	181
LES ERREURS DE LA GUERRE.... PIERRE GIFFARD.....	187
L'HOMME A L'ÉCHELLE..... CHAUVIN.....	219
AINSI SOIT-IL!..... ANDRÉ MONSELET.....	227
FORTE NAGEUSE!..... ÉMILE DESBEAUX.....	235
LES ADIEUX DE LA PETITE DIVA.... NINA DE VILLARD.....	243
APRÈS LA NOCE..... ABRAHAM DREYFUS.....	247

FIN DE LA TABLE

